Philippe Lekeuche et Jean Mélon

DIALECTIQUE DES PULSIONS

3e édition revue

Editions Universitaires
De Boeck Université

BIBLIOTHEQUE DE PATHOANALYSE

Philippe Lekeuche et Jean Mélon

DIALECTIQUE DES PULSIONS

3e édition revue

Editions Universitaires
De Boeck Université

BIBLIOTHEQUE DE PATHOANALYSE

© De Boeck-Wesmael s.a. 1990
203 Avenue Louise - 1050 Bruxelles

Toute reproduction d'un extrait quelconque de ce livre, par quelque procédé que ce soit, et notamment par photocopie ou microfilm, est strictement interdite.

Diffusion
Canada : ÉDITIONS DU RENOUVEAU PÉDAGOGIQUE
8925, Boulevard St.-Laurent, H2N 1M5 Montréal
France : ÉDITIONS UNIVERSITAIRES
77, rue de Vaugirard, F-75006 Paris
Suisse : GM DIFFUSION
27, Chemin du Grand Mont, CH-1052 Le Mont-sur-Lausanne
Zaïre : AFRIQUE-ÉDITIONS
606, avenue Colonel Ebeya, Kinshasa / Gombe

Printed in Belgium

D 1990/0074/213 ISBN 2-8041-1411-2

Une science d'observation se constitue en science théorique à partir du moment où elle consent à voir dans la réalité plus et autre chose que ce qu'en montrent les apparences sensibles.

Autrement dit, une science ne devient vraiment une science que par l'acceptation d'une opération intellective, dont le propre est de substituer à l'objet de réalité sensible, n'exigeant de l'esprit que la peine de le constater, un objet d'une réalité supérieure, issue d'une opération constructive de l'esprit.

Or cette substitution est chose virtuellement accomplie dès l'instant qu'on introduit dans la science la notion de système ...

Un système est un être abstrait, de pure relation, que l'intelligence voit par ses yeux propres, après en avoir fait la découverte en elle-même, au titre de son existence plus ou moins masquée sous les faits de réalité sensible.

Gustave GUILLAUME

Avant-propos

On interroge ici le schéma pulsionnel de Szondi sur ses fondements.

On essaie de rendre compte du bien fondé de l'opinion de son auteur, à savoir qu'il s'agit d'un *système* au sens fort du terme.

Dégager sa structure, en repérer les éléments constitutifs, les situer à leur juste place tout en laissant apparaître le jeu de leurs interrelations réciproques, telle est l'ambition de ce livre.

Loin d'oeuvrer dans le sens de l'idéal dogmatique visant à l'absolutisme théorique, on s'aidera de Szondi pour lutter contre cette tentation même. Car c'est la qualité majeure d'une systématisation réussie que d'empêcher qu'un arbre cache jamais la forêt.

De ce «questionnement approfondi», on espère que le lecteur avisé déduira les principes d'une interprétation du test de Szondi qui soit à la fois précise et mesurée, aussi éloignée de l'idéal classificatoire de la psychiatrie descriptive que du laxisme conceptuel dont s'accommode fort bien le pragmatisme aujourd'hui triomphant.

Ce livre ne s'adresse pas seulement aux praticiens du test. On espère intéresser tous ceux qui, préoccupés par les sciences humaines, sont soucieux de formaliser leur expérience.

Schotte a pu écrire que Szondi était «le plus grand des méconnus et le plus méconnu des grands psychanalystes post-freudiens».

On se doit toutefois de préciser les limites de ce génie.

Subissant l'influence de l'«esprit du temps», Szondi a participé de l'idéologie génétique à l'honneur dans les années trente. Il n'a pas cessé de croire à la prédominance du déterminisme héréditaire dans la destinée de l'individu.

Rêvant de faire échec à ce déterminisme, il a cherché à se faire une idée de la nature et de la force de l'ennemi qu'il se promettait de combattre.

Il s'est d'abord tourné vers l'enquête généalogique. Elle lui a certainement beaucoup appris, l'invitant à opérer une foule de recoupements et de regroupements inédits.

De là vient l'idée du test. A l'enquête généalogique, Szondi substitue une épreuve qui va consister à confronter un sujet à l'éventail *complet* des possibilités destinales les plus extrêmes, donc les plus folles, qui s'offrent de tout temps au sujet humain.

Le génie de Szondi aura consisté en ceci qu'il a opéré la meilleure sélection possible parmi tous les facteurs qu'on aurait pu retenir a priori, et qu'il les a agencés d'une manière singulière, révélatrice d'un ordre caché des choses qui ne se dévoilera qu'après coup conforme à sa vision intuitive initiale.

Les intuitions de Szondi sont presque toujours justes. Son génie théorique et clinique est immense mais il est aussi presque toujours mal fondé. Parce que, lorsque la question des fondements se pose, Szondi se révèle croyant, qualité qu'il revendique par ailleurs avec ferveur.

Mais la science se doit d'être agnostique.

Or Szondi commet l'impair – nous ne dirons pas l'erreur, car nous sommes dans le domaine de l'invérifiable – de vouloir saisir la «chose en soi», qu'en l'occurrence il désigne du nom de gène. Quoique ce soit peu probable, il n'est pas impossible que la génétique future donne raison à Szondi, c'est-à-dire qu'on découvre qu'il existe effectivement huit gènes ou huit groupes de gènes pulsionnels. Mais quand bien même la chose arriverait, cela n'ajouterait ni ne retrancherait rien au génie propre de Szondi, qui n'est pas d'un prophète mais d'un authentique artiste de la science, comparable, toutes proportions gardées, à un Einstein qui, dans une formule aussi ramassée que possible, est parvenu à produire l'équation révélatrice des rapports de l'énergie et de la matière.

Etre szondien aujourd'hui, c'est croire – on ne peut décidément pas se libérer de la croyance ! – que l'intuition de Szondi nous rapproche au plus près de ce qui est la chose humaine elle-même, sans évidemment – c'est impossible – se confondre avec elle. C'est donc aussi, en dépit de toute l'admiration qu'on voue au maître, refuser de le suivre quand il s'ingénie à boucler la boucle sur les gènes, et marquer l'hiatus qui relance la découverte szondienne sur le chemin infini de la science. Szondi ne s'est évidemment pas contenté d'affirmer qu'il avait découvert les gènes pulsionnels. On se rend compte à le lire que sa perspective principale et son souci majeur sont d'ordre anthropologique.

Ainsi met-il chacun des vecteurs en rapport avec un problème humain essentiel, dont la liste est donnée dans le tableau de la page 10.

A propos du vecteur du contact, il invoque Imre Hermann et le couple sédentarité-nomadisme de sorte qu'on voit bien que ce dont il s'agit à ce niveau des choses, est le rapport de l'individu à son milieu.

Le vecteur sexuel est placé sous le signe de l'opposition Eros-Thanatos. Le couple h(omosexualité)-s(adisme) pose en effet la question d'une première désintrication pulsionnelle, du narcissisme primaire et de l'investissement d'objet.

Le vecteur des affects paroxysmaux soulève la question du meurtre et de son interdit à travers la référence au couple biblique Caïn-Abel.

Enfin le vecteur du moi est rapproché de la dialectique de l'Etre et de l'Avoir.

A chaque fois, Szondi fait montre d'une remarquable perspicacité quand il s'agit de pointer le problème essentiel posé à chacun des quatre niveaux.

Mais il échoue à repérer les articulations qui rendraient compte de leurs interrelations réciproques et de leur appartenance à une série homogène. Quoique pertinentes, les références à Chercher-S'accrocher, Eros-Thanatos, Caïn-Abel et Etre-Avoir apparaissent à l'évidence comme hétérogènes.

Si le schéma pulsionnel de Szondi correspond à quelque chose qui a les qualités d'une structure, on doit pouvoir en dégager les fondements de telle sorte que l'ensemble apparaisse comme un véritable système et non comme un assemblage hétéroclite d'éléments disparates.

On se voudra d'abord et avant tout fidèle à l'idéal freudien d'une intrication aussi intime que possible entre les objectifs théorique, heuristique et thérapeutique.

Soigner, c'est d'abord éviter de nuire, ne rien faire donc qui soit susceptible d'aggraver le déséquilibre qui est cause de l'état morbide. C'est, ensuite et en pleine connaissance de cause, faire ou dire le peu qui est utile pour aider à la restauration de l'équilibre, mais c'est surtout ne jamais perdre de vue qu'en matière de psychanalyse et de psychothérapie, l'essentiel est dans la rencontre et ses avatars, transférentiels et contre-transférentiels.

Le test de Szondi n'est pas inutile en ce sens que, dans cette rencontre, surtout si elle s'avère difficultueuse, il peut servir de boussole, indiquer les ornières, les chemins barrés, les points chauds, les taches aveugles ou tout simplement servir d'objet transitionnel à un thérapeute imaginatif.

La passation du test de Szondi est à envisager comme une rencontre. Rencontre toujours surprenante d'un sujet avec l'éventail de ses possibilités d'existences folles, sous l'oeil d'un autre sujet dont il dépend évidemment que cette expérience traumatique débouche sur un travail psychique.

Le système szondien des pulsions

Signes	Les 16 *tendances*	Les 8 *facteurs* pulsionnels	Les 4 *vecteurs*
h+	être aimé	EROS L'amour	S Pulsion sexuelle
h-	aimer		
s+	posséder l'objet	THANATOS Le désir d'objet	
s-	s'abandonner à l'objet		
e+	faire la paix	CAIN Le meurtre et l'éthique	P Pulsion paroxysmale
e-	tuer		
hy+	exprimer le désir incestueux	ABEL L'inceste et la morale	
hy-	dissimuler le désir incestueux		
k+	enrichir le moi par l'introjection	AVOIR Le sujet objectivé	Sch Pulsion du moi
k-	délester le moi par la négation		
p+	élargir le moi par l'inflation	ÊTRE Le sujet subjectivé	
p-	rétrécir le moi par la projection		
d+	chercher d'autres plaisirs	CHERCHER	C Pulsion de contact
d-	attendre le retour de l'ancien plaisir		
m+	réactiver la source du plaisir	TROUVER (S'ACCROCHER)	
m-	se détacher de la source de plaisir		

La plupart des cliniciens qui se disent chevronnés – mais c'est le propre de tous les cliniciens de se dire tels – prétendront que les tests ne sont jamais nécessaires. Le nez suffit à tout, comme on sait.

Nous n'entrerons pas dans ce débat où partisans et adversaires des tests s'affrontent sans bénéfice tant il est évident que leur parti est toujours déjà pris et qu'il n'en changeront de toute façon pas.

Szondi a dit là-dessus la seule chose qu'il y avait à dire : «Un psychologue sans test vaut mieux qu'un testeur sans psychologie». Nous sommes bien d'accord là-dessus.

Aussi n'aurons-nous qu'un objectif : faire de la meilleure psychologie, aller plus loin dans la compréhension des phénomènes et devenir de meilleurs thérapeutes, avec ou sans test.

Les textes ici rassemblés sont de Jean Mélon pour les chapitres 1, 2, 3, 4, 6, 8 et 9. Les chapitres 5, 7 et 10 sont de Philippe Lekeuche. Les idées professées sont celles de l'école de Louvain que dirige Jacques Schotte depuis vingt ans.

Les auteurs tiennent cependant à préciser qu'ils s'expriment avec la plus entière liberté et qu'ils assument par conséquent la totale responsabilité de leurs écrits.

Ils expriment leur vive gratitude à Jacques Schotte et à tous ceux de leurs amis et collaborateurs du séminaire szondien de Louvain-la-Neuve qui ont permis, grâce à la remise en discussion permanente, qu'un certain nombre de concepts évoluent dans le sens d'une précision et d'une densité plus grandes.

Mai 1982

Préface de la troisième édition

Voici la troisième édition, revue et corrigée, de la «*Dialectique des pulsions*».

Pour la seconde édition déjà, Jean Mélon avait complètement réécrit le chapitre 6 (*Le circuit sexuel*); il avait de plus ajouté deux nouveaux écrits : *Système pulsionnel et appareil psychique* (chapitre 4) et *Eléments pour un dialogue entre Szondi, Lacan et Freud* (chapitre 9).

Quant à moi, j'avais également réécrit les chapitres 5 et 7 intitulés respectivement : *Le circuit du contact* et *Le circuit des affects*. J'avais, en outre, rouvert autrement la problématique de la validité du test de Szondi en concevant durant l'été 1987 le chapitre 10, *De la validité du test de Szondi*.

Ph. L.

Juillet 1990

Chapitre 1

Heurt et malheur du système pulsionnel de Szondi

Szondi heurte davantage qu'il ne dérange. Heurtante est pour l'esprit du temps sa prétention d'avoir produit le système achevé des pulsions au sens même que Freud a donné à ce terme.

Heurtants aussi son biologisme et son génétisme. Rien de tout cela n'est plus à la mode. On n'a que mépris pour les systèmes quels qu'ils soient et, pour ce qui concerne la psychanalyse en tout cas, la référence à la biologie et plus encore à la génétique apparait anachronique.

Le destin de la théorie szondienne des pulsions semble donc voué au malheur absolu.

Les pages qui suivent n'auront d'intérêt que si nous réussissons à montrer tout le bénéfice qu'il y a à se laisser heurter et déranger par Szondi et à faire son bien du Triebsystem.

Leibniz conseillait de *penser par figures*, car, disait-il, si les choses s'empêchent l'une l'autre, les idées ne s'empêchent pas. Autrement dit, des idées apparemment diverses – des mots, des concepts, des «signifiants» différents – peuvent très bien ne désigner qu'une seule et même chose.

Figurer implique qu'on s'efforce de retrouver les choses derrière les idées innombrables qu'on peut s'en faire, de manière à les isoler les unes des autres en même temps qu'on découvre leurs interrelations réciproques.

La figuration constitue donc une étape essentielle de toute démarche scientifique.

L'exigence de figuration est particulièrement impérieuse dans les sciences humaines où la tentation du redoublement verbal est plus forte que partout ailleurs.

Penseur figuratif par excellence, Szondi nous permet, à travers le Triebsystem, de «voir» les «choses» d'une manière absolument nouvelle, de repérer des relations insoupçonnées avant lui et de clarifier un grand nombre des concepts les plus courants de la psychiatrie et de la psychanalyse.

Il constitue notamment un antidote précieux contre la désastreuse inflation verbale qui gangrène ces disciplines, ruinant leur crédit aux yeux des autres sciences.

On connaît la définition aristotélicienne de l'art : «tên phusin mimetai ê technê», ce qu'on traduit généralement par la formule débile : «L'art imite la nature»; et l'on songe inévitablement au peintre du dimanche qui s'efforce de trouver le vert tendre qui conviendrait à reproduire fidèlement la couleur d'un feuillage printanier.

Mais Aristote veut dire tout autre chose.

«Ê technê», c'est d'abord la faculté de repérer les *articulations* entre les choses, de bien *voir* comment elles se *rencontrent* et *s'agencent* pour produire les *formes* que nous leur connaissons.

«Mimeomai» c'est imiter, mais pas seulement dans le sens de produire une copie conforme. L'imitation a ici le sens de «*faire aussi bien que*» ... Faire aussi bien que la nature, «phusis» ici entendue dans le sens de «natura naturans», *puissance créatrice* qui préside à la production des phénomènes.

Szondi est un grand «technitês» dont le génie aura consisté à repérer les liens qui rassemblent et font que «tiennent ensemble» des choses que tout le monde, aujourd'hui encore, continue de considérer dans leur chaotique diversité apparente. C'est pourquoi, quand on évoque le génie de Szondi, on est bien obligé d'employer le futur antérieur.

Si nous voulons bien nous souvenir que la conception grecque de la science était infiniment moins schizoïde que la nôtre, nous pouvons dire que le génie de Szondi appartient autant à la science qu'à la philosophie et à l'art, et, paraphrasant la célèbre formule de Paul Klee, nous dirons que le schéma szondien ne reproduit pas le donné visible, mais qu'il *rend visible*.

Il rend visible quelque chose qui ne peut apparaître que si on renonce à la manière la plus habituelle de classer les phénomènes pour s'enquérir du système des *catégories* qui les fondent.

Car «le tout est dans la science d'avoir un aperçu, c'est-à-dire une aperception de ce qui vraiment fonde les phénomènes, et une pareille aperception reste féconde à l'infini» (Goethe).

Il est peu probable que le référent génétique que Szondi invoque soit un jour identifié «de visu». Pour l'instant, si on veut conserver son crédit à la découverte szondienne, force est de ne conférer aux gènes que le statut de *métaphore*. Dès lors qu'on leur ôte l'adjectif génétique, les catégories szondiennes peuvent très bien être considérées comme étant d'un autre ordre.

Qualifions les provisoirement de destinales, ou d'existentiales ou encore – pourquoi pas ? – de pulsionnelles.

Le monisme naturaliste dont Szondi – à l'instar de Freud – se revendique n'en est pas ébranlé.

Reste à démontrer que ces catégories sont effectivement «transcendantales» au sens kantien du terme.

Szondi a découvert le schéma pulsionnel mais il fallait qu'un autre en découvrît la logique interne et les propriétés formelles. Ce mérite revient sans conteste à Jacques Schotte.

Il y a eu de la part de Schotte une authentique découverte, au sens strict du terme, de ce qui dans le Triebsystem était depuis toujours déjà là, mais encore jamais vu par personne.

Saisi par l'espèce de perfection formelle qui émane de cette table des catégories qu'est le Triebsystem, Schotte s'en est dès lors lui-même saisi et c'est de cette saisie, qu'on peut, si on veut, entendre dans un sens judiciaire, qu'est née l'école de Louvain.

En 1963, à l'occasion du soixante-dixième anniversaire de Szondi, Schotte lui offrait un écrit intitulé «Notice pour introduire le problème structural de la Schicksalsanalyse»[1].

Cette notice, témoin de la dette contractée par Schotte à l'égard de celui qu'il reconnaît comme un maître, constitue un effort sans précédent pour hisser Szondi à la place qui lui revient.

Schotte ne craint pas d'y situer Szondi dans la lignée des grands penseurs de l'Occident – depuis Platon et Aristote, jusqu'à Heidegger et Lacan, en passant par Kant, Hegel et beaucoup d'autres –, penseurs qui ont eu assez de génie pour ressaisir chaque fois de manière exhaustive, les moments nécessaires de ce qui fait la cohérence et le sens d'une destinée humaine.

Schotte montre comment Szondi, pensant à la fois en terme de dyade, triade et tétrade, mérite de figurer dans la ligne d'une tradition qui, datant des origines de notre pensée, continue de se manifester chez les plus grands penseurs de notre temps.

A travers le Triebsystem, Szondi a fait, écrit Schotte, «*le compte des facteurs structurants de toutes les destinées possibles de l'homme en tant qu'homme*».

Il nous a donné le «*catalogue*» *complet* de ces «facteurs» et surtout, il n'a pas craint d'en proclamer la «*clôture*».

Le système pulsionnel n'aurait donc pas volé son appellation de système. Mieux, un tel système s'avère – c'est en tout cas ce qu'affirme Schotte de manière implicite – subsumer tous les autres.

1 Reproduit in Jacques SCHOTTE, «*Szondi avec Freud*», De Boeck-Wesmael, Bruxelles, 1990.

La tranquille affirmation de celui qui a vu rencontre inévitablement l'indignation des borgnes et des aveugles. Celui qui ose affirmer détenir une parcelle de vérité et qui fait sienne la devise de Hegel «Das Wahre ist das Ganze», court nécessairement le risque de passer pour paranoïde et ce risque est de nos jours énorme, tant est puissant le courant positiviste, allergique par principe à toute démarche totalisante.

Mais ceux-là qui se refusent à mettre de l'ordre dans leurs connaissances et qui, se prévalant d'une logique «appositive» et d'une foi naïve dans l'accumulation indéfinie d'un savoir issu d'une empirie tout aussi naïve, sont les mêmes qui se gargarisent de tout ce que la mode charrie en matière de concepts erratiques.

Nous ne craignons pas de tomber dans ce piège de l'errance parce que notre démarche est d'approfondissement et de dépouillement, non de tâtonnement aveugle dans l'attente du fait qui, par on ne sait quel miracle, apporterait la confirmation tant attendue ... mais de quoi ?

Si on veut échapper à la ritournelle «rhapsodique» comme dit Kant, on doit absolument s'obliger à penser en termes de structure.

C'est un souci constant dans le cercle louvaniste.

Pendant les années qui ont suivi la publication de la «Notice», Schotte et ses disciples se sont préoccupés de montrer que la systématique szondienne pouvait se comparer utilement à d'autres, notamment la systématique lacanienne et les schémas de la linguistique structurale.

De ces travaux, on retiendra surtout l'essai d'Alfredo Zenoni[2] qui mérite d'être repris à plus d'un titre.

Au cinquième colloque de l'I.F.S.P. (Louvain, 1969), Schotte disait ceci :

> «Du point de vue de l'histoire de la psychanalyse, l'oeuvre de Szondi se place au même moment – structural – que celle de J. Lacan. A travers les différences d'accent permanentes entre ces deux auteurs, l'autre aspect de leur rapprochement à faire se retrouve dans leur promotion du *problème du moi* (...) une fois encore, de Lacan à Szondi, se marque une liaison dans laquelle si souvent il faudra interpréter le second notamment à travers les concepts du premier; le génie szondien propre s'avère d'ordonnance par totalisation. (...) Mais le projet de la Schicksalsanalyse ne s'est pas épuisé dans la seule sériation des vecteurs de son schéma fondamental. Au sein même de

2 ZENONI Alfredo, «*Catégories szondiennes du vecteur Sch et aspects du langage*», in *Szondiana* VIII, pp. 283-97, Nauwelaerts, Louvain, 1971.

> ceux-ci, c'est du même pouvoir d'ordonnance et d'articulation interne que Szondi devait faire preuve par la distribution de ses «besoins» pulsionnels. A ce niveau des choses où se manifeste seulement toute la *dialectique* qui s'y trouve mise en place, c'est une série de processus psychanalytiques qui vient prendre le relais des catégories psychiatriques (...) nous ne faisons guère que vraiment commencer à ressaisir dans sa profondeur toute la problématique szondienne (...) ce sont surtout les oeuvres de Lacan d'une part, des phénoménologues et Daseinsanalystes d'autre part, qui peuvent faire progresser par ailleurs cette problématique en son lieu de base freudien. L'oeuvre de Szondi en retour, éclaire considérablement celles des auteurs cités et avec elles tout le champ ouvert par l'analyse dans le monde contemporain» (Schotte, 1971).

En 1972, à Zurich, à l'occasion du sixième colloque, Schotte lança une idée qui devait s'avérer féconde. Il y a, disait-il, une *affinité élective* entre les quatre vecteurs pulsionnels de Szondi et les quatre déterminants de la pulsion selon Freud : but, objet, poussée et source.

A posteriori, il apparaît que l'*accent s'est alors déplacé du System vers le Trieb*. Si la notion de système a d'abord été au centre des préoccupations de Schotte, c'est maintenant celle de pulsion qui se hisse à l'avant-plan.

Cette évolution dans la pensée de Schotte paraît aller de pair avec une concentration plus nette sur la *question thérapeutique* et la nécessité impérieuse de rendre compte, dans les termes les plus concrets, de notre action puisqu'aussi bien la spéculation théorique n'a d'intérêt que si elle renforce notre aptitude à découvrir de nouveaux ordres de phénomènes, c'est-à-dire à nous approcher au plus près de la «chose même» et à perfectionner notre outil thérapeutique.

Les *déterminants* de la pulsion peuvent aussi bien être considérés comme des «*moments*» de l'«*actualisation*» d'une disposition pulsionnelle quelconque, moments qui ne sont qu'artificiellement décomposables dans la mesure où ils s'intègrent dans un procès global toujours virtuellement en passe de s'accomplir dans un acte.

Ainsi peut-on dire que la *source* est toujours déjà en activité dans l'attente de ce déclencheur – au sens éthologique du terme – qu'est l'*objet*, ensuite de quoi survient la *poussée*, moment subjectif par excellence qui correspond au surgissement de l'affect et qui réclame de manière plus ou moins urgente une levée de la charge, c'est-à-dire une *satisfaction* – «Befriedigung» – en quoi réside le *but* de la pulsion.

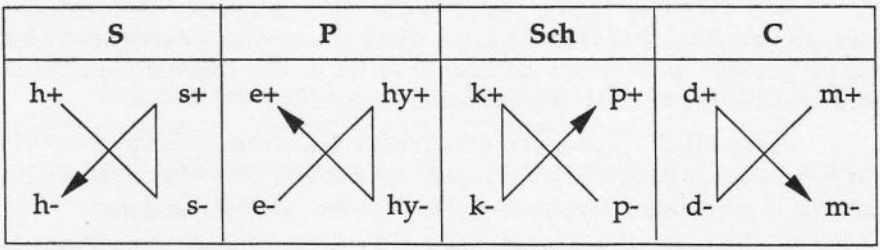
Cette dynamisation toujours accrue des éléments du système, déjà présente en germe dans la lecture triadique initialement proposée par Schotte en fonction de la triade promue par Deese de la *base* (C), du *fondement*

(S-P) et de *l'origine* (Sch), devait aboutir en 1975 à la théorie des *circuits pulsionnels*.

Cette conception nouvelle du schéma qui intègre une dimension temporelle à une représentation des choses jusqu'ici purement spatiale, a fait apparaître une sériation inédite des positions pulsionnelles qui, comme on peut le constater au vu du tableau à double entrée ci-dessous, est en analogie avec le tableau périodique des éléments de Mendelejev.

De même qu'il existe des familles d'atomes à 1, 2, 3, n couches d'électrons, il y a des séries pulsionnelles de premier, deuxième, troisième et quatrième niveau; chaque niveau se distinguant du précédent du fait de l'ajout d'un élément nouveau qui induit une *modification systémique*.

Les circuits pulsionnels



Les séries pulsionnelles

	1	2	3	4
C	m+	d-	d+	m-
S	h+	s-	s+	h-
P	e-	hy+	hy-	e+
Sch	p-	k+	k-	p+

Le tableau de la page 22, qui correspond à une tentative de «remplir» le schéma szondien avec des concepts de la théorie psychanalytique, permet de préciser ce que nous entendons par «ajout d'éléments nouveaux induisant une modification systémique».

Ce tableau doit être pris *cum grano salis*. C'est un exemple des possibilités qu'offre le schéma pulsionnel de redistribuer les concepts dans un ordre rationnel fait d'«ordonnance par totalisation».

Il n'est pas interdit d'exprimer les choses dans un langage moins sophistiqué, à condition de se rappeler que la simplification est une opération suspecte qui peut aller à contre-courant de la démarche scientifique.

Le passage du premier au dernier niveau va dans le sens d'une *autonomisation* croissante du sujet.

Au niveau 1(C), on a affaire à un sujet essentiellement *dépendant* et donc toujours en instance d'être gravement frustré dans sa relation au monde si celui-ci ne répond pas à son attente.

Ce sujet pourrait exprimer sa position dans les termes suivants :

m+ : j'ai *besoin* qu'on s'occupe de moi.

h+ : j'ai besoin d'*être aimé.*

e- : je ne supporte pas les égoïstes (sous-entendu : je ne suis pas un égoïste, ce sont les autres qui ...).

p- : et je pense que le monde est mal fait (sous-entendu : je ne suis cause de rien, tout vient du dehors ...).

On remarquera que les tendances m+ et h+, comme toutes les réactions positives d'ailleurs, ont une valence «érotique» contre-balancée par l'orientation nettement «thanatique» des tendances e- et p- qui oeuvrent à rompre, à leur niveau propre (P et Sch), les liaisons ébauchées à d'autres ni--veaux (C et S). Cette remarque a une portée générale : l'équilibre *vie-mort* se retrouve à chacun des quatre niveaux et se trouve par ailleurs inclus dans le principe même de la constitution du schéma et du test puisque celui-ci fonctionne tout entier sur l'opposition sympathie-antipathie.

L'accès au deuxième niveau (2-S) implique l'entrée en jeu de la catégorie de *l'objet*, nommément absente du niveau précédent. L'objet est, comme le fait magistralement remarquer Freud, *perdu* au moment même où il est *perçu*. Perdu veut dire ici hors de portée du sujet dans le réel. L'objet n'est rien de réel, il est du registre de l'imaginaire. Il y a donc un paradoxe de l'objet : le moment de sa constitution (dans le registre psychique) coïncide avec le moment de sa disparition (dans l'ordre du réel).

Toutes les positions 2 ont un dénominateur commun : elles correspondent au mouvement de *rebroussement auto-érotique dans le fantasme* qu'on peut désigner aussi bien comme le temps «Selbst», réfléchi, spéculaire, imaginaire, de la pulsion. Le sujet «s'aperçoit» et «se prend» pour objet. En ce sens, le deuxième temps du circuit marque le premier pas, essentiellement rétractile ou systolique comme dit Szondi, dans la voie de l'autonomisation. S'y logent conjointement la «jubilation» spéculaire et la nostalgie mélancolique.

Vecteur	*Champ d'activité psychique*	*Type de relation sujet-objet*	*Type d'agression spécifique*	*Position du corps*	*Catégorie pronominale*	*Fantasme originaire*
C	*Champ fusionnel* (pré-objectal pré-narcissique) Problème de la *Séparation* Dialectique *anale* (dépressive)	Ni objet ni sujet à proprement parler	Rejet de la mère (ou de l'espace familial comme totalité englobante)	Le corps comme lieu de sensation	L'indéfini *on ça, il* (y a) (le *ES* allemand)	Retour au sein maternel
S	*Champ spéculaire* (narcissique primaire) Problème de la *Séduction* Dialectique *Sado-masochique* (perverse)	Le sujet coïncide avec l'objet	Meurtre du double (le frère)	Le corps comme totalité objectivée	La troisième personne *IL*	Séduc--tion
P	*Champ trangressif* (objectal, oedipien) Problème de la Loi, Dialectique (*hystérique*) de l'interdit et du désir	Le sujet (désirant) est disticnt de l'objet (désiré)	Le meurtre du tyran (le père de la horde)	Le corps comme interdit/ désiré	La deuxième personne *TU* (le sujet interpellé)	Scène primitive (le coït des parents)
Sch	*Champ subjectif* (narcissique secondaire) Problème de la *Castration* Dialectique (*identificatoire*) de l'être et de l'avoir	Le sujet confronté à soi	La destruction de soi	Le corps comme représentation (le moi comme métaphore du corps)	La première personne *JE* (le sujet de la (le parole)	Castration

L'*oscillation pendulaire* entre ces deux pôles qui correspondent respectivement au surgissement de l'objet et à sa disparition est sans conteste ce qui confère à la sexualité humaine sa marque la plus spécifique, dont les fluctuations génésiques ne sont que le témoin lointain et d'ailleurs peu fidèle.

Au niveau 2 donc, on a affaire a un sujet qui pourrait dire :

d- : je m'en vais d'ici (je retire mon investissement au monde, je m'exile en moi-même)

s- : je me retire du jeu séducteur (dans ma douleur)

hy+ : j'élève la voix (je me plains)

k+ : et ne me consacre plus qu'à moi-même (moi, «l'unique et sa propriété», comme disait Stirner).

Au temps suivant (3-P), le sujet *réagit* et s'arrache à l'auto-complaisance qui était son lot en 2.

Quel est ici l'élément nouveau qui conduit le sujet à changer radicalement sa manière d'être au monde et à soi-même ? On peut dire que c'est la *loi*, à la fois impératif catégorique (tu dois) et nécessité obligée (il faut) imposée par le «Not des Lebens».

C'est ainsi que lorsque Freud se demande quelles sont les causes du déclin du complexe d'Oedipe, il ne trouve finalement pas de meilleure réponse que celle-ci : ce serait folie pour le sujet de vouloir persister à tout prix dans la poursuite d'un projet de toute manière condamné.

Le temps 3 est aussi celui de la *poussée* qui, issue pour une part de l'interdit de l'inceste, dirige la libido vers un *objet extérieur*.

Les tendances érotiques (s+ et d+) ont ici une haute valence «objectale» en ce sens qu'elles sont orientées vers un objet totalement «autre», extérieur au sujet, les tendances thanatiques (hy- et k-) allant dans les sens du désinvestissement (k-) de l'objet narcissique (imaginaire) intériorisé (introjecté) et de la répudiation de son droit à se faire valoir (hy-). Au temps 3 (P) du circuit, le sujet pourrait dire ceci :

d+ : *il faut* que je déménage

s+ : que je me cherche quelqu'un

hy- : que j'arrête mon cinéma

k- : et que je me déleste de mon ancien moi; je fais une croix sur le passé et je recommence à zéro.

Les temps 2 et 3 ont en commun la qualité d'être autoplastiques : ils concernent le rapport du sujet à l'objet qu'il est lui-même et correspondent donc au moment réflexif de la trajectoire pulsionnelle.

Pour le reste, ces deux positions s'opposent symétriquement et radicalement comme s'opposent l'oubli (k-) au souvenir (k+), l'à-venir au

révolu, le futur au passé, l'externe à l'interne, le volontarisme à la nostalgie ou, pour user du jargon kleinien, la position maniaque à la position dépressive.

Notons encore incidemment que le passage de 2 à 3 marque l'entrée en jeu de l'opération de la négation. En effet, dans le passage de 1 à 2 il n'y a pas négation mais seulement déplacement des investissements du registre «allo» vers le registre «auto».

Le passage à la troisième position réalise au contraire un *contre-investissement* au sein d'un même registre, générant du même coup le *conflit fondamental* entre tendances narcissiques-sexuelles (S) et objectales-moïques (P).

L'accès au niveau 4 (Sch) est corrélatif à l'entré en jeu du *Sujet* en *première personne*, c'est-à-dire du JE. Ce sujet peut être défini comme sujet-pour-soi («für sich») par opposition au sujet-en-soi («an sich») qui lui préexiste et qui n'est en ce sens qu'un pré-sujet. On peut le dire aussi sujet du pro-jet, de l'être-en-projet qui fait des projets, sujet désirant donc et, dans la même veine, sujet de l'histoire qui fait l'histoire en se faisant par et à travers son histoire. Le niveau 4 correspond donc au procès de l'*obtention de soi-même* : «Sich-Selbst-er-halten» et signe l'autonomisation maximale du sujet. Dans un sens pathologique, cette autonomisation qui s'accompagne d'un affranchissement radical par rapport au monde, peut prendre une allure *schizoïde*. Sa «Weltanschauung» est existentialiste, en rupture avec le pragmatisme (3), l'anarchisme (2) et le sensualisme (1) des niveaux précédents. Au niveau 4, le sujet s'exprime ainsi :

m- : je n'ai plus besoin de rien ni de personne

h- : je n'ai plus besoin d'être aimé

e+ : mon bonheur est celui des autres

p+ : et je me veux totalement libre et responsable de mon destin, cause de moi-même.

Bref au terme du circuit, le sujet s'égale à l'«Autre». Il est «causa sui». Il réalise le redoublement de l'«an sich» par le «für sich».

De Freud à Szondi, la filiation est directe et beaucoup plus profonde qu'il n'y paraît à première vue. Même adhésion au monisme naturaliste, même souci de vérification empirique, même talent de compteur et de conteur («Zahlen-Erzahlen»).

La différence la plus flagrante entre Freud et Szondi réside en ceci que celui-ci, au départ de son oeuvre, se donne d'emblée un *système achevé de catégories*, tandis que Freud s'interdit ce type de démarche, en sorte que ce qu'il y a de systématique dans la théorie freudienne ne se dessine jamais

qu'en filigrane, nécessitant un patient travail de déchiffrement.

Or Szondi, à travers son schéma pulsionnel, a réussi rien moins que *l'intégration* au sens mathématique du terme des concepts majeurs de la psychanalyse. Du même coup, il aide puissamment à exhumer ce qu'il y a de systématique dans la pensée de Freud et à effacer bien des clivages artificiellement créés par la démarche tâtonnante du créateur de la psychanalyse.

Donnons-en quelques exemples. L'opposition entre les pulsions sexuelles et les pulsions du moi qui résume la première théorie dualiste des pulsions se traduit chez Szondi par l'opposition dialectique de Rand (C-S) et du Mitte (P-Sch) étroitement liée avec celle des niveaux 1-2 et 3-4 des circuits, tandis que le second dualisme pulsionnel (Eros-Thanatos) se traduit dans l'opposition du + et du -.

L'opposition économique entre énergie libre et énergie liée a son répondant dans l'opposition entre le vide (00) et le plein (±±).

Le couple affect-représentation peut être retrouvé dans l'opposition entre C-P et S-Sch.

Nous avons déjà signalé l'affinité élective entre chaque vecteur et chaque déterminant de la pulsion : C-source, S-objet, P-poussée, Sch-but.

Dans un travail consacré à la question de la sublimation nous avons de même montré l'affinité existante entre chaque vecteur et chacun des quatre grands destins pulsionnels : C-retournement dans le contraire, S-orientation vers la personne propre, P-refoulement, Sch-sublimation.

Mais le rapprochement le plus fécond entre Szondi et Freud passe à notre avis par la notion de *fantasmes originaires.*

Les quatre grands fantasmes originaires (régression dans le ventre de la mère, séduction de l'enfant par l'adulte, scène primitive et menace de castration) doivent être considérés comme des *sous-systèmes* de ce qui chez Freud a statut de système au premier chef et de ce fait, assure la cohérence de la théorie psychanalytique; nous avons nommé le *complexe d'Oedipe*, fantasme des fantasmes.

Nous nous sommes posé la question de savoir pourquoi le mot *fantasme*, qui est d'une importance primordiale pour le psychanalyste – puisqu'il est au coeur de notre théorie et qu'il est aussi notre matériau d'exploration – était complètement absent de l'oeuvre de Szondi (sauf lorsqu'il invoque la fuite dans la rêverie propre à la tendance hy- !).

A notre avis, le concept de fantasme est chez Szondi chaque fois débouté et remplacé purement et simplement par le mot «gène». Il suffit de faire l'opération inverse pour obtenir des écrits de Szondi une lecture acceptable pour le psychanalyste. C'est pourquoi nous n'admettons la notion de gène pulsionnel que sous son acception métaphorique.

Chemin faisant, nous avons formulé l'hypothèse qu'aux quatre vecteurs pulsionnels on pouvait faire correspondre les quatre fantasmes originaires de Freud. Lorsque j'ai défendu cette opinion devant Szondi, il m'a conté une histoire hindoue où quelqu'un demande sur quoi repose la terre. A quoi il est répondu que la terre repose sur le dos d'un éléphant; mais alors, sur quoi repose l'éléphant ?

Les fantasmes originaires sont dans la place de l'éléphant. Sous les pieds de l'éléphant il y a les gènes. Soit ! Nous ne nions pas bien sûr qu'il puisse exister un substrat organique des pulsions. Nous reprochons seulement à Szondi de n'avoir pas adopté en l'occurrence un position de sain agnosticisme. Il a posé les gènes pulsionnels comme une chose-en-soi, ce qui lui fait nécessairement encourir l'accusation d'avoir versé dans le travers métaphysique.

Les pulsions étant, tout comme les gènes, inaccessibles à l'observation directe – en ce sens, Freud avait raison de les qualifier d'êtres mythiques – nous n'en pouvons percevoir que des représentations plus ou moins éloignées.

Les fantasmes originaires peuvent être considérés comme les représentants – au sens de «Vorstellungs-repräsentant» – les plus proches de ce que nous essayons de concevoir comme Trieb.

Mais il faut ajouter que les représentations, autant dire les fantasmes, ne sont pas seulement des transpositions mentales de la chose pulsionnelle.

En tant qu'ils forment le noyau de l'inconscient, ils sont à l'origine des motions pulsionnelles si bien que ce que nous nommons «positions pulsionnelles» pourrait aussi bien être appelé positions fantasmatiques. Ce qu'il y a en deçà du fantasme est de l'ordre de l'inimaginable et de l'irreprésentable : c'est le REIZ, excitation pure et simple, amalgame de matière et d'énergie non encore organisées par cette sorte de matrice donatrice d'une forme que constitue le fantasme.

Si, par ailleurs, tout fantasme correspond à une tentative de mise en forme de questions qui ont d'abord surgi comme autant d'énigmes et si l'énigmatique – Unheimlich – est la marque spécifique du traumatisme psychique, on doit admettre que :

– il n'y a pas de différence entre les fantasmes et les théories sexuelles infantiles : *tout fantasme est une manière de théorie*, un reliquat de théorie sexuelle infantile;

– les notions de fantasme, désir, pulsion et trauma sont inséparables;

– l'angoisse surgit à chaque fois qu'une situation traumatique, potentielle ou effective, risque de mettre en échec le fantasme dans son rôle de transformateur et d'organisateur de l'énergie psychique, orientée par lui dans le sens d'un accomplissement de désir («Wunscherfüllung»).

Le tableau suivant rassemble synoptiquement les divers ordres de phénomènes que nous venons d'évoquer :

Vecteurs	S	P	Sch	C
Déterminant pulsionnel	Objet	Poussée	But	Source
Fantasme originaire	Séduction	Scèneprimitive	Castration	Régression
Traumatisme originaire	Intrusion	Différence des générations	Différence des sexes	Sevrage
Désir	Jouuisance	Béatitude	Bonheur	Plaisr
Angoisse	Perte d'objet punition	Culpabilité,	Dépersonnalisation séparation	Abandon,

Jusqu'ici, nous nous sommes surtout préoccupés des rapports entre Szondi et la théorie psychanalytique. La référence à Freud est de toute évidence essentielle. On a tôt fait de réaliser tout le profit qu'on a à parcourir Freud, muni de la boussole szondienne.

Mais le schéma szondien déborde les frontières du champ psychanalytique. Dans tous les domaines où se manifeste l'esprit de l'homme, son pouvoir d'éclairement exerce ses effets.

C'est ainsi que Jean-Pierre Van Meerbeek (1978) a pu opérer un rapprochement fécond entre Szondi et Piaget. Il a montré comment le binôme *«assimilation-accommodation»*, qui constitue en quelque sorte la pierre angulaire du *système piagétien*, était superposable aux deux temps (1-2/3-4) des clivages diagonaux dans l'optique de la théorie des circuits.

Dans le champ proprement *psychiatrique*, on ne mesure pas encore à quel point Szondi se révèle un précurseur de génie. Il est vrai malheureusement que la science psychiatrique n'a jamais été morcelée comme aujourd'hui. Szondi devrait nous aider à sortir de cette impasse. Car, se fondant sur le *principe de la polarité* comme il l'a lui-même rappelé récemment (Szondi, 1981), il a opéré des regroupements inédits. Le couple polaire manie-dépression était connu depuis Kraepelin. On commence maintenant à suspecter qu'il existe un rapport homologue entre l'épilepsie et l'hystérie; et si on adopte une perspective longitudinale, on s'aperçoit de même que le destin de l'homophilie s'achève dans le sadisme (h-s) comme le délire débouche sur le nihilisme (p-k).

Qui ne voit d'ailleurs que les quatre grandes formes du «temps vécu» sont aisément rapportables aux quatre vecteurs : le temps *cyclique* (excitation-apathie, variations de l'humeur) à C, le temps *statique* (monotonie itérative

de la sexualité perverse) à S, le temps *critique* (dramatisation névrotique) à P et le temps *processuel* (création versus psychose) à Sch.

Cette réflexion incidente à propos du temps et des différents modes d'aperception de la temporalité subjective nous amène à évoquer l'effort entrepris par Schotte en vue de *désubstantiver* les pulsions, ce qui revient à les définir non plus à partir de l'objet-but qu'elles sont censées viser (la mère, le père, le corps propre, le sein, le pénis, la douleur ou la gloire, etc.) mais en fonction du type de mouvement qu'elles entraînent et de la trajectoire qu'elles épousent. Ainsi se trouve détrônée la toute puissante catégorie de *l'objet* et promue celle du *verbe*.

Pour chaque vecteur, il existe un couple de *verbes concrets* désignant le type de mouvement qui le spécifie, soit pour C : aller-venir, pour S : avancer-reculer, pour P : entrer-sortir et pour Sch : ouvrir-fermer.

Dès lors qu'on prend l'habitude de penser de la sorte, on vient tout naturellement à prendre en considération les modifications qui affectent le verbe, c'est-à-dire les changements de temps, de voix, de mode et de personne.

En ce qui concerne les *temps*, on peut les répartir ainsi : C-présent, S-passé, P-futur, Sch-futur antérieur; si bien qu'on obtient par exemple pour le vecteur C des formules comme : m+ = contacter, d- = avoir contacté, d+ = avoir à contacter, m- = avoir eu à contacter.

En ce qui concerne la *voix*, on opposera le moyen (réfléchi) à l'actif (plutôt que l'actif au passif) comme c'est le cas en grec. La voix moyenne (autoplastique) se rapporte aux facteurs dits médiateurs (d, s, hy, k), la voix active aux facteurs alloplastiques (m, h, e, p). Nous avons déjà signalé les rapprochements à faire entre C et le «il» indéfini (il y a, il pleut, etc.), S et la troisième personne (celle dont on parle), P et la deuxième personne (celle à qui on parle) et Sch et la première personne (celle qui parle).

Ces rapprochements ne sont pas gratuits. Ils doivent nous aider à mieux cerner les rapports existants entre pulsion, langage et parole, rapports nécessaires et obligés, tout particulièrement dans cette situation expérimentale tout à fait singulière que représente la cure analytique.

On peut essayer de se représenter les différentes positions qu'un sujet peut adopter dans la cure analytique en réponse à ce qui lui est imposé comme *règle fondamentale* : l'injonction de tout dire.

On notera d'abord qu'en imposant cette règle, l'analyste invite le sujet à «passer à l'acte» dans une sphère limitée qui est celle du passage à l'acte de parole. Schotte a suggéré que la formule du passage à l'acte au sens où l'entendent les analystes, pouvait se concevoir comme le saut direct, court-circuitant les positions d (dépressives) médiatrices, de m+ à m-. Le sujet passe ainsi d'une situation de frustration (m+) à une position (m-) d'où la question de la frustration est évacuée.

Le passage à l'acte de parole consisterait par analogie, à sauter de p- en p+, soit de la position du sujet bouche bée, en manque d'identité, à celle du sujet qui s'identifie à son dire.

Le génie de Freud tient d'abord à ceci qu'il a *inventé* la situation psychanalytique, soit une situation – et c'est la seule – qui permet au sujet d'atteindre à la parole vraie; ou pleine comme dit Lacan. Si on y réfléchit bien, c'est pour l'homme le seul moyen d'atteindre à une satisfaction pulsionnelle –«Befriedigung» – qui, pour n'être pas totale, laisse derrière elle le moindre reste.

Cette satisfaction qui est du registre de la *sublimation*, le sujet l'atteint en s'appropriant le monde par la médiation du langage, par quoi ce monde prend un sens inédit. Du même coup, par l'énonciation de sa parole propre, le sujet s'engage dans le seul procès qui lui permette de se faire reconnaître, pour le meilleur et pour le pire, par son semblable. On ne saurait contester que le désir d'être reconnu (p) est le désir originaire, antérieur au désir d'objet (k), et que c'est, à n'en pas douter, le moteur essentiel de la cure analytique. C'est ce désir que l'analyste fouette en imposant la règle fondamentale. C'est en se gardant d'occuper la place de l'objet où l'invite le sujet de façon pressante que l'analyste permet au sujet de se reconnaître dans et par sa parole enfin advenue.

Nul n'observe la règle à la lettre. Il y a résistance. Le sujet peut refuser la règle et refuser, consciemment ou inconsciemment, de dire ce qui lui vient à l'esprit. Du même coup il refuse de se faire connaître. L'analyste se trouve dès lors mis dans la position du «sujet supposé savoir». C'est ce que fait le sujet p- qui refuse de parler et laisse ce privilège à l'autre.

On comprend que, d'être sujet parlé plutôt que parlant, il lui arrive surtout de penser qu'on parle de lui; en bien parfois, en mal plus souvent.

L'acte de parole, comme l'a montré Gustave Guillaume, implique un double mouvement qui fait passer du général (1) au particulier (2) et du particulier (3) au général (4), mouvement que Guillaume appelle «bitenseur radical du langage».

Schotte a bien vu tout le parti qu'il y avait à tirer de la linguistique guillaumienne qui table sur un système de «positions» plutôt que d'«oppositions», comme c'est le cas chez Saussure (oppositions signifiant-signifié, synchronique-diachronique, etc.) et dans le courant majoritaire de la linguistique moderne.

On aura remarqué que la boucle du circuit pulsionnel obéit au même mouvement progressif en quatre temps que l'opération langagière.

Si le temps 1 du circuit est celui de la pensée impersonnelle à peine distincte de la sensation (il fait beau, le ciel est bleu), le temps 2 (k+) est le moment de la rétraction première, moment de la particularisation et de

l'intériorisation (je me sens bien, le ciel est bleu pour moi, mon ciel est sans nuages). C'est le moment où le sujet s'approprie sa pensée en s'y rendant attentif. Le plus souvent, cela suppose le franchissement de la résistance qu'oppose à cette régression l'entendement (k-), serviteur du sens commun. Autrement dit, il faut que le sujet n'ait pas trop peur de dire des sottises. Car celui qui s'ouvre trop bien à une autoperception travaillée par le processus primaire est rapidement submergé par un flot de questions-réponses contradictoires.

C'est une caractéristique de la pensée «perverse» que d'accorder une valeur identique à toutes les propositions qui viennent à la conscience. C'est la position du sophiste, et c'est également la positon du sujet de l'inconscient, qui ignore la négation. Le négateur (k-) est celui qui révoque en doute un tel laxisme de la pensée. Ce faisant, il adopte évidemment un point de vue réaliste, mais il se coupe en même temps du sujet de l'inconscient. S'adapter, disait Nietzsche, c'est prendre le parti des métaphores les plus usées.

Notons encore une fois que le sujet k+ qui refuse de trancher et le sujet k- qui tranche trop précipitamment dans le sens de l'opinion commune, ne réalisent jamais à l'endroit de leur propre pensée qu'une opération de type autoplastique. L'hésitation entre les deux positions (k±) nous donne la formule de la pensée *obsessionnelle* caractérisée par l'éternisation du *doute*.

On n'en sort pas aussi longtemps qu'on ne prend pas le risque de *s'exprimer* et de *communiquer* sa pensée. Il faut prendre le risque de *signifier*, se signifiant du même coup à l'attention de l'autre. «Bedeuten, bedeutend». Celui qui signifie donne de *l'importance* à ce qu'il dit et se donne par le fait même de l'importance. Mais il ne le ferait pas s'il n'accordait également de l'importance à celui qui l'écoute. S'exprimer, c'est donc implicitement demander d'être écouté. Cette «inflation» conjointe de l'autre et de soi-même, ce n'est rien d'autre en définitive qu'une forme de *l'Amour* qui grandit tout et fait grandir.

On peut rapprocher le doute sur la pensée propre, ce qui n'est qu'un avatar du doute sur soi, sur sa valeur narcissique fondamentale, du dilemme thèse (k+)-antithèse (k-) qui ne peut se résoudre qu'à travers l'«Aufhebung» (p+) réalisée par le *saut* du langage à la parole. La contradiction ne peut se résoudre que sur le mode dialectique, au sens originaire de mise en dialogue.

Cette disgression nous aidera peut-être à mieux saisir en quoi consistent les différents clivages du moi. Si, à la suite de Jakobson-Lacan, nous adoptons la distinction entre sujet de l'énoncé et sujet de l'énonciation, nous pouvons avancer l'hypothèse que l'ambivalence k (Sch±0) est signe d'un doute affectant le sujet de l'énoncé tandis que l'ambivalence p (Sch o±), beaucoup plus douloureuse, est signe d'un doute portant sur le sujet de l'énonciation. C'est la torture d'Hamlet : «To be or not to be», et l'on comprend que la malheureux Hamlet n'attende plus rien que d'être délivré par la mort.

Le profil du moi «intégré» (Sch±±) réalise la cumulation des doutes. Il figure donc moins un idéal qu'il n'est signe de la plus extrême souffrance du sujet, devenu incapable de clivage. Szondi a pressenti cette souffrance lorsqu'il a évoqué, conjointement avec l'intégration, à propos de Sch±± la «Katastrophenähnung». Si l'intégration, concept-clé d'une psychologie idéaliste et militante, consiste à occuper les quatre positions *en même temps*, il faut admettre que c'est intenable. Il n'y a d'intégration possible que celle qui s'inscrit dans la dimension du temps. Plus exactement, l'intégration est l'oeuvre de la construction historique qui est spatialisation du temps. C'est dire qu'on ne progresse qu'en clivant. Car l'homme n'est jamais si parfaitement intégré que lorsqu'il atteint le point de non-retour «tel qu'en lui-même enfin l'éternité le change». Le moi dit «intégré», comme le montre d'ailleurs l'expérimentation, est celui qui vit dans la plus grande proximité de l'idée de la mort, laquelle vaut comme métaphore du maître absolu.

Si on veut vivre, on n'a pas le choix, il faut cliver, c'est-à-dire laisser derrière soi une partie de soi, fût-ce la meilleure, quitte à ranimer de temps à autre la flamme du souvenir. Cliver devient alors synonyme de faire le deuil. Si on se place au niveau du moi, c'est alors du deuil de l'imago narcissique infantile qu'il s'agit.

Le clivage diagonal et le clivage horizontal peuvent aussi se concevoir en référence à l'opération langagière telle que Guillaume la conçoit. Cette opération est par lui décomposée en quatre temps. Le premier temps est celui de l'expérience sensible d'un *voir indifférencié*, le second celui de la réduction de ce premier voir à un *voir singulier* comme a dû l'être par exemple le voir de Newton regardant tomber une pomme, ou comme l'est dans le registre pulsionnel le voir de l'amoureux regardant son objet d'amour. Le troisième temps est celui de la réduction du second voir au *concevoir*. C'est le moment négatif par excellence où le mot prend le pas sur la chose. Le quatrième et dernier moment est celui de la parole. Ce moment réalise un «*faire voir*» nouveau qui réussit à sauver et le mot et la chose en les insérant dans un procès dialectique (dialoguant). Ainsi ne quitte-t-on le plan du voir qu'au seul moment de l'opération de la négation (3) mais c'est pour accéder à un voir nouveau que le sujet désire partager avec un autre.

Les deux premiers moments ressortissent au domaine de l'expérience vécue – au sens d'*Erlebnis* –, les deux derniers moments appartiennent au plan de la re-présentation, médiatisée par l'expérience – au sens d'*Erfahrung* – de la subjectivité du vécu.

Dans le premier type de clivage diagonal (Sch+-), on a affaire à un sujet tout entier tendu dans la direction de l'Erlebnis, aspirant à un plus de sentir, de voir et de saisir l'objet, jusqu'à la reviviscence hallucinatoire.

Dans le second type (Sch-+), on se trouve au contraire en présence d'un sujet aspirant à un surplus de re-présentation, de compréhension et de communication.

L'opposition de ces deux clivages pourrait se désigner comme l'opposition entre les tendances *esthésio-* et *épisthémophiliques*.

Quelques mots encore à propos du clivage horizontal. Le moi dit «adapté» (Sch- -) est celui d'un sujet qui s'interdit le voir propre (k-) et renonce à s'exprimer en son nom propre (p-). C'est «l'homme de tous les jours» qui ne s'étonne de rien et n'a rien à dire. La masse de ces sujets, qui est considérable, forme ce qu'on appelle la majorité silencieuse.

Le moi (Sch++) par contre, est celui d'un sujet qui, faisant l'économie du négatif, traduit immédiatement son voir en parole, le métaphorise et donne à voir autrement le monde, pour autant bien sûr que la métaphore soit réussie. C'est le moi du poète. C'est une combinaison aussi rare que le sont les poètes.

Avec le schéma pulsionnel, Szondi a produit une métaphore exceptionnellement réussie. Sans doute est-ce dans un de ces moments de grâce où le négatif desserre son étau que Szondi a «vu» cette chose extraordinaire qu'est le Triebsystem.

Les grandes découvertes se font par bond. A ses héritiers, Szondi lègue le soin de poursuivre le patient travail du négatif qui produit les concepts dans la longue marche de la science.

Chapitre 2

Fantasmes et pulsions

Fantasme et pulsion sont les deux concepts-clés de la psychanalyse. Ils constituent son bien propre et lui confèrent sa spécialité en tant que science.

Ils rendent compte en effet de l'existence effective d'une *réalité psychique* qui a son *autonomie* propre et qui détermine, en grande partie à son *insu*, les pensées et les actes du sujet.

Fantasmes et pulsions sont donc les *principes moteurs* de la réalité psychique.

L'acte de naissance de la psychanalyse se trouve dûment enregistré, peut-on dire, le jour où Freud renonçant à la théorie traumatique de l'hystérie lui substitue celle du *fantasme de désir inconscient*.

C'est dans le même temps que s'impose à lui l'idée du complexe d'Oedipe qui apparaîtra de plus en plus comme le fantasme des fantasmes, subsumant tous les autres. Oedipe est complexe en ce sens que confluent en lui ces deux motions pulsionnelles fondamentales qui soutiennent les désirs inconscients de tuer le père et de posséder la mère, mais encore, de façon plus abstraite, ces deux courants opposés à l'origine, du *voir* et de *l'entendre*.

Quand Oedipe «voit» ce qu'il savait depuis toujours pour l'avoir «entendu» de la bouche de Tirésias, il se crève les yeux car il ne peut plus tolérer que son vu coïncide avec son entendu en cette révélation brutale : «celui-là que je cherchais, c'était moi. Et moi, c'est ça !». D'où la phrase conclusive d'Oedipe à Colonne : «Maintenant que je sais n'être rien, est-ce maintenant seulement que je suis un homme ?». Le sentiment de n'être rien se confond alors avec celui de «n'avoir plus rien à voir là-dedans».

Le fantasme, dans la mesure où il fait prévaloir le voir sur l'entendre, correspond à une tentative de fixer les choses en une scène toujours représentative d'un *désir* et de *l'interdit* qui le constitue.

Le désir est toujours *désir de voir* – qu'on songe à l'hallucination du sein maternel comme première réalisation de désir, et au sens premier de l'envie «invidia» qui veut dire : jeter son oeil dans ce qui ne nous regarde pas – tandis que l'inter-dit est toujours un «dit-placé-entre», entre le sujet désirant et l'objet situé en point de mire. On peut assimiler le couple vu (désiré)-entendu (interdit) à celui de l'Imaginaire et du Symbolique au sens de Lacan.

La question souvent posée de savoir ce qui du vu ou de l'entendu est premier dans l'ordre de la causalité relève du faux problème. Entre le vu et l'entendu il n'y a pas un rapport de cause à effet ni d'antécédent à conséquent mais rapport de causalité réciproque et circulaire. C'est pourquoi la vie fantasmatique et pulsionnelle, pour autant que la circularité se maintienne, est normalement changeante.

L'immobilisation de cette dialectique qui aboutit à geler la mouvance naturelle du fantasme et à figer le désir dans la répétition, est le phénomène morbide essentiel à quoi tout psychothérapeute est affronté en permanence. La relance du procès dialectique est le but véritable et le seul utile. La règle du tout dire, pour autant qu'elle permet au sujet de s'entendre en même temps qu'il est entendu, est le meilleur sinon le seul levier d'une relance possible.

Renonçant à sa «neurotica» soit à la théorie traumatique de l'hystérie, Freud se résout donc à admettre que la scène de séduction dont l'hystérique se dit la victime ne correspond pas toujours ni généralement à un souvenir réel mais qu'elle est bel et bien le produit de son imagination, comme on dit. Le récit hystérique ne correspond pas nécessairement à un souvenir. Il ne renvoie pas à la réalité historique au sens d'un événement qui se serait réellement produit dans le passé. Comment dès lors rendre compte de son avènement ? C'est en réponse à cette interrogation que s'est imposée la notion du fantasme : l'hystérique n'a été victime d'aucune agression sexuelle, il traduit dans son imagerie son *désir* d'être et d'avoir été l'objet d'une agression sexuelle. Il fait valoir du même coup *l'interdit* qui s'est imposé à lui d'énoncer pareille demande.

Là réside le fait essentiel : ce que le désir vise à travers le fantasme, c'est l'initiative d'autrui. Par là, nous saisissons ce qui constitue la marque originale du fantasme : d'être frappé du sceau de *l'intersubjectivité*. Il n'y a pas d'autre objet dans le fantasme que *le désir de l'autre*. Autrement dit, le désir actualisé par le fantasme est toujours d'abord désir que se réalise le fantasme de désir de l'autre.

On déduit de ce qui précède que le désir tel qu'il s'articule dans la phrase du fantasme implique obligatoirement la *clivage* du sujet, lequel ne s'entretient plus désormais qu'avec lui-même, tel Narcisse devenu oublieux de l'appel d'Echo, tragiquement déchue de l'avoir révélé à lui-même.

Le caractère fondamentalement narcissique du fantasme – et du rêve – tient à ce qu'il s'ensuit d'une suspension de l'acte de parole : ce qui ne peut se dire se résout en fantasme. C'est dans la mesure où le sujet ne peut ou ne veut adresser la parole à l'autre que se produit cette régression formelle du mot à l'image qui spécifie le fantasme aussi bien que le rêve. C'est la fonction même de l'image que d'exprimer *de visu* l'exigence d'apprésentation de l'autre. Faute de pouvoir articuler sa demande en présence d'autrui, le sujet s'en rend visuellement présent le contenu. La cure analytique ne vise à rien d'autre qu'à sortir le sujet de cette ornière par la mise en route du processus inverse, rendu possible par le silence de l'analyste.

Le caractère narcissique-régressif du fantasme est évident. Freud le souligne à maintes reprises, notamment dans ses «Formulations sur les deux principes du cours des événements psychiques» :

> «Une tendance générale de notre appareil psychique, que l'on peut ramener au principe économique de la moindre dépense, semble se manifester dans le fait que l'on se cramponne avec ténacité aux sources de plaisir dont on dispose et que l'on y renonce difficilement. Avec l'introduction du principe de réalité, une forme d'activité de pensée se trouve séparée par clivage; elle reste indépendante de l'épreuve de réalité et soumise uniquement au principe de plaisir. C'est cela qu'on nomme la création de fantasmes, qui commence déjà avec le jeu des enfants et qui, lorsqu'elle se poursuit sous la forme de rêves diurnes, cesse de s'étayer sur des objets réels».

Ce qui manque à la compréhension de ce texte célèbre, c'est la référence au langage et à la négativité promue par lui qui permet seule de rendre compte du mécanisme de la régression.

Cependant cette régression est inévitable, elle résulte de l'impossibilité où nous sommes de tout dire. Dans le fantasme, nous nous rendons présent un autrui à notre convenance, nous sommes les metteurs en scène d'un désir qui ignore les obstacles de la communication. Plus exactement, en conséquence du refoulement, nous sommes poussés sur la scène par un désir devenu autonome et qui nous prend à revers. Le fantasme, dans la mesure où il s'autonomise, devient le schème organisateur de notre désir.

L'éventail des désirs humains n'est pas si étendu qu'il ne puisse être ramené à un petit nombre de scènes, toujours les mêmes, où tout un chacun ne peut manquer de figurer. Freud en a retenu quatre, qu'il a nommées «Urphantasien» (fantasmes originaires).

C'est en 1915 dans un article intitulé «Mitteilung eines der psychoanalytischen Theorie widersprechenden Falles von Paranoia» que Freud introduit pour la première fois le terme de «Urphantasien» :

> «Die Beobachtung des Liebesverkehres der Eltern ist ein selten vermisstes Stück aus Schatz unbewussten Phantasien, die man bei allen

> neurotikern, wahrscheinlich bei allen Menschen kindern, durch die Analyse auffinden kann. Ich heisse diese Phantasiebildungen, die der Beobachtung des elternlichen Geschlechtsverkehres, die der Verführung, der Kastration und andere, *Urphantasien* ...» (GW, X, 242).

Freud, dans ce texte, retient trois fantasmes originaires (observation du coït des parents, séduction, castration) et laisse entendre que la liste n'est pas limitative.

Plus tard, en 1932 sous l'influence de Ferenczi, il y ajoutera le fantasme de régression utérine, qui articule le désir de changer d'état (Zustandsveränderung) (GW, XV, 25). Ce fantasme avait été précédemment analysé dans «L'homme aux loups».

1915, l'année où surgit la notion de fantasme originaire est aussi l'année de la grande lessive, celle où Freud rédige ses écrits métapsychologiques. On sait par ailleurs que le texte de «l'Homme aux loups», publié en 1918, était terminé à cette date. Freud y poursuit le grand débat avec Jung sur la question de l'articulation, dans l'inconscient, du structural et de l'événementiel. Sa «neurotica» n'a pas fini de le tourmenter. En fin de compte, on peut dire que sur un point, il donne raison à Jung en reconnaissant l'existence dans l'inconscient de schèmes universels et intemporels mais il conserve sa valeur à l'événement qui, in-formant ces schèmes, les anime de telle manière que l'individu y reçoit les marques toutes personnelles de son destin.

En guise de conclusion de la discussion du cas de «l'Homme aux loups», Freud écrit ceci :

> «Si on considère le comportement de l'enfant de quatre ans en face de la scène primitive réactivée[1], si même on pense aux réactions bien plus simples de l'enfant de un an et demi lorsqu'il vécut cette scène, on ne peut qu'avec peine écarter l'idée qu'une sorte de savoir difficile à définir, quelque chose comme une prescience (eine Vorbereitung zum Verständnis) agit dans ces cas chez l'enfant. Nous ne pouvons absolument pas nous figurer en quoi peut consister un tel «savoir», nous ne disposons à cet effet que d'une seule mais excellente analogie : le savoir instinctif, si étendu, des animaux. Si l'homme possède lui aussi un patrimoine instinctif de cet ordre, il n'y a pas lieu de s'étonner de ce que ce patrimoine se rapporte tout particulièrement aux processus de la vie sexuelle, bien que ne devant nullement se borner à eux. Ce patrimoine instinctif constituerait le noyau de

1 En note, Freud écrit : «Il est indifférent de considérer cette scène comme une «scène primitive» ou comme un «fantasme originaire». Autrement dit, il importe peu que l'événement ait été vécu dans le réel, perçu et mémorisé, ou qu'il ait été seulement imaginé.

> l'inconscient, une sorte d'activité mentale primitive, destinée à être plus tard détrônée par la raison humaine quand la raison aura été acquise. Mais souvent, peut-être chez nous tous, ce patrimoine instinctif garde le pouvoir d'attirer à soi des processus psychiques plus élevés» (Freud, GW, XII, 156).

Ce texte mérite d'être analysé en détail.

Freud note une fois de plus qu'il importe peu qu'on ait affaire à une scène réelle ou hallucinée. A ce stade, la frontière entre le rêve et la réalité s'estompe. C'est ce qu'enseigne la clinique de l'hystérie qui devait conduire à la notion même du fantasme.

Mais ce qui est nouveau, c'est l'idée d'une série de fantasmes qui seraient là de tout temps, qui feraient partie du patrimoine héréditaire de l'humanité, constituant son «instinct» et qui n'auraient donc pas besoin d'être «créés» par tout un chacun, encore que leur contenu soit différent pour chacun, lié qu'il est aux aléas de l'histoire personnelle.

On ne saurait donc se représenter l'inconscient comme une cire molle ou une «tabula rasa» où pourrait venir s'inscrire n'importe quoi. La formule scolastique : «Nil est in intellectu quod non prius fuerit in sensu» n'est recevable que si on ajoute «nisi intellectus». De même, il n'y a rien dans l'inconscient qui ne soit issu des événements signifiants de notre histoire sauf l'inconscient lui-même en tant qu'il est une structure, décomposable en ses catégories, comme l'«intellectus».

Freud ne s'y est pas trompé, qui écrivait quelques lignes plus haut que celles que nous venons de citer :

> «J'ai achevé de dire ce que je voulais rapporter de ce cas morbide. Deux des nombreux problèmes qu'il soulève (le second est celui relatif au «noyau» de l'inconscient) me semblent encore mériter une mention spéciale. Le premier est relatif aux schémas phylogéniques que l'enfant apporte en naissant, schémas qui, semblables à des «catégories» philosophiques, ont pour rôle de «classer» les impressions qu'apporte ensuite la vie (Lebenseindrücke)».

Ces schémas phylogéniques, ce sont les fantasmes originaires. Freud n'a certes jamais prétendu qu'il existait quatre fantasmes originaires et il s'est bien défendu de systématiser sa pensée à ce sujet. En dégageant les «Urphantasien», il avait sans doute l'ambition de mettre au jour les «catégories» de la pensée inconsciente, comme le fit Kant pour les catégories de l'entendement, mais il se méfiait trop du besoin philosophique de systématiser pour imiter dans sa démarche intellectuelle son illustre prédécesseur. C'est pourquoi la théorie des fantasmes originaires n'est repérable dans son oeuvre qu'à l'état de morceaux éclatés. Rien ne nous interdit toutefois de rassembler ces morceaux et de préciser ce qui les unit. C'est à quoi nous invite précisément le

schéma pulsionnel de Szondi. Le «passage des classes (psychiatriques) aux catégories (du désir inconscient)», c'est bien là en effet que réside, comme Schotte l'a révélé, le secret et le génie du Triebsystem.

Mais revenons au texte de Freud. Freud assimile les fantasmes originaires au «noyau» de l'inconscient. On peut dire que la série des fantasmes originaires constitue le refoulé originaire – produit du refoulement de même nom – qui attire à soi le refoulé secondaire. A dire vrai, le refoulement dit primaire (Urverdrängung) est une opération quasi mythique, en tout cas irrepérable. Seuls sont retrouvables les refoulements secondaires.

Là où le refoulement originaire n'a pas produit ses effets, le «noyau» a cessé d'être actif; c'est le cas dans la psychose, où l'on assiste à une sorte de régurgitation des fantasmes originaires dans le discours même du sujet qui se révèle ainsi comme celui qui, «ayant tout compris, ne saurait plus rien apprendre».

Les fantasmes originaires, «noyau de l'inconscient», sont la matrice de la «réalité psychique» en tant qu'elle est une réalité non moins réelle que la réalité matérielle et qui ne cesse de produire ses effets au travers de ce qui se désigne comme «retour du refoulé».

Cette sorte d'entendement embryonnaire en quoi consistent les fantasmes originaires «se rapporte tout particulièrement aux processus de la vie sexuelle». Pourquoi ? Parce qu'il constitue l'ensemble des questions sans réponse formulées par l'enfant et destinées à le rester toujours ou, du moins, à ne recevoir que des réponses idiotes ou stupides. Nous retrouvons là le lien du fantasme avec la série des questions informulables ou «impossibles» qui toutes se rapportent aux énigmes de la vie et du sexe : où étais-je avant ma naissance ? Et toi, qu'est-ce que tu faisais pendant ce temps-là ? Comment est-ce que je suis venu au monde ? Est-ce que toi aussi tu vas mourir ? Qu'est-ce que papa fait avec maman quand on éteint les lumières ? Et pourquoi est-ce qu'il ferment la porte à clef ? Enfin, pourquoi les filles n'ont-elles pas de zizi ? Cette liste n'est pas extensible à l'infini.

Comme n'importe quel fantasme, les fantasmes originaires sont des réponses autistiques à des questions tues parce que désespérantes, ce qui rend compte – dans la mesure où ils résultent d'une défection à l'endroit de la parole échangée – de leur rapport nécessaire au langage.

On comprend à partir de là pourquoi tout fantasme est le lieu d'un désir et d'un interdit, le premier désir étant si on en croit la Genèse celui de (sa)voir et le premier crime celui de transgresser cet interdit en croquant le fruit de l'arbre de la science du bien et du mal.

Il n'y a pas de différence au fond, entre les fantasmes originaires et les théories sexuelles infantiles. Plus exactement, les fantasmes originaires

condensent la série complète des *réponses précipitées* que le sujet humain produit nécessairemnt pour faire pièce aux énigmes qui le hantent.

Il s'agit essentiellement des questions qui se rapportent à la fin et aux origines, au «telos» et à l'«archê». D'où venons-nous, où allons-nous, qu'est-ce qui nous fait avancer ou reculer, d'où vient la souffrance et le mal, est-on coupable et de quoi, les choses ont-elles un sens, y a-t-il un au-delà, qui sommes-nous ?

C'est tout le petit paquet de questions lancinantes qui tombent de la bouche des enfants comme elles ne finissent pas d'alimenter la glose des métaphysiciens. Les réponses apportées par ceux-ci sont trop visiblement, comme Nietzsche et Freud l'on énergiquement souligné, déterminées par l'idiosyncrasie pulsionnelle de tout un chacun. L'art du philosophe tient à ceci qu'il est à même de rassembler tout cela en des équations d'une haute valeur esthétique.

Les questions énigmatiques ne sont pas en nombre infini, et l'homme est bien évidemment le seul à se poser de telles questions. C'est pourquoi les fantasmes originaires renvoient en définitive à un problème anthropologique général.

Dans leur article mémorable «Fantasmes originaires, fantasmes des origines et origine du fantasme», Laplanche et Pontalis ont débattu ce problème d'une manière exemplaire. Nous ne pouvons mieux faire que d'y renvoyer le lecteur. Citons seulement ce passage :

> «Le sujet, écrivent Laplanche et Pontalis, ne se représente pas l'objet désiré mais il est représenté participant à la scène sans que, dans les formes les plus proches du fantasme originaire, une place puisse lui être assignée (d'où le danger dans la cure des interprétations qui y prétendent). Conséquences : tout en étant toujours dans le fantasme, le sujet peut y être sous une forme désubjectivée, c'est-à-dire dans la syntaxe même de la séquence en question. D'autre part, dans la mesure où le désir n'est pas pur surgissement de la pulsion mais est articulé dans la phrase du fantasme, celui-ci est le lieu d'élection des opérations défensives les plus primitives telles que le retournement contre soi, le renversement dans le contraire, la projection, la dénégation; ces défenses sont même indissolublement liées à la fonction première du fantasme – la mise en scène du désir – s'il est vrai que le désir lui-même se constitue comme interdit, que le conflit est conflit originaire».

Nous allons essayer de montrer que les positions pulsionnelles du schéma sont *homologues* des positions virtuelles du sujet au sein de chacun des quatres fantasmes originaires.

Il y a chaque fois quatre positions possibles dans le fantasme et il y a donc au total seize positions potentielles.

On est par ailleurs amené à penser que les fantasmes originaires sont entre eux comme les *éléments* d'une *série homogène* et *finie* et qu'ils sont *imbriqués* les uns dans les autres – le tout formant une structure – dans un ordre de *complexité croissante* témoignant d'un principe de *hiérarchisation*.

Chaque question posée par un fantasme originaire reçoit, sinon sa réponse, du moins son «élévation», au sens de l'«Aufhebung» hégélienne, d'une autre question posée par un autre fantasme originaire qui, soit *ajoute*, soit *retranche* un terme par rapport à la question précédente.

Ainsi, par exemple, la question de l'objet posée en S ne trouvera de solution que si elle est supprimée, auquel cas on retourne en C, ou que si elle se complexifie de l'ajout de la question de la loi, dans lequel cas on passe au registre P.

Dans la comparaison terme à terme des vecteurs pulsionnels de Szondi et des fantasmes originaires freudiens, on obtient les correspondances suivantes :

Vecteur du Contact (C)	fantasme du retour au sein maternel.
Vecteur Sexuel (S)	fantasme de la séduction de l'enfant par l'adulte.
Vecteur Paroxysmal (P)	fantasme de la scène primitive.
Vecteur du Moi (Sch)	fantasme de castration.

Considérons d'abord le fantasme de la scène primitive. Il y a de bonnes raisons de lui réserver une place centrale. Et ce n'est pas pour rien que Freud le pousse toujours à l'avant-plan ni que Szondi, témoignant ici d'une unité d'inspiration avec le créateur de la psychanalyse, privilégie nettement le vecteur paroxysmal et singulièrement la question épileptique.

> «La scène primitive offre l'avantage d'être axée sur l'Oedipe, donc de permettre une appréhension plus directe et plus complète des faits cliniques dans l'optique freudienne. Elle sert en quelque sorte de matrice à la situation triangulaire, jusque dans ses formes aberrantes ou virtuelles.
>
> De plus, elle constitue parmi les autres fantasmes inconscients un noyau où l'origine se trouve à plus d'un titre marquée : d'abord comme fantasme originel, génétique par rapport à l'individu et même, comme Freud le pense, phylogénétique; ensuite comme noeud d'une recherche, d'une curiosité de l'origine, naissance, procréation, identité, filiation : c'est en ce sens que la paternité et ses implications se trouvent incluses dans ce fantasme; enfin par une plus directe mise en cause du noyau du fantasme en tant que rappel auditif ou visuel, première incitation libidinale, qu'elle soit centrée dans le temps par le moyen historique du souvenir ou par une

construction mythique qui use parfois de la légende devenue personnelle à travers le récit des parents.

Ainsi, le fantasme de la scène primitive peut-il être considéré dans une universalité qui est soutenue par celle de l'Oedipe. Il n'est pas sélectivement propre aux manifestations paranoïaques, il peut être étudié avec des variantes tant dans les névroses que dans les psychoses. Mais de la même manière que Freud tend le plus souvent à s'y référer lorsqu'il est question de paranoïa, peut être devons-nous y voir de particulières déterminations au niveau des mécanismes paranoïaques et de la projection. Que les autres fantasmes, principalement ceux que Freud cite quand il parle de «fantasmes originaires», de séduction, de castration, aient à s'articuler avec celui de la scène primitive, cela paraît cliniquement et théoriquement nécessaire. Encore faut-il préciser par quel moyen et dans quel ordre a lieu cette articulation et savoir quels en sont les aspects psychopathologiques qui ne peuvent que suivre les perturbations du développement oedipien ou les forclusions qui en rendent l'abord impossible.

La scène primitive peut donc être considérée comme l'organisation la plus générale et la plus concentrée des fantasmes (autre aspect originel à situer dans les structures des fantasmes inconscients)»[2].

Comme le note Rosolato, la scène primitive suscite avant tout, en même temps qu'une violente poussée libidinale, un maximum d'*affect*.

Et du fait que le sujet se trouve fatalement exclu du coït des parents, l'affect primaire est toujours de rage, ultérieurement rationalisée en sentiments d'inégalité et d'injustice.

Au sein même du fantasme originaire de la scène primitive, la rage peut céder le pas à l'érotisation du spectacle offert à la vue du sujet, ce qui constitue l'essence du voyeurisme, ou bien encore, renversant les rôles – s'identifiant aux agresseurs –, le sujet peut «sauter sur la scène», obligeant les autres à interrompre leurs ébats et à le regarder lui, ce qui correspond à la mise en scène exhibitionniste. D'où l'autre affect propre à la scène primitive et qui est de *surprise*. Ménager l'effet de surprise, c'est tout l'art de l'hystérique qui, mieux que personne, s'entend à focaliser sur soi l'attention «intriguée» des autres. L'hystérique passe le plus clair de son temps à *interrompre* le coït des parents, grâce à quoi elle fait l'économie de la rage. Malheureusement pour elle, c'est un jeu où elle s'épuise en pure perte, car piégée dans sa compulsion à inter-rompre, elle est vouée à la compulsion dramaturgique.

---

2 Guy ROSOLATO, *Paranoïa et scène primitive*, in *Essais sur le Symbolique*, Gallimard, 1964, pp. 204-205.

Dans le schéma pulsionnel de Szondi, la position rageuse-meurtrière-destructrice est représentée par e-, la position voyeuriste par hy+ et la position exhibitionniste-interruptrice par hy-.

On constate que la position voyeuriste est la seule qui soit à la fois transgressive, puisque le sujet se permet d'entrer dans la scène, et érotique, dans la mesure où elle crée un ensemble plus vaste d'inter-relations érotiques du genre «partouzard».

L'autre position érotique du fantasme, e+, est celle du sujet qui prenant le contre-pied de la rage, se veut innocent, sort de la scène en s'excusant et s'applique éventuellement à favoriser le plaisir des autres sans y prendre part lui-même, le seul plaisir étant ici de se donner bonne conscience.

La scène primitive est le fantasme-charnière en ce sens que, génératrice de la montée des affects fondamentaux, elle appelle à les traiter de façon urgente, soit dans une direction progrédiente qui complexifie le problème, soit dans la direction régrédiente qui le simplifie.

Régresser signifie ici retourner à l'univers *maternel* tandis que progresser implique la prise en compte du signifiant *paternel*.

C'est dans la scène primitive en effet que le père «entre en scène», faisant voler en éclat le mythe d'une pérennité possible de la relation duelle (narcissique, séductrice, spéculaire) entre la mère et l'enfant.

Du même coup se pose nécessairement la question de la place propre du sujet, de son identité et de sa *différence*.

C'est à travers la question de la *différence des sexes* – déjà confusément posée dans la scène primitive du fait que père et mère y sont représentés comme différents sans qu'on sache encore très bien en quoi réside leur différence – que les dilemmes issus de la scène primitive pourront être levés.

Le problème du moi est conditionné par la nécessité de surmonter l'écueil de la différence. Si on tient le *phallus* pour le signifiant de la différence, la question phallique apparaît au coeur de la problématique du moi.

Le phallus apparaît d'abord au sujet comme extérieur à lui-même, comme propriété des parents qui en jouissent ou se l'arrachent dans un climat de violence. C'est l'image primitive du «parent combiné» (Mélanie Klein) et du couple «mère phallique-père idéalisé» (Rosolato).

A cette manière de situer hors de soi la puissance phallique en la concrétisant dans une image de parent phallique, correspond la tendance *projective* p-.

La fonction principale de l'image phallique projetée est sans doute de *contenir* l'affect de rage primitive, ce qui rend compte du fait que cette imago phallique a un caractère surtout *persécutif*.

A la projection de la puissance phallique sur une imago parentale monstrueuse succède l'introjection (k+) : le sujet s'approprie le phallus sous l'égide et la protection de l'imago de la mère-au-pénis qui fait pièce à l'angoisse née de la menace d'être châtré par le père. Au stade de l'introjection, la phallus est encore un objet partiel qu'on peut se passer, donner, perdre, etc.

Ce n'est qu'au stade de la *négation* (k-) que s'opère la reconnaissance de la réalité : le père est reconnu comme porteur du phallus, en conséquence de quoi le couple (pervers) de la mère et de l'enfant phallicisés l'un par l'autre, est destitué.

On peut constater que dans le passage de la projection à la négation, l'accent se déplace de l'imago parentale indifférenciée au père, en passant par le déni de la castration correspondant à l'introjection de l'imago de la mère-au-pénis.

Au terme de ce périple, le sujet lui-même n'est toujours pas advenu.

L'avènement du sujet est connoté dans le schéma par la *poussée inflative* (p+).

Ainsi se trouve récupérée la puissance phallique initialement située hors de soi. Cette récupération se fait au travers d'une identification qui n'est plus du type *métonymique* (l'enfant en tant que prolongement de la mère phallique) comme au stade introjectif, mais de type *métaphorique*, l'identification inflative visant à *condenser* toutes les imagos antérieurement produites et qui ont surgi pêle-mêle dans la scène primitive.

A ce stade ultime, le sujet est à même de se définir comme le produit *et* l'auteur d'une histoire mouvementée, la sienne, qui en fait un individu différent de tous les autres dans le moment même où, paradoxalement, il *se prend* lui-même pour un être humain, c'est-à-dire identiquement *le même que l'Autre*.

On pourrait définir la tendance inflative comme celle qui aspire à *l'orgueil* d'être soi-même, plein de soi. Dans cet orgueil d'être soi, qui atteint à la satisfaction du pour-soi (für sich), Hegel voyait la seule possibilité de satisfaction pleine pour le sujet humain. Sans doute avait-il raison. L'exemple morbide en est donné par le paranoïde qui, d'avoir accédé à la plénitude, ne peut plus en revenir.

La voie de l'autonomisation du sujet n'est pas la seule voie qui s'ouvre au sortir de la scène primitive. Il y a aussi la voie de la régression – pas nécessairement péjorative – qui fait retour à la mère en tant qu'objet (S) ou grande mère matricielle (C).

On se doit de faire ici une remarque importante à propos du concept de régression.

De même que les événements de l'enfance ne prennent relief et sens que dans l'après-coup du refoulement, de même l'objet sexuel ne se constitue et ne s'individualise vraiment – au sens d'un objet stable sinon «total» – qu'au-delà de l'opération du refoulement (laquelle met fin à la quête phallique). C'est pourquoi d'ailleurs la cure psychanalytique est efficace : elle tend moins à dégager un objet sexuel enfoui et oublié qu'à le construire et le créer à travers la néoformation qu'est la névrose de transfert. Régresser ne signifie donc pas seulement aller à rebours du temps génétique. C'est aussi (ré)incarner le corps au départ et à l'encontre des représentations du corps déposées dans le moi, lequel tend toujours – le moi est, dit Freud, une projection de la surface du corps – à réduire le corps à une abstraction, le maximum d'abstraction étant développé par le paranoïde.

C'est l'occasion de rappeler la formule célèbre de Heidegger : «Ce qui est ontologiquement premier est ontiquement dernier et vice versa».

Appliquée au cas particulier de la sexualité humaine, cette formule nous enseigne que la sexualité est d'abord du domaine d'un étant précoce (la sexualité infantile) et qu'elle n'accède que lentement et tardivement à la réalisation de son être propre (dans l'accomplissement érotique du couple).

On se gardera donc de tenir unilatéralement les phénomènes S pour *génétiquement* antérieurs et *hiérarchiquement* inférieurs aux phénomènes P et Sch. Reste que dans l'articulation hiérarchique des fantasmes originaires, le fantasme de séduction intervient *logiquement* avant la scène primitive dans la mesure où seul peut être débouté par le père et la loi, un sujet qui, préalablement séduit (par la mère), a pu se croire de ce fait installé dans la place de l'objet privilégié du désir de l'autre : phallus de la mère.

Faire retour à la séduction c'est faire comme si ni le père ni la loi n'avaient de poids. La régression se confond alors avec la transgression. La position que le sujet adopte dans le fantasme de séduction devient indicatrice de son mode de transgresser préféré.

Le fantasme originaire de séduction est chargé de rendre compte de l'émergence de la sexualité, toujours rapportée à l'apparition d'un objet extérieur qui s'impose au sujet de manière intrusive. En fin de compte, on est toujours reconduit à l'objet maternel comme agent de la séduction inaugurale.

Dès lors, il y a d'abord, originairement, dans le chef du sujet, le désir du désir de la mère, désir donc d'être l'objet unique du désir de la mère, de son amour, de sa sollicitude illimitée, etc.

Dans le schéma pulsionnel de Szondi, cette position est connotée par h+. Elle est incarnée par l'homosexuel à travers sa revendication d'être l'objet *exclusif* de l'amour et du désir maternel.

La position activement séductrice s+, représentée par le prédateur sadique (Don Juan), n'est occupable par le sujet que dans un temps ultérieur,

sans doute seulement à partir du moment où l'identification au père – comme «propriétaire» de la mère – devient possible, le sadique apparaissant comme le paradigme du propriétaire. On voit de quel genre de «père» il s'agit ici. Notons au passage – nous y reviendrons dans la discussion sur le vecteur S au chapitre 6 – que Don Juan est essentiellement celui qui conteste le droit du père de «posséder» sa fille et d'en disposer comme d'un bien, d'où l'assassinat du Commandeur comme prologue à l'épopée don juanesque : «Filles-à-papa, remerciez-moi, je vous libère !». Pour autant que le sujet ne peut ou ne veut s'identifier au «propriétaire», il ne parvient pas non plus à diriger sur un objet extérieur la composante agressive, «sadique» de la sexualité. Il en résulte une stase libidinale qui, retenant la pulsion de mort de s'allier à Eros dans la conquête de l'objet, fait nécessairement le lit du masochisme (s-).

Reste la position h-. Elle est celle d'un sujet qui, au sein du fantasme originaire de séduction, contre-investit le désir h+ d'être l'objet du désir de l'autre.

Cet objet se trouve alors installé hors de soi, dans un autre, qui devient de ce fait l'objet d'amour privilégié du sujet. On obtient ainsi la position de l'amoureux passionné.

Venons-en finalement au fantasme originaire du retour dans le sein maternel. Nous insistons encore une fois sur la nécessité de préserver le concept de régression de sa réputation négative.

Ce que le fantasme de régression au sein articule est le désir d'une *adéquation* aussi parfaite que possible entre un individu et son milieu, le *milieu* s'entendant comme la part de l'environnement qui se trouve, par rapport au sujet, saturé de significations subjectives.

Ce désir d'adéquation est représenté dans le schéma szondien par la position élationnelle maniaque (m+). L'adéquation au milieu, le «bon contact», se nourrit sans doute du souvenir de la symbiose mère-enfant, pour autant qu'un tel souvenir existe, de même qu'il suscite la nostalgie de l'Eden, mais on ne saurait assez souligner le fait que cette adéquation ne se fait jamais automatiquement; c'est une tâche de tous les instants et qui réclame du sujet une inventivité aux aguets. Les catastrophes écologiques nous le rappellent cruellement.

Ce rêve, *utopique* assurément, ne peut qu'être sans cesse brisé pour être aussitôt relancé sur des voies nouvelles, la conjonction bris-relance définissant la position dépressive active (d+) tandis que l'installation du sujet dans la nostalgie d'un monde révolu définit la *position dépressive* passive (d-).

Le contre-investissement (m-) de l'utopie paradisiaque définirait alors la *position faustienne* ambitionnant de créer un monde nouveau sur les ruines de l'ancien.

Voilà brièvement évoqués quelques-uns des sens majeurs des positions pulsionnelles du schéma szondien dans leur rapport aux positions fantasmatiques originaires. Nous terminerons ce chapitre en mettant l'accent sur la relation nécessaire entre traumatisme, fantasme, désir et pulsion.

Le *trauma*, au sens freudien du terme, est ce qui excède les possibilités de l'appareil psychique. C'est par là que le *réel* fait irruption dans la *réalité* du sujet, celle-ci étant définie comme l'ensemble des rapports que le sujet entretient avec *son* milieu. Le réel, c'est donc toujours quelque chose à quoi on ne s'attendait pas, bien qu'on n'en ignorât nullement l'existence. C'est l'«*inquiétante étrangeté*» de ce qui «n'arrive qu'aux autres». Une brèche est alors creusée par où l'énergie psychique s'échappe dans le mouvement d'agitation tourbillonnaire que traduit *l'angoisse*.

C'est la fonction essentielle des fantasmes de contenir et d'orienter, en la «vectorisant», l'énergie psychique toujours faite d'un mixte de libido (Eros) et d'agression (Thanatos), limitant ainsi les risques de déséquilibre et de rupture des digues, qui se signalent par la production d'angoisse.

A chaque fantasme originaire, on peut assigner facilement un traumatisme spécifique qu'on peut aussi qualifier d'originaire en ce sens que la vie psychique elle-même tire ses origines de la nécessité d'affronter et de surmonter une série de traumatismes obligés dont il est possible de dresser la liste :

(C)	Séparation	: Traumatisme de la naissance, puis du sevrage et, par la suite, tout événement, cheveux gris ou dents cariées, qui marque l'éloignement irréversible du flux éternel de la vie et la marche à la mort.
(S)	Perte d'objet	: Chaque fois que l'objet désiré échappe à la prise.
(P)	Différence des générations	: Tout ce qui rappelle l'hétérogénéité des statuts de l'enfant et de l'adulte, caractéristique du drame oedipien.
(Sch)	Différence des sexes	: Paradigme de l'incomplétude narcissique et pierre d'achoppement de l'identification.

A chaque «trauma» son angoisse :

(C)	séparation	: angoisse dépressive.
(S)	perte d'objet	: angoisse du vide.
(P)	différence	: angoisse de culpabilité.
(Sch)	castration	: angoisse de dépersonnalisation.

Enfin, du fait qu'en conséquence du «trauma», le voile de la perfection de l'unité du sujet et du monde s'est quatre fois déchiré, il a fallu quatre fois réparer le trou avec la toile des fantasmes qui soutiennent désormais un rêve et un désir particuliers : plaisir (C), jouissance (S), béatitude (P) et bonheur (Sch), dont Szondi a très pertinemment désigné les représentants attitrés les plus «fous» dans les figures du maniaque, de l'homosexuel, de l'épileptique et du paranoïde.

Chapitre 3

Les circuits pulsionnels

Navigare necesse est, vivere non.

La vie tend vers la mort, qui est son *but*. La pulsion vise la satis-faction, l'assez-fait, le repos ou le sommeil, qui est comme la mort.

Dès qu'il y a vie et conscience de vie, on est naturellement conduit à poser la question téléologique : où ça mène-t-il ? Tel un voyageur qui s'éveille dans un train sans qu'il ait le souvenir d'y être monté, le vivant conscient se demande inéluctablement : où ça m'entraîne-t-il ?

L'*apaisement* ne viendra que lorsqu'il saura le moment et le lieu de la butée qui, mettant un terme à son tra*jet* présent dont il ignore les coordonnées, l'autorisera à repartir sur un chemin quelconque, encore inconnu de lui, mais avec le sentiment nouveau que dorénavant la route qu'il prend sera *sa* route, son destin.

De toutes les métaphores qu'on peut inventer pour essayer de préciser le rôle de l'analyste, celle du butoir n'est pas la moins juste.

Heidegger a raison de dire que l'homme est l'être qui est jeté au monde – «geworfen» –, pro*pulsé* sur une trajectoire dont il n'a pas le concept et qu'il se doit de ressaisir – «be-greifen» – s'il veut surmonter l'angoisse fondamentale qui est issue de l'aperception de la pulsion brute, force qui nous propulse sans que nous ayons la moindre idée de sa nature, de son origine ni de sa destination.

Cette angoisse est si terrifiante que depuis qu'il y a de l'homme, on n'a jamais rien eu de plus pressé à faire que de la colmater avec n'importe quoi, religion, métaphysique, art ou science, c'est-à-dire tout ce qui est générateur de sens. Aussi baignons-nous tout le temps dans un monde saturé de sens. Il y en a toujours trop. Le problème revient alors pour chacun à se donner et à produire le sens qui définira son chemin propre, seul moyen de mourir en paix.

Heidegger dit encore que l'homme est un «être-pour-la-mort». Freud dit la même chose quand il affirme que la mort est le but de la vie. L'homme étant le vivant qui sait qu'il va mourir, que la mort est la seule certitude, la mort n'est alors rien d'autre que cette abstraction qu'on ne peut concevoir que comme le négatif de la vie.

Or qu'est-ce que le vivant ? Le vivant le plus simple – qu'on pense à l'amibe – se remarque à ce qu'il est en proie à l'*agitation*. Ça *pulse*.

Quatre propriétés fondamentales caractérisent le vivant (Pichot, 1980) : l'*échange* avec le milieu, le *développement*, le *reproduction* et la *sexualité*. Les deux premiers termes se passent de commentaires. La reproduction ne renvoie pas seulement à la multiplication par copulation ou scissiparité, elle vise aussi à réactiver un état antérieur dans le sens où, par exemple et dans le domaine qui nous intéresse, un sujet «reproduit» le comportement de ses géniteurs, ce qui, comme on sait, résulte de la transmission via les parents du surmoi-idéal du moi des grands-parents.

Quant à la sexualité, elle déborde largement la seule fonction génitale. La poussée sexuelle au sens commun du terme est un phénomène qui ressortit au registre du développement du vivant. La sexualité renvoie ici à cette propriété du vivant qui veut qu'il s'apparie avec ce qui lui est le plus identique, la *paire* ainsi réalisée se révélant à la fois comme la consécration de la «mort» de l'individu et la condition de la survie de l'espèce.

Dans l'espèce humaine, la question sexuelle se pose d'une façon tout à fait singulière en ce sens que tous les êtres humains sont différents les uns des autres – différence qui, notons-le, se marque essentiellement au niveau du visage – bien plus différents en tout cas que ne le sont entre eux les animaux et plus encore les végétaux.

La sexualité au sens fort du terme se confond donc avec la quête du même (âme soeur, double, *alter ego*, «moitié», ...) qui, réalisant l'appariement *ad hoc*, met un terme au mouvement d'agitation perpétuelle du vivant.

L'accalmie que réalise le redoublement de soi – dans l'identification ou dans l'amour – est ce que vise en définitive la pulsion. C'est son but. C'est par là qu'advient la «Befriedigung», c'est-à-dire l'apaisement.

Si nous envisageons les quatre termes de la pulsion selon Freud : source («Quelle»), objet («Objekt»), poussée («Drang») et but («Ziel») et que nous les rapprochons des quatre vecteurs de Szondi, nous pouvons suggérer les affinités suivantes :

La *source* («Quelle») est à situer du côté C dans le corps encore assimilable à une masse de sensations dont l'intensité est fonction de l'équilibre des échanges que ce corps entretient avec le milieu.

L'*objet* («Objekt») s'impose en S en tant que «corps-surface visible», totalité différenciée que limite le revêtement cutané. Le «corps-vu» est ce qui

assure la croissance et le développement comme Lacan l'a rappelé en soulignant la fonction trophique de l'imago spéculaire.

Le vecteur P fait jouer la loi et l'interdit, essentiellement l'interdit du meurtre. Il ne faut pas en effet que la volonté de puissance des uns anéantisse les autres. L'interdit oriente la *poussée* pulsionnelle («Drang»), issue de la violence orgiaque, dans le sens de la vie, de sa transmission et de sa reproduction, au bénéfice de l'espèce.

Le *but* («Ziel») de la pulsion est atteint au niveau Sch à travers l'obtention de soi qui réalise l'auto-satisfaction narcissique propre à mettre un terme à l'agitation inaugurale.

Nous avons cru bon, en préambule de la présentation de la théorie du circuit pulsionnel, d'en revenir à la conception «bio-logique» de la pulsion, dans la droite ligne de la tradition freudienne. La pulsion naît de l'agitation du vivant. Il y a agitation parce qu'il y a un déséquilibre entre l'organisme vivant et son milieu. L'organisme essaie de rétablir l'équilibre en agissant à la fois sur les éléments du milieu intérieur et sur ceux du milieu extérieur. La pulsion vise à la disparition de l'agitation et donc au rétablissement de l'équilibre. La sexualité – mieux vaudrait dire le complexe «amour-sexualité» – est ce qui permet l'instauration ou la restauration d'un équilibre. Si l'amour absolu était possible, si l'alter ego remplissait vraiment sa fonction, l'équilibre définitif serait atteint et on obtiendrait un état semblable à la mort, caractérisé par l'immobilité, l'arrêt des échanges, de la croissance et de la reproduction.

C'est le désir (p+) du paranoïde qui, à travers son délire, réalise l'idéal d'un monde achevé (la cité céleste, le grand soir, le meilleur des mondes, etc.), d'une parfaite adéquation du moi à son double idéalisé et d'un amour sans dysharmonie.

Evidemment, et fort heureusement, ça *rate* toujours, si bien qu'à partir de ce ratage, la vie reprend son cours, ça recircule et le silence paisible des cimetières paranoïdes est brisé par le tumulte d'Eros.

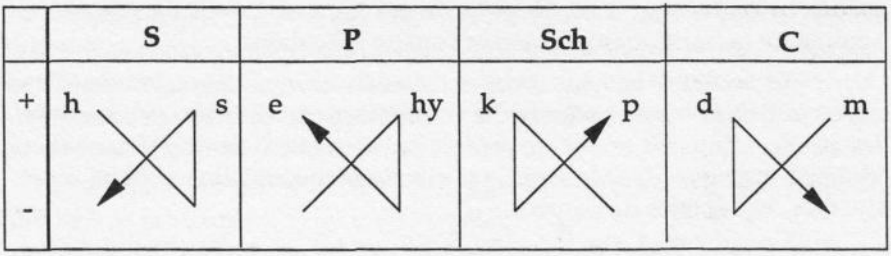
La théorie du circuit pulsionnel fait apparaître la logique interne du système szondien.

Le bénéfice le plus considérable de ce dévoilement est qu'on obtient par là un modèle d'une rare puissance d'éclairement.

Nous ne retiendrons ici que ce qui se rapporte au fonctionnement psychique de l'être humain tel qu'il se dévoile lui-même dans le cours du processus analytique.

La représentation du circuit a été produite pour la première fois par Schotte en 1975, et dans les termes suivants :

«Ainsi existe dans chaque vecteur un facteur dont le dialectique interne est *médiatisée* par l'autre. Ce facteur comporte la réaction la plus



primitive et la plus élaborée : le passage de l'une à l'autre se faisant par l'autre facteur qui sert donc de médiateur. Ainsi surgit une homologie entre les quatre facteurs «médiateurs» (d, s, hy, k) et les quatre autres (m, h, e, p). En les rapprochant de la dialectique du travail et de l'amour, par laquelle Freud définit la santé, on peut poser que les facteurs «médiateurs» représentent dans chaque vecteur le facteur du type *travail*; les autres constituent le facteur du type *amour* ... D'autre part, se retrouve à l'intérieur de chaque vecteur un mouvement homologue à celui dans lequel se lit depuis longtemps le schéma : la lecture triadique (I=C; II_a=S, II_b=P; III=Sch) qui postule une complexité croissante de C à Sch, en passant par S et P, puisque le même mouvement formel de médiation du passage du premier au troisième niveau par le biais d'un registre bi-parti s'observe maintenant au sein de chaque vecteur.

Ces développements débouchent en fin de compte sur la réinscription du schéma dans un ensemble qu'on peut rapprocher dans sa forme de la table de Mendelejev. Soit :

		1 C	2 S	3 P	4 Sch
1	C	m+	d-	d+	m-
2	S	h+	s-	s+	h-
3	P	e-	hy+	hy-	e+
4	Sch	p-	k+	k-	p+

où chaque ligne horizontale représente une *série* de complexité croissante et où chaque ligne verticale constitue un *groupe* où se retrouvent des éléments qui ont entre eux certains rapports de structure. Ainsi émergent des rapports d'intrication qui imposent que le schéma szondien tient ensemble par des *lois de structure* et ne résulte pas d'une réunion fortuite d'éléments divers[1]».

1 Jacques SCHOTTE, *Recherches nouvelles sur les fondements de l'analyse du destin*, Louvain, Centre de Psychologie Clinique, 1975-1976, pp. 93-94.

Rappelons que le passage d'un groupe à l'autre implique chaque fois, selon qu'on progresse ou régresse, l'ajout ou le retrait d'un élément spécifique.

Il existe un niveau antérieur et inférieur à celui du contact (C), c'est celui du pur *besoin*. Mais tel quel, il est à peine imaginable. Il faudrait pouvoir se représenter une sorte d'homme-machine qui ne serait mû que par le besoin et qui se situerait donc absolument en deçà du désir.

Ce que le niveau C promeut, par rapport à l'état de besoin, c'est la catégorie du prochain («Nebenmensch») qui, du fait qu'il soulage le besoin, s'impose comme indispensable et se trouve donc assez souvent investi de la toute-puissance. D'où le fantasme que sans cet autre on ne pourrait pas vivre.

Entrent ensuite en jeu, successivement et dans l'ordre, les catégories de l'*objet*, de la *loi* et du *sujet*. Y-a-t-il un au-delà du sujet (registre Sch) et du désir, de la même façon qu'il y a un en-deça qui est le pur besoin ? Evidemment oui. Mais de même qu'il est difficile d'imaginer un sujet se mouvant exclusivement dans le champ du besoin, il est aussi malaisé d'imaginer quelqu'un qui aurait dépassé le désir, échappant ainsi au déterminisme propre à la réalité psychique.

Du côté du *besoin* comme du côté de la *demande*, pour invoquer la triade lacanienne, on trouve toujours du *désir* travaillant en sous-main.

C'est ce travail du désir qu'on peut espérer mettre en lumière à l'aide du Szondi dans la mesure même où le schéma pulsionnel fait le compte exhaustif des désirs humains : plaisir (C), jouissance (S), béatitude (P) et bonheur-joie (Sch).

A chaque fois il s'agit de surmonter une angoisse traumatique, l'angoisse de *séparation* née du *sevrage* (C), l'angoisse du vide liée à la *perte de l'objet* (S), l'angoisse de *faute* et de punition issue de la *transgression* (P) et l'angoisse de *dépersonnalisation* en rapport avec l'*aliénation* originaire constitutive du moi (Sch).

A chaque niveau, on est confronté à un traumatisme, une angoisse et un désir particuliers qui, à défaut d'être traités par l'*amour* qui arrange toujours tout comme par enchantement, mettent le sujet en demeure d'effectuer un *travail* «psychique».

La pulsion peut alors se définir comme «la somme de travail qui est imposée à l'appareil psychique» (Freud). Les facteurs dits médiateurs sont le lieu de ce travail dont on se rend compte qu'il se résume à la dialectique du désir d'objet (2) et de l'*interdit* (3) qui s'y oppose.

La dialectique de l'amour et du travail (dialectique intra-vectorielle de Szondi) se double donc de la dialectique du désir d'objet et de l'interdit qui elle-même conditionne celle du moi et de l'autre (dialectique infra-factorielle de Szondi).

En deçà du conflit qu'allume et nourrit l'interdit, conflit nécessaire et obligé, il y a le contact avec le prochain (1) à la fois port d'attache et sanctuaire où on peut toujours se réfugier comme dans la base qui permet de repartir avec armes et bagages.

Au-delà, il y a le soi-même (4) – «Que ton moi soit ta propre maison» dit Kierkegaard – qui assure les mêmes avantages que la relation de contact, la dépendance en moins.

On ne contestera pas que l'indépendance est une bonne et belle chose, mais il faut aussi se rendre compte que, paradoxalement, elle accroît la dépendance en ce sens qu'elle crée des besoins nouveaux et toujours plus difficiles à satisfaire. Par exemple, le fait de voyager en avion accroît incontestablement la liberté de mouvement mais c'est au prix de créer une dépendance dangereuse à l'endroit d'une multitude de facteurs dont on n'a pas besoin de tenir compte si on se contente de se déplacer à l'aide de ses seules jambes. Entre C et Sch, peut-on dire, il y a toute la distance qui sépare le vol de la marche, le moi étant alors, au regard de cette métaphore, dans la place de l'avion.

Toujours pour faire image, disons que le schizophrène est celui qui voudrait voler sans avion. En ce sens, il croit pouvoir se passer du moi qu'il n'a pas. Il est fatal qu'à l'exemple d'Icare, il s'écrase et s'abîme irrémédiablement du jour où il se décide à sauter. Tandis que la maniaque est celui qui, n'ayant pas encore ou n'ayant plus l'usage de ses jambes, enrage de vouloir marcher quand même sans le secours d'une prothèse ou d'un bras secourable. Bien que son écroulement soit moins lourd de conséquences que celui du schizophrène dans la mesure où il tombe de moins haut, il se trouve dans l'état de quelqu'un qui va devoir «prendre conscience», «réaliser» qu'il n'est pas tout puissant et donc faire un travail sur lui-même s'il ne veut pas indéfiniment se retrouver par terre.

Malheureusement nous nous trouvons avec le paranoïde et le maniaque en présence des deux types de sujets les plus réfractaires à toute espèce de travail psychique. Ils veulent la fin sans les moyens. A aucun prix ils ne veulent envisager la possibilité d'une médiation. Inversement, le pervers et le névrosé ne s'intéressent qu'à la question des voies et moyens sans se préoccuper des fins. Eternels «travailleurs», ils sont littéralement «ob-sédés» par l'«ob-jet».

Nous allons maintenant à nouveau passer en revue chaque série pulsionnelle (chaque vecteur) en nous demandant chaque fois quel type de problème est posé et quel travail il impose.

I. La série C

Il n'existe rien, dit Winnicott, qu'on puisse considérer comme étant un bébé. «There is nothing such as a baby». Rien non plus, faut-il ajouter, qu'on puisse considérer comme «objet-mère», du moins avant un certain temps. C'est-à-dire que le bébé n'est pas viable en dehors de l'unité «mère soignante (caring, holding, handling)-bébé soigné».

Le désir m+ est celui de *faire exister* ce que Szondi désigne très justement comme «*Haltobjekt*», instance qui nous tient, soutient, contient, retient, maintient... et permet qu'on se tienne, contienne, maintienne, etc. bref qu'on ait une certaine tenue.

Il faut préciser tout de suite que le «Halt-objekt» n'est pas véritablement un objet au sens strict du terme. Il est le prochain indispensable à celui qui serait sans son aide livré à la *détresse* («*Hilfslosigkeit*»). L'état de besoin où s'enfonce le toxicomane en est l'exemple le plus démonstratif.

Si on désigne ici l'objet comme étant le sein, il faut l'entendre comme «*contenant*» dans le sens où on peut s'y loger et s'y lover, se trouver «au sein de ...».

Ce que la maniaque incarne est l'idéal du plaisir absolu obtenu dans la décharge à jet continu. La maniaque a triomphé de la détresse, il n'a plus besoin de rien ni de personne pour soulager sa tension. Il est à lui-même sa propre source d'énergie, inépuisable, et n'a aucun souci de freiner le débit. Il n'a pas de mesure. Il faut que ça gaze toujours plus. Il dépense sans compter. Rien ne l'arrête et il ne peut pas s'arrêter. «Nicht aufhören können», dit Szondi, c'est sa caractéristique principale. Dans le langage commun, on se sert aussi du terme de manie pour caractériser un comportement qui est sans terme ni mesure. Le maniaque est donc celui qui atteint de manière «immédiate» à la plénitude du plaisir.

Le déprimé, par contre, est celui pour qui tout est *arrêté*. La source est *tarie*, il est dans la disette. Le sentiment dépressif est lié à la notion d'un arrêt et d'un tarissement, d'où la nostalgie sans espoir : «ce n'est plus comme avant, autrefois, c'était le bon temps». Le déprimé compare, mesure, fait des comptes et il obtient toujours un bilan négatif.

Aussi longtemps que le sentiment dépressif n'a pas été éprouvé, le sens de la mesure ne saurait être acquis ni, corrélativement, celui du temps.

N'est pas acquis non plus le sens de l'autre en tant qu'être séparé ni par conséquent le sens de ce que peut être un «ob-jet», encore moins son concept. On pressent du même coup que la perception – sans laquelle il n'y a évidemment pas d'objet – est liée à la séparation et à la perte non de l'objet mais de ce prochain qui, fonctionnant comme «Haltobjekt» à l'instar de la mère avec son bébé, autorise le sujet à ignorer les contraintes de la nécessité.

On comprend également que la problématique dépressive est intimement imbriquée avec la dialectique *anale*. L'objet anal apparaît comme le médiateur du plaisir dont le prototype est donné rétrospectivement dans la représentation de la satisfaction orale : manger, être mangé, dormir. Szondi a bien vu que la dialectique d-m renvoyait à celle de l'analité et de l'oralité.

Le fait principal est que la problématique anale «fait l'objet» d'une *négociation* dont l'amour (maternel) est l'enjeu. D'où la possibilité offerte pour la première fois au sujet de prendre ses *distances* vis-à-vis du besoin et de la demande d'amour.

La position du sujet dans la dialectique anale devient alors le paradigme de sa position dans toute espèce de relation où le désir d'indépendance met en péril les possibilités d'approvisionnement en plaisir.

On comprend également que s'offre au sujet un moyen de s'affranchir de la dépendance à l'égard de l'autre en subvertissant les clauses de la négociation et notamment en transformant l'objet d'*échange* en objet de plaisir suffisant, ce qui est, par exemple, le cas de l'homosexuel qui érotise le fonctionnement anal, de même que l'avare, le collectionneur, etc.

On trouve chez Sade un bon exemple de cette subversion qui promeut l'anus au rang d'organe suprême du plaisir.

Le plaisir de négocier conditionne la possibilité pour le sujet de «faire marcher» l'autre dont il était initialement complètement dépendant.

Le sujet d+ incarne ce type de sujet qui prend plaisir à ergoter.

Ainsi comprend-on que la fin de la cure analytique n'est guère possible tant que le sujet ne s'est pas engagé dans la filière dépressive active qui l'amène à s'identifier à l'emmerdeur, soit à faire l'expérience de la relation anale en ses multiples avatars centrés sur les dilemmes collaboration-sabotage, soumission-révolte, conformisme-subversion, probité-vol, conservatisme-anarchisme, etc. la question cruciale étant d'obtenir un maximum de plaisir et de choisir les moyens utiles ou nécessaires à cet effet, sans jamais rompre le contact (l'anal est collant).

Une autre façon d'envisager le circuit du contact est de faire appel à la théorie des «organisateurs psychiques» de René Spitz.

René Spitz a situé la différentiation «sujet-objet» au moment de ce qu'il nomme «angoisse du huitième mois» ou angoisse de l'étranger. Jusque là, l'enfant répondait par un sourire chaque fois qu'un visage souriant quelconque se présentait à lui de face. Ce sourire automatique, Spitz le désigne comme «premier organisateur du psychisme», correspondant au stade précurseur de la découverte de l'objet. Le surgissement de l'angoisse devant la figure de l'étranger signe l'établissement du deuxième organisateur psychique.

«Face à un étranger, l'enfant réagit au fait que *ce n'est pas sa mère* : elle l'a "abandonné" ... Lorsqu'un inconnu s'approche d'un bébé de huit mois, celui-ci est déçu dans son désir d'avoir sa mère. L'angoisse qu'il montre ne répond pas au souvenir d'une expérience désagréable avec un étranger mais à la perception du visage de l'inconnu en tant que différent des traces mnémoniques correspondant à celui de la mère ... Nous dirions en termes psychanalytiques qu'il s'agit d'une réponse à la perception intra-psychique de la tension réactivée, du désir et du désappointement qui s'ensuit. J'ai par conséquent appelé cette réponse la première manifestation de l'angoisse proprement dite ... Dans l'angoisse du huitième mois, le percept du visage de l'inconnu «qua face» (et non en tant que "Gestalt-signe" !) est confronté avec les traces mnémoniques du visage de la mère. Il s'avère différent et sera par conséquent rejeté. Nous déduisons de cette capacité de l'enfant de huit mois de déplacer des investissements de traces mnémoniques soigneusement emmagasinées, qu'elle reflète le fait qu'il a maintenant *établi une véritable relation* objectale et que la mère est devenue un objet libidinal, son objet d'amour. Avant cela, nous pouvions difficilement parler d'amour puisqu'il n'y a pas d'amour tant que l'être aimé ne peut être distingué des autres, et pas d'objet libidinal aussi longtemps qu'il demeure interchangeable[2]».

Les conceptions ontogénétiques de Spitz éclairent d'une lumière vive le passage de m à d qui nous confronte à l'angoisse dépressive. La réciprocité du sourire est le paradigme de l'accord automatique dans la perfection d'une entente harmonieuse entre le bébé et sa mère. Sans doute le sourire garde-t-il indéfiniment par la suite cette signification essentielle de complicité duelle pure, au lieu que le rire est toujours indicateur d'une rupture. Le diable rit. Le sourire est le propre de l'ange.

La tendance m+ va dans le sens de ce désir d'un accord parfait entre le sujet et ce qui lui tient lieu de milieu à un moment donné. Il faudrait que tout lui sourie et tout le temps. Ce n'est que par l'intervention du facteur d que nous sommes introduits au stade objectal proprement dit. La figure du déprimé symbolise l'étranger, l'objet «non-mère»[3]. Le déprimé est en effet celui qui a perdu l'objet aimé parce qu'il n'a pas été à même de contenir ou d'évacuer son envie de s'approprier l'objet partiel dispensateur de plaisir. La mère s'est détournée de lui parce qu'il a endommagé ou détruit le sein (dixit Mélanie Klein). La figure de l'«étranger-déprimé» est le lieu-contenant de toute une série de représentations pénibles. En tant que négatif de la mère, représentant du «non-mère», il signifie que la mère peut être perdue. Il fonc-

2 René SPITZ, *De la naissance à la parole* (1965), Paris, PUF, 1968, p. 118.

3 Appellation que nous empruntons à Claude LE GUEN, *L'Oedipe originaire*, Paris, Payot, 1974.

tionne comme signifiant de la perte. L'étranger brise l'union duelle, dès lors réduite au mythe. La reconnaissance d'une telle situation nous situe d'emblée dans un *rapport triangulaire* (moi-mère-étranger) qui introduit la *première équation symbolique* : perte = étranger. En tant qu'il symbolise la perte de l'objet libidinal, l'étranger représente aussi bien celui qui subit la perte que celui qui la provoque : il est à la fois celui qui perd et qui fait perdre la mère, en vertu de la formule scolastique *Post hoc, ergo propter hoc.* C'est bien le lot du déprimé d'être tout ensemble et sa victime et son bourreau, «la plaie et le couteau».

L'étranger apparaît donc d'emblée comme «exclu-excluant».

Si nous considérons que les représentations du père et du surmoi se développent par étayage sur la figure de l'étranger primitif, nous comprenons que le père primitif fonctionne d'emblée comme châtré (le père mort ou impuissant) et châtrant.

«Chercher le père» (d+), ce sera aussi bien tenter de récupérer ce qui du moi s'est perdu par clivage et projection dans la figure de l'étranger, à savoir l'enfant abandonné par la mère – «le malheureux, ce n'est pas moi, c'est lui !» – mais aussi l'enfant castrateur, capable dès l'origine d'avoir lui-même brisé le lien d'amour par son envie destructrice du sein – «le méchant, ce n'est pas moi, c'est lui !» – et l'on voit comment les fantasmes originaires de castration et de scène primitive trouvent ici aussi, dans cette triangulation première, leur précurseur.

Rejeter les déprimés (d-), c'est rejeter l'étranger et, du même coup, affirmer un lien privilégié d'attachement à l'ancien objet, c'est «coller», «persister» («Kleben», «Beharrung»), refuser de changer d'objet (d-! «macht jegliche Veränderung im Kontaktleben unmöglich»).

Szondi, que le génie intuitif visite régulièrement, évoque très justement à propos de C-+ les notions de «treue Bindung» et d'«Inzestbindung». «Bindung» inclut l'idée d'un *engagement* actif dans le lien d'amour incestueux, nécessitant que soit maintenue à distance la représentation de la perte symbolisée par la figure de l'«étranger-père-déprimé-castré-castrateur».

En se débarrassant du «mauvais» et en le projetant dans l'«étranger-père», le sujet s'est aussi débarrassé de sa violence, de sa puissance et finalement de son désir, né de l'instant où la notion de manque s'est brusquement imposée à lui.

Chaque fois qu'il est question d'une dramatisation en d+, c'est effectivement toujours la figure paternelle qui surgit : «Trauerarbeit»=k+d+ !, «Ewiges Suchen nach dem Verfolger» = p-d+ !, «Ewiges Rivalisieren»=p+d+ !.

La théorie des organisateurs psychiques de Spitz est séduisante parce qu'elle établit l'Oedipe sur une base strictement naturaliste. Ainsi fait-

elle les beaux jours de ceux qui mettent en avant le point de vue génétique. C'est aussi son danger. On passe ici facilement d'un point de vue scientifique à un point de vue idéologique. En l'occurrence il s'agit d'une idéologie qui prône le négatif, le réalisme et l'indépendance puisqu'on passe du sourire à la peur et finalement au non.

Nous serions tentés de situer ce que Winnicott a baptisé l'«espace transitionnel» au rang de quatrième organisateur psychique. Il y a en effet un au-delà du non et de la séparation active d'avec la mère. Il naît, cet espace, du contre-investissement de l'espace maternel vécu comme enveloppe matricielle.

Nous pensons que la tendance m- est corrélative de ce désir d'échapper à l'emprise maternelle et au monde de la mère, désir qui peut être purement négatif (comme c'est le cas chez le psychotique au moment où il tente de s'affranchir du lien maternel) mais qui peut être également le prélude à une démarche créatrice visant à inventer un monde à soi et pour soi.

La position m- est celle que l'enfant adopte électivement au cours de la *période de latence*. Nous pensons qu'en contre-investissant de la sorte l'espace maternel et le mode de satisfaction typiquement *anaclitique* qui lui est associé, l'enfant remplit la condition nécessaire et suffisante pour se situer en position d'*attente*.

L'espace transitionnel se définit d'une manière essentiellement négative comme étant *non-maternel*, ouvert à des valeurs, des objets, des idées, etc. dont le dénominateur commun consiste en ceci qu'ils ne sont pas porteurs de l'estampille maternelle. Créer – sublimer – nécessite de toute évidence qu'on tourne le dos au familier, à l'ancien, au traditionnel, au déjà connu, au maternel et au matriciel pour s'ouvrir à l'inconnu. La «*relation d'inconnu*», pour reprendre la belle expression de Rosolato est celle-là qui s'inaugure d'une rupture non pas subie mais agie par un sujet qui, rompant les amarres, est précipité en avant de lui dans une aventure dont il ne sait rien encore.

On peut penser que la période de latence est cet âge de la vie où l'homme est apte à recevoir l'empreinte de quelque chose qui n'est pas maternel dans son principe. La mère «suffisamment bonne», dit Winnicott, est celle qui autorise son enfant à occuper un espace qu'elle ne remplit pas.

II. La série S

L'homosexuel est celui qui souhaite être aimé comme sa mère l'a aimé ou comme il voudrait qu'elle l'ait aimé, c'est-à-dire sans partage.

La position h+ représente dans le schéma cet idéal d'un *amour exclusif*. Cette exigence plonge nécessairement le sujet dans une étroite dépendance à l'égard de la personne dont il veut être aimé. «Un seul être me manque et tout est dépeuplé». C'est une position fondamentalement *nostalgique*.

Le champ S se différencie du champ C en ce sens que la catégorie de l'*objet* y prédomine et qu'y insiste la question de posséder l'objet et d'en *jouir* au sens quasi notarial du terme : «avoir la jouissance de ...».

De quel objet s'agit-il ? Il s'agit essentiellement du *corps en tant que totalité* objectivée. L'autre, qu'il s'agisse de l'imago spéculaire ou de la mère en tant qu'objet «total», se confond ici très exactement avec l'«ob-jet» au sens strict du terme : ce qui est jeté devant.

Or l'objet, dans la mesure où il concentre sur lui tout l'investissement libidinal du sujet, fait littéralement le *vide* autour de lui.

Que cet objet vienne à manquer, l'angoisse du vide surgit aussitôt. A cette angoisse, il est toujours possible de remédier en retournant à un mode de satisfaction qui se passe de l'objet, où ça fonctionne «par bribes et morceaux».

On s'éclate, on se défonce. Ou bien l'angoisse du vide se trouve relayée par l'angoisse de morcellement. Il n'y a alors plus aucun plaisir à tomber en miettes et à fonctionner sur le mode auto-érotique.

L'auto-érotisme renvoie au monde des objets «partiels». A notre avis, la notion d'objet partiel est «chrono-logiquement» secondaire par rapport à celle de l'objet total.

Ce n'est que dans la mesure où la relation d'objet total est impossible – et elle l'est toujours dans la mesure où l'objet total est imprenable – que s'instaure une relation d'objet partiel.

Avant que n'entre en jeu la *perception* du corps comme objet, il n'y a pas d'objet à proprement parler. Freud le note judicieusement lorsqu'il fait remarquer que l'objet apparaît comme perdu au moment même où il est perçu :

> «A l'époque où la satisfaction sexuelle dans ses tout premiers commencements était liée à l'absorption des aliments, la pulsion sexuelle avait son objet au dehors du corps propre dans le sein de la mère. Cet objet n'a été qu'ultérieurement perdu, peut-être précisément au moment où l'enfant est *devenu capable de former une représentation*

d'ensemble de la personne à laquelle appartenait l'organe qui lui apporte satisfaction»[4].

Le moment de la perception coïncide donc avec celui de la perte de l'objet. Mais la perte dont il s'agit en l'occurrence n'est pas authentiquement une perte puisqu'auparavant il n'y avait pas d'objet.

A celui qui nous «tanne» – affaire de peau ! – parce qu'il ne tolère pas de ne pas nous «voir» tout le temps – l'objet est quelque chose qui surgit dans le temps visuel – on est tenté de répondre : «va donc voir ailleurs si j'y suis» ou bien «va te faire voir ailleurs».

Il est donc question dans le champ S, du corps dans son *rapport à l'oeil.*

C'est à propos du vecteur S que Szondi évoque la *désintrication* entre Eros et Thanatos, avec raison, pensons-nous. Freud a de même soutenu l'hypothèse qu'aussi longtemps que la libido ne s'est pas investie dans le moi, défini comme projection, au sens géométrique du terme, de la surface du corps, ce qui se confond avec la narcissisation primaire, on ne peut pas parler d'une différenciation entre pulsion de vie et pulsion de mort.

C'est seulement, pensons-nous, à partir du moment où la libido s'investit dans l'image du corps propre que la pulsion de mort (agression et destruction) est libérée.

Le mieux qui puisse advenir est que l'agression soit *défléchie* vers l'extérieur. Cette déflexion est ce qui définit le courant *sadique* (s+). Inversement, l'absence de déflexion conduit au *masochisme* (s-).

Si le facteur s peut être dit médiateur de la problématique sexuelle au sens szondien du terme, c'est dans la mesure même où il met l'accent sur la possession du corps en tant qu'objet.

Le sadique pousse éventuellement le désir de s'approprier le corps de l'autre jusqu'à le réduire à l'état de bouillie sanglante ou de cadavre, la jouissance n'étant acquise que lorsque l'autre a cessé de vivre, c'est-à-dire de s'agiter.

Quant au masochiste, c'est ce destin qu'il rêve pour lui-même : être l'objet mort de l'autre.

Aussi longtemps que la fibre sadique n'a pas été réactivée – le sadique est le pendant du niveau S de l'emmerdeur du niveau C – et que le désir d'objet n'a pas été reconnu dans sa dimension intrinséquement sado-masochiste, il n'y a pas de possibilité de dépasser la problématique sexuelle et d'accéder à la position ultime (h-) du circuit sexuel, qui se caractérise par le contre-investissement de la position inaugurale h+. Ce contre-investissement peut signifier le refus du corps propre comme objet érotique, comme

4 S.FREUD, *Trois essais sur la théorie de la sexualité*, Paris, Gallimard, 1905, p. 132.

c'est le cas dans l'ascétisme et singulièrement chez l'anorexique mentale, mais c'est aussi, positivement, la condition de l'élection d'un objet d'amour au sens où nous l'entendons depuis que les troubadours l'ont inventé.

Dans les vecteurs latéraux («Rand»), le désir absolu – l'utopie – se trouve placé au point de départ du circuit : plaisir absolu (m+) et jouissance absolue (h+).

A l'inverse, dans les vecteurs centraux («Mitte»), la représentation de désir est au point d'arrivée : béatitude (e+) et bonheur (p+).

C'est le signe qu'on doit ici parcourir un long trajet avant d'atteindre à la satisfaction du désir.

Dans le fantasme, en effet, plaisir et jouissance sont toujours posés comme étant *du passé* : autrefois je ne manquais de rien (fantasme du retour au sein maternel) et j'étais le petit chéri (fantasme de séduction). Dans le fantasme de la scène primitive et dans le fantasme de castration, par contre, la position originaire du sujet apparaît piteuse et pitoyable.

Il n'y a plus ici le moindre intérêt à se trouver dans la place de l'enfant. On espère qu'on grandira pour rentrer en grâce (e+) et retrouver l'estime générale en devenant quelqu'un (p+).

III. La série P

A l'origine il y a de la *rage*, l'«orgê» (d'où dérivent l'orgie, l'orgasme, l'orgueil et l'orgue, instrument de la musique céleste).

La rage provient de la frustration mais surtout de la *privation*.

Le premier affect est la rage (e-).

C'est elle qui fait *crier* le petit d'homme dès sa sortie du ventre maternel. C'est elle aussi qui fait en sorte que les poumons s'ouvrent et qu'on commence à respirer. La rage inexprimable empêche de respirer. L'asthmatique étouffe sa rage et en étouffe.

Avant que d'examiner le sexe de l'enfant qui vient de naître, la mère tend l'oreille vers son cri.

Que le cri tarde à retentir et c'est la peur indicible d'avoir donné le jour à un enfant mort.

Qu'importe alors le sexe si la vie ne s'est pas d'abord signalée par le cri du petit enragé.

C'est encore la rage qui explose en pleurs et en cris chaque fois que le sein se retire ou quand un rival arrive qui se l'*approprie*.

Lentement la rage se différencie en colère, envie, jalousie, etc. mais elle ne trouve vraiment le cadre adéquat où elle pourra s'élaborer et se dépasser qu'au sein du fantasme de la scène primitive, soit lorsque la *lutte pour la possession* de l'objet aura été engagée sur le champ de bataille décisif où se manifeste enfin l'adversaire *à qui parler* : le père.

S'offre alors la possibilité de passer *du cri* à la parole.

La question de la rage est médiatisée par celle que pose cet éternel contestataire qu'est l'hystérique. L'objet sur lequel porte la discussion est le *droit d'entrer*, originairement dans la chambre des parents, secondairement dans toute espèce de cénacle où paraissent se tramer des entreprises occultes. L'hystérique rêve de *pénétrer* dans l'enceinte soit pour participer aux débats ou aux ébats des «grandes personnes» (hy+, tendance érotique) soit pour les faire cesser (hy-, tendance thanatique). Le symptôme hystérique réalise toujours un compromis entre ces deux tendances. Il raconte l'histoire d'un rapport sexuel qui est resté en suspens.

On dit souvent que le symptôme hystérique exhibe à la fois la castration du sujet et sa revendication phallique, et qu'il a donc une valence bisexuelle. Ce n'est pas faux mais il faut préciser à quel niveau se situe la bisexualité hystérique. Elle est très différente, par exemple, de la bisexualité perverse. Le pervers s'approprie, introjecte, le phallus des parents primitifs (père idéalisé-mère phallique) encore très peu différenciés tandis que l'*hystérique mime* le coït des parents, ici plus nettement différenciés, entre autre parce qu'il est incapable de marquer sa préférence pour l'un ou l'autre, ce qui déboucherait sur une identification prévalente. L'hystérique refusant de faire un choix, il s'identifie à l'un et à l'autre dans la métaphore d'un coït suspendu.

Ce n'est qu'au terme de la perlaboration du conflit né du désir de réunir *et* séparer les parents que l'hystérique peut se dégager de son conflit spécifique et accéder à ce qui fait le fond de son désir : la *béatification* (e+). Et la jeune catin se métamorphose en vieille dévote.

Notons que l'hystérique à vocation réunissante (l'ami de la famille) a une identification maternelle (hy+) tandis que l'hystérique à vocation séparatrice (la briseuse de ménage) a une identification surtout paternelle (hy-).

IV. La série Sch

Le «remue-ménage» paroxysmal débouche sur la question : «et moi ?». On passe donc de l'*émoi au moi*, si on veut bien admettre ce jeu de mot facile. Nous avons déjà dit dans le chapitre précédent que le problème du moi

était subordonné à la question du phallus en tant que signifiant de la différence et de la toute-puissance, celle-ci étant originairement projetée dans le monde extérieur (p-).

La médiation est alors assurée par la question de savoir ce qu'il en est de l'*objet pénis* : la mère a-t-elle un pénis (k+) ou non (k-) ? Est-ce le père qui décide (k-) ou non (k+) ? Etc.

Ce n'est qu'à travers la perlaboration de ce dilemme que l'identification, qui suppose résolue l'énigme bisexuelle, pourra s'opérer dans le redoublement de l'en-soi («an-sich») par le pour-soi («für-sich).

Ainsi accède-t-on au bonheur et à la joie. La joie, dit Spinoza, est le sentiment du soi en expansion continue. Quant au bonheur, il est manifestement secondaire par rapport au malheur, qui est le sentiment de la déréliction de l'«être-jeté». Dans les langues germaniques, le bonheur («Glück», «geluk»), par association du préfixe qui évoque le passé («ge-») et du mot qui originairement désigne la notion du trou, le bonheur veut dire qu'on est passé par dessus le trou.

Le bonheur, c'est quand on a le sentiment qu'on a bien sauté (Schotte).

La formalisation nouvelle du schéma pulsionnel issue de la théorie circulaire de Schotte est d'une telle perfection esthétique qu'elle ne peut manquer d'être séduisante pour l'esprit. Elle invite à réviser et resituer un grand nombre de concepts et de sérier autrement bien des phénomènes. La perfection esthétique est un critère non négligeable de la vérité en matière de science quoi qu'en pensent la majorité des scientifiques qui, presque toujours ignorants de la question, la tiennent habituellement pour dérisoire. Inversément, une grande oeuvre artistique, qu'elle soit picturale, littéraire ou musicale, obéit à des règles mathématiques rigoureuses que le créateur ignore évidemment toujours mais dont c'est la mission d'une esthétique véritablement scientifique, c'est-à-dire non métaphysique, de les découvrir.

Cependant, là où opère la séduction, la méfiance surgit aussitôt. La question se pose en effet de décider si cette vision des choses ne relève pas simplement du «wishfull thinking» comme disent les Anglo-saxons, ou de la «Wunschvorstellung». Dans ce cas on n'aurait affaire ici qu'à une nouvelle mouture de «Weltanschauung» à ranger au rayon des monstruosités parascientifiques. On ne doit certes jamais oublier que la science se nourrit de preuves avec davantage de profit qu'elle ne consomme des vérités.

La question est donc : y-a-t-il quelque preuve de la vérité de la théorie des circuits pulsionnels ? Soyons modestes : de preuve absolue, nous n'en avons pas; mais nous ne sommes pas non plus sans arguments.

Ils sont de deux ordres.

Les uns sont expérimentaux, issus de la vérification expérimentale à l'aide du test de Szondi.

Les autres sont du type idéographique – l'argument idéographique s'opposant ici à l'argument nomothétique –. Ils consistent à repérer les analogies, voire les homologies existantes entre notre manière de conceptualiser et celles d'autres auteurs qui se sont intéressés à des questions semblables avec un bonheur suffisant pour réussir à faire autorité.

Nous mentionnerons d'abord les arguments expérimentaux.

A l'heure actuelle, nous voyons quatre ordres de phénomènes susceptibles de conforter notre théorie. Philippe Lekeuche produit d'autres arguments dans le chapitre terminal de ce livre.

1. Dans un travail déjà ancien (Mélon, 1972) consacré aux vieux schizophrènes asilaires, nous avons montré que le profil global statistiquement le plus fréquent dans cette population, qu'on peut considérer comme la plus régressée qui soit, était

S	P	Sch	C
+!-!	-+	+-	-+

où l'on reconnaît les positions 1 et 2 des circuits, à l'exclusion de toute autre.

2. Dans notre thèse doctorale consacrée à la comparaison, chez des sujets identiques, des réponses données aux tests de Rorschach et de Szondi (Melon, 1976), nous avons fait apparaître qu'il existe, au moins pour ce qui concerne le vecteur Sch, une évolution parallèle entre le passage, dans l'ordre, de p- à k+, k- et p+ et, respectivement, celui de la couleur pure – qui signe le primat de l'affect – à la perception-représentation de formes de qualité de plus en plus adéquate (de F- vers F+) et finalement à la production de formes en mouvement (kinesthésies).

Autrement dit, l'orientation p+ est requise pour qu'un sujet soit en mesure de produire des kinesthésies, signe classique de potentialité créatrice.

Notons au passage que ces étapes, que visualisent aussi bien Szondi que Rorschach, sont comparables à celles que Hegel, dans la «Phénoménologie de l'Esprit» assigne aux progrès de la conscience depuis la sensation pure («Sinnlichkeit») jusqu'à la conscience de soi et la raison («Selbstbewusstsein-Vernunft») en passant par la perception simple («Wahrnehmung») et l'entendement («Verstand») qui est une perception corrigée par le sens commun.

3. Dans un travail consacré à la comparaison entre les profils szondiens de l'adolescent et de l'enfant en période de latence, nous avons montré (Melon, 1980) que l'enfant non pubère n'accomplit la révolution complète d'un circuit que dans le vecteur du contact. L'enfant en période de latence

présente en effet la tendance m- comme réaction de loin la plus caractéristique de cet âge. Les trois autres positions quatrièmes (h-, e+ et p+) ne sont occupées de manière stable qu'au moment de l'adolescence.

4. Dans une recherche sur la comparaison entre les profils szondiens des mères avant et après l'accouchement, Marylène Bertrume (1981) a montré que l'évolution, discrète mais néanmoins sensible, se faisait dans le sens d'un affaiblissement des positions 1 et 2 et du renforcement des positions 3 et 4, ce qui est conforme à ce qu'on pouvait prévoir, la femme gestante se trouvant dans un état psychophysique qu'on pourrait qualifier d'autisme physiologique.

Ces premiers résultats donnent une idée des perspectives ouvertes par le renouveau théorique inauguré par l'école de Louvain. Bien d'autres recherches sont possibles qui n'attendent que l'imagination des chercheurs.

Cette imagination, sans laquelle la collecte des données empiriques est aussi vaine que le comptage des traverses d'une voie ferrée, demande à être constamment fouettée par la réflexion théorique et le retour critique aux grands auteurs, Freud le premier, qui ont jeté les fondements de notre science.

Nous avons déjà fait allusion, dans notre premier chapitre, aux multiples comparaisons qu'on peut faire entre notre mode de conceptualisation et celui d'autres auteurs, Freud en tête.

On ne doit pas s'étonner que des analogies surprenantes se dégagent de la confrontation avec ceux des linguistes – nous pensons surtout à Guillaume, Jakobson et Gagnepain – pour qui l'étude de la structure et des fonctions du langage s'allie à des préoccupations anthropologiques. Ce domaine d'étude est si vaste qu'il serait inutile de l'effleurer ici, d'abord parce que la compétence nous fait défaut, ensuite parce que de longs développements seraient nécessaires avant de seulement poser les questions pertinentes.

On peut aussi espérer de grands profits du dialogue actuellement engagé par Schotte avec ceux des théoriciens actuels de la biologie qui, dans la tradition des Weizsäcker et Goldstein d'il y a un demi-siècle, font l'effort nécessaire pour produire une théorie du vivant qui ne soit pas épistémologiquement débile. Nous pensons ici d'abord à Pichot, à qui nous faisons allusion dans l'introduction du présent chapitre.

Nous terminerons en essayant de montrer brièvement que la systématique szondienne peut aider puissamment à conceptualiser de la manière la plus fine ce qu'il est convenu d'appeler le *processus analytique*.

Si tant d'entreprises sont tombées en désuétude, qui ont visé à cerner la spécificité du processus analytique en en décrivant les étapes (stades, niveaux), notamment à travers la notion de *cure-type*, n'est-ce pas que, faute d'une topique suffisamment complexe et différenciée, leurs auteurs étaient

condamnés à verser dans une téléologie, voire une théologie, douteuse ?

Dans la mesure où le schéma szondien se révèle être essentiellement une *topique* hautement différenciée dont les éléments sont par ailleurs absolument dénués de toute signification ou péjorative ou méliorative, il devient possible de produire du processus analytique une esquisse qui échappe aux reproches habituels.

Les auteurs qui se sont efforcés de conceptualiser la «cure-type» ont généralement échoué dans la mesure où ils ont usé de concepts mal dégrossis toujours rapportables à des systèmes simples – beaucoup trop simples – d'oppositions *binaires* tels que : génital-prégénital, oedipien-préoedipien, objectal-narcissique, moi-pulsion, etc.

Le point de vue *circulaire* a l'avantage de permettre d'échapper à ces impasses. Nous terminerons en évoquant la dernière en date de ces tentatives, celle de Donald Meltzer, un des chefs de file de l'école kleinienne, qui a tenté, dans «Le Processus analytique» (1972), de sérier les étapes de la cure.

Si on fait grâce à cet auteur de la manie kleinienne de penser en termes concrets, usant de métaphores du langage bébé plutôt que de concepts, et de verser dans le mammocentrisme absolu quand d'autres donnent dans le phallocentrisme, on ne peut que rendre hommage à son génie clinique.

Meltzer divise la cure en quatre phases.

La première est placée sous le signe du «sein-toilette» ou «sein-WC». Le sujet se sert du sein pour y déverser l'intolérable. A ce stade, le mécanisme de *projection* joue à plein.

Au stade suivant, on a le «sein-qui-nourrit». Le mécanisme prévalent est l'*introjection*, couplée avec le *déni* du mauvais sein. Le sujet boit du petit lait. C'est la phase du processus où il «profite» le plus, grandit, se développe et se fortifie comme l'enfant bien nourri.

Puis vient la phase du «pénis-dans-le sein» : il y avait donc quelqu'un d'autre qui travaillait maman pendant que je croyais être son seul objet d'intérêt. Entre alors en jeu le mécanisme de la *négation* : «non, ce n'est pas possible !» Et pourtant si, il faut bien se rendre à l'évidence, c'est un autre qui la fait jouir. A ce stade, les attaques contre le sein reprennent avec une violence redoublée, mais les choses ne se présentent plus comme au premier moment où dominait la projection, car du fait que père et mère sont de plus en plus différenciés, le sujet lui-même *se différencie* de mieux en mieux.

Arrive alors la quatrième et dernière phase, placée sous le signe du «sein-mort». On accepte que l'analyste ait sa vie à soi et on veut bien le laisser mourir en paix – d'où le sens positif de l'identification au mort – parce qu'on a découvert le plaisir de fonctionner de manière indépendante, ce qui est la condition «sine qua non» de la *sublimation*.

On voit que les kleiniens substituent le «sein-mort» au «père-mort» – question d'idéologie ! – mais pour le reste, leur conception de la cure en quatre phases successivement dominées par la projection, l'introjection, la négation et l'individuation, est superposable à celle que nous défendons à travers la théorie du circuit pulsionnel.

V. Circuit pulsionnel et destins pulsionnels

Le schéma pulsionnel de Szondi rassemble la totalité présumée du champ complet des pulsions que parcourt toute motion pulsionnelle («Triebregung») depuis le moment de son surgissement jusqu'à celui de sa suppression («Aufhebung»).

Les quatre vecteurs se rangent entre eux selon un ordre de complexité croissante du fait de leur centration sur un élément spécifique :

– le corps des sensations pour le vecteur du contact,

– l'objet sexuel pour le vecteur sexuel,

– la loi interdictrice pour le vecteur paroxysmal,

– le moi-sujet pour le vecteur du moi.

Pour un individu donné, la configuration de ses circuits pulsionnels varie en fonction de l'importance respective de ces quatre éléments.

La tableau suivant décrit, pour chaque vecteur, le circuit complet de la pulsion depuis un premier niveau où elle est faiblement liée (par le moi) jusqu'au quatrième niveau où la liaison est maximale.

S	P	Sch	C
h+ s+	e+ hy+	k+ p+	d+ m+
h- s-	e- hy-	k- p-	d- m-

	C	S	P	Sch
1	m+	h+	e-	p-
2	d-	s-	hy+	k+
3	d+	s+	hy-	k-
4	m-	h-	e+	p+

Si nous examinons attentivement la définition que donne Freud de la pulsion dans «Triebe und Triebschicksale» (GW, X, 212-213), nous pouvons croire que la notion de circuit pulsionnel s'y trouve implicitement incluse.

La pulsion est un processus dynamique consistant dans une poussée («Drang») qui fait tendre l'organisme vers un but.

La pulsion a sa source («Quelle») dans une excitation corporelle.

Freud suggère que la notion d'excitation pulsionnelle («Triebreiz») pourrait être avantageusement remplacée par celle de besoin («Bedürfnis»). Szondi se souvient de cette suggestion lorsqu'il attribue à chacun des huit facteurs un besoin spécifique.

Le but («Ziel») de la pulsion est de supprimer («Aufheben») le besoin, c'est-à-dire l'état de tension qui règne à la source pulsionnelle.

L'«Aufhebung» permet la «Befriedigung» qu'on traduit par satisfaction mais qui signifie encore assouvissement, décharge ou apaisement.

On se souviendra que la discorde, l'autre nom de Thanatos («neikos»), se dit «Unfriede» en allemand.

Enfin, c'est dans l'objet («Objekt») ou par son intermédiaire («an oder durch») que la pulsion peut atteindre son but.

Nous venons de rappeler les quatre termes («Termini») utilisés par Freud pour définir le concept de pulsion.

Pour plus de clarté, il convient de mentionner quatre autres notions, invoquées par Freud dans le texte cité, qui tendent à préciser les différentes modalités possibles d'accomplissement d'une motion pulsionnelle, et donc aussi de son circuit.

1. La notion d'exigence de travail («Arbeitserforderung») est intimement liée à celle de poussée («Drang») qu'elle mesure indirectement. Le travail est produit par l'appareil psychique («Seelenapparat»). La pulsion représente («repräsentiert») l'excitation somatique au niveau psychique. D'une façon imagée, on dira que la pulsion représente, au sens de faire valoir, les excitations corporelles, principalement issues des zones érogènes, parmi toutes les autres exigences représentées dans l'hémicycle psychique, imposant en quelque sorte à cette institution parlementaire l'obligation de prendre en compte les revendications triviales qui ne peuvent manquer d'insister du fait du rapport («Zusammenhang») persistant entre le psychique et le somatique.

2. La notion de processus («Vorgang») combinée avec celle d'inhibition et d'inhibition de but («Zielhemmung») indique qu'il y a plusieurs chemins pour atteindre la «Befriedigung», les uns courts, les autres plus longs. Les chemins courts relèvent du processus primaire, les chemins longs, du processus secondaire.

3. En principe, l'objet est le terme le plus contingent de la pulsion. Il n'est élu que dans la mesure où il est apte à procurer la satisfaction. La notion de fixation («Fixierung») pointe une liaison intime («innige Bindung») entre un objet et une pulsion, liaison qui met un terme à la mobilité («Beweglichkeit») originelle de la pulsion.

4. Enfin, la notion de destin pulsionnel («Triebschicksal») est étroitement liée aux trois autres précitées.

Le destin de la pulsion dépend :

– de la quantité de travail qu'accepte de fournir l'appareil psychique confronté aux exigences pulsionnelles,

– de la balance entre processus primaire et secondaire,

– de la plus ou moins grande fixation des pulsions à des objets déterminés.

En définitive, c'est la notion de destin pulsionnel, en tant que donnée tangible de l'expérience clinique, qui s'avère directrice pour une élaboration de la théorie des pulsions qui reste en prise sur la réalité clinique.

Freud distingue sans trop s'y attarder quatre destinées pulsionnelles :

– le renversement dans le contraire («Wiederkehrung ins Gegenteil») : de l'activité en passivité, de l'amour en haine, du sadisme en masochisme, de l'excitation en dépression, ...

– Le retournement sur la personne propre («Wendung gegen die eigene Person») qui combine l'auto-érotisme avec le narcissisme.

– Le refoulement («Verdrängung») qui s'exerce sur les représentations porteuses d'affects désagréables ou inadmissibles.

– La sublimation («Sublimierung») dont rien n'est dit qui en éclaire la nature.

Il est aisé d'établir un parallèle entre les quatre destins et les quatre vecteurs d'une part, les quatre grandes structures «psycho-patho-logiques» d'autre part :

C	Thymopsychopathie	Renversement dans le contraire
S	Perversion	Retournement sur la personne propre
P	Névrose	Refoulement
Sch	Psychose	Sublimation

L'article de 1915 reprend l'essentiel de la première théorie des pulsions, opposant les pulsions sexuelles aux pulsions du moi ou d'autoconservation, notamment à travers la notion d'exigence de travail imposée au moi, mais il annonce aussi la deuxième théorie qui oppose pulsion de vie et pulsion de mort, en mettant l'accent sur la «Befriedigung» comme visée unique et ultime, laissant entendre que la pulsion tend vers son anéantissement comme la vie tend vers la mort.

La définition de 1915 n'est pas sans laisser subsister quelques ambiguïtés. Par exemple :

1. Si on retient l'opposition entre pulsions sexuelles et pulsions du moi, qu'advient-il de la source en ce qui concerne les pulsions du moi ?

La chose est d'autant plus problématique que depuis l'introduction du narcissisme (1914), à côté de la pulsion d'auto-conservation («Selbsterhaltungstrieb»), qui postule un moi déjà constitué soucieux de se conserver intact, il faut distinguer une pulsion auto-constitutive qui, «dérobant la libido aux objets», oeuvre dans le sens du «sich-selbst-er-halten» (Schotte), de l'«ob-tention» de soi-même, qui est l'opération constitutive du moi comme «réservoir de libido narcissique». Dans «Jenseits des Lustprinzip», Freud sera tenté de situer l'auto-conservation du côté de Thanatos, l'auto-constitution du coté d'Eros.

Il apparaît en toute occurrence que le moi est capitaliste par essence, qu'il capte toute l'énergie possible et ne redoute rien tant que sa déperdition.

Mais le trop nuit en tout. «A la fin, il faut aimer si on ne veut pas tomber malade». La santé psychique réside dans le bon équilibre entre libido narcissique et libido d'objet. C'est pourquoi l'auto-conservation, si elle se double d'une aversion à l'égard de l'objet, devient l'alliée de la pulsion de destruction. C'est ce que révèle la clinique des affections narcissiques : hypocondrie, mélancolie, paranoïa, perversions.

2. La satisfaction et le plaisir sont différents suivant qu'ils résultent d'une modification de tension affectant l'énergie libre (sexuelle) ou l'énergie liée (narcissique). Le plaisir sexuel (la jouissance) est plus vif parce que la libération de tension est plus grande dans une plus petite unité de temps.

Mais le postulat qui veut que le plaisir soit toujours lié à une diminution de tension se heurte à l'objection de bon sens qui force à reconnaître que le plaisir peut être lié à une augmentation de tension.

Par ailleurs, quand Freud situe le principe du plaisir du côté de Thanatos (GW, 13, 66), c'est parce qu'il adopte le point de vue de l'opposition «soma-germen» et, plus largement, l'antagonisme darwinien entre l'individu et l'espèce.

On touche ici du doigt un défaut majeur de la théorétique freudienne. L'attachement de Freud à des modèles analogiques empruntés à la physique, à la biologie et au credo évolutionniste l'amène à des ambiguïtés, voire des contradictions insurmontables.

Au contraire, Szondi, parce que son modèle est inspiré de la seule clinique psychiatrique – réinterprétée, il est vrai, en fonction de l'hypothèse génétique – produit une théorie autologique, c'est-à-dire homogène à son objet et qui rend obsolètes la plupart des controverses suscitées par l'usage de concepts impurs.

		1.C.	2.S.	3.P.	4.Sch.
unitendance	1	0+ prendre	+0 demander	-0 bouillir	0- croire
	2	-0 retenir	0- subir	0+ courtiser	+0 imaginer
	3	+0 chercher	0+ dominer	0- blâmer	-0 nier
	4	0- lâcher	-0 donner	+0 légiférer	0+ savoir
clivage diagonal	1	-+ maintenir	+- languir	-+ exploser	+- halluciner
	2	+- changer	-+ conquérir	+- justifier	-+ rationaliser
clivage horizontal	1	++ accrocher	++ copuler	-- ravaler	-- conformer
	2	-- décrocher	-- coupler	++ exalter	++ transformer
clivage vertical	1	±0 posséder	0± séduire	0± amadouer	±0 douter
	2	0± investir	±0 élire	±0 contester	0± exister
clivage total	1	±± sentir	±± désirer	±± éprouver	±± vérifier
	2	00 planer	00 dormir	00 purger	00 divaguer
tritendance	1	±+ tâter	+± draguer	-± éteindre	±- déréaliser
	2	-± relâcher	±- soupirer	±+ impressionner	+± personnaliser
	3	+± errer	±+ proposer	±- imploser	-± dépersonnaliser
	4	±- innover	-± disposer	+± convertir	±+ réaliser

3. Si la pulsion est par définition active, elle gagne à être désubstantivée au profit de sa désignation par la catégorie du verbe qui, grammaticalement, emporte l'action et le temps.

Schotte a proposé de signifier les besoins pulsionnels par des couples de verbes concrets aussi simples que possible :

C aller-venir

S avancer-reculer

P entrer-sortir

Sch ouvrir-fermer

J'ai moi-même dans le tableau ci-dessus tenté de signifier les 64 positions vectorielles en leur attribuant chaque fois une action spécifique dédifférenciée par rapport au mouvement global de la pulsion, lui-même diversement orienté suivant que prédomine :

C le mouvement même

S sa capture par l'objet

P sa domestication

Sch son «Aufhebung».

4. La notion d'objet au sens de «Gegenstand» fait problème dans la deuxième théorie des pulsions dans la mesure où la contrainte de répétition («Wiederholungszwang») visant à la maîtrise complète de toute espèce d'excitation n'a pas d'autre objet que l'action pulsionnelle elle-même.

5. La suppression de l'excitation ne se résume pas à la seule et simple décharge.

La traumatophilie qui est coextensive à la répétition ne doit pas seulement être interprétée dans le sens d'une compulsion masochiste. Elle représente aussi la condition pré-requise pour que s'effectue un travail qui puisse aboutir certes à supprimer («aufheben») l'excitation née du trauma, mais au prix d'une transformation de l'ensemble du système dont résulte un accroissement du potentiel d'énergie liée (narcissique).

Dans ce cas, «aufheben» a le sens de «supprimer en conservant». Au lieu d'être simplement déchargée, l'énergie libre se trouve convertie en énergie liée, dans et par le moi. On ne peut donc pas dire que la pulsion va toujours dans le sens de la restitution du «statu quo ante».

L'exemple célèbre de l'enfant à la bobine autorise la première représentation concevable d'un circuit pulsionnel complet.

Comme on sait, Freud utilise cet exemple pour introduire la notion de pulsion de mort, ici envisagée comme agir répétitif visant à éteindre une

certaine excitation pulsionnelle, issue en l'occurrence de la rupture de la dyade «mère-enfant» et appelant à sa reconstitution. La mission de traiter ce genre d'excitation est, faute d'intervention extérieure, dévolue à l'appareil psychique.

Si on se réfère au modèle présenté dans les «Formulations sur les deux principes de l'événement psychique» (1911), on peut faire l'hypothèse que dans un premier temps rendu nécessaire par l'immaturité du moi et de l'appareil «perceptivo-moteur», le traitement de l'excitation se déroule suivant les lois du processus primaire : on suppose que la satisfaction est obtenue au départ de la reviviscence hallucinatoire de la trace mnésique qu'aurait laissée une première expérience de plaisir advenue dans le réel.

Un objet est créé, qui est de nature fantasmatique, et qui devient, selon l'expression de Laplanche, l'«objet-source» des premières excitations auto-érotiques. C'est le modèle bien connu du chapitre VII de la «Traumdeutung», qui intronise le sein maternel comme premier objet (perdu).

Dans un deuxième temps, le développement du moi permet l'inhibition de la satisfaction hallucinatoire et la mise en train consécutive d'un traitement de l'excitation conforme au processus secondaire.

Le principe de réalité peut commencer à prendre le pas sur le principe de plaisir, secondé dans cette voie par les interdits, les injonctions et les primes d'amour dispensées par les parents et les éducateurs.

Que la satisfaction obéisse au principe de plaisir ou au principe de réalité, elle s'obtient de toute façon par l'intermédiaire d'un objet, halluciné ou non, qui seul permet la réduction de la tension libidinale. Dans les deux cas le moi réalise un investissement d'objet qui assure la condition de possibilité de la régulation par les principes de (dé)plaisir ou de réalité, celui-ci n'étant qu'un cas particulier de celui-là.

Dans l'exemple de l'enfant à la bobine, il n'y a pas d'objet véritable. Le jeu consiste précisément à liquider le tension née de son absence en remplaçant la satisfaction par l'objet par la satisfaction par le jeu.

La langue joue ici un rôle essentiel.

C'est l'appoint qu'en reçoit l'enfant qui lui permet de symboliser le changement radical intervenu dans l'économie de sa relation à l'autre (mère) en ce moment précis où, produisant le concept de l'absence de l'objet, il acquiert le moyen de triompher de sa dépendance primordiale.

L'opposition du «fort» et du «da» est une opération métaphorique par laquelle l'enfant signifie autrement la situation et se signifie autrement lui-même à partir de la double position qualifiée par Szondi de redoublement ambitendant («Verdoppelung, Ambitendanz, p+») : position thanatique (fort) de l'enfant congédiant l'objet, doublée de la position érotique («da») consistant à le faire revenir.

Freud note que le temps «fort» est le plus important et le plus souvent répété, manière de souligner que l'auto-constitution du moi s'accomplit dans la haine de l'objet. Ce n'est que dans un temps second, lorsque le moi s'est assuré de sa force, qu'il peut se permettre de rendre de la libido à l'objet.

L'opération langagière a permis la négativation (k-) de l'objet, si bien que n'importe quoi, une bobine par exemple, suffit à le représenter comme support d'une incantation magique (k+).

D'une manière générale, l'ensemble du processus magnifie la puissance négativante du langage, ici mise au service de la neutralisation de l'idée de perte et des affects douloureux qui lui sont liés.

La position de l'enfant à la bobine peut être définie paradigmatiquement comme «psychotique-sublimatoire», en ce sens que :

– l'investissement du signifiant prime celui du signifié,

– le réel insatisfaisant est répudié au bénéfice d'une néo-réalité promue par le jeu symbolique,

– un «barrage-de-contact» («Kontaktsperre») est édifié entre le sujet et son monde objectal.

Dans la mesure où il est l'auteur du barrage, l'enfant est en position p+d-m-. La réaction p- signifierait que la volonté de faire barrage est attribuée projectivement à l'autre.

– L'idéalisation de la pulsion et de la mise en mouvement remplace l'idéalisation de l'objet et de la satisfaction objectale.

Quand il s'agit de préciser la nature et l'origine du plaisir éprouvé par l'enfant dans son jeu, Freud avance quatre hypothèses explicatives :

1. l'enfant répète activement une scène qu'il a d'abord subie passivement,

2. il se venge de l'objet,

3. il domine imaginairement l'objet,

4. il s'identifie à une grande personne.

En définitive, c'est le dernier point qui paraît le plus important. Il renvoie à la jubilation d'être autre, un autre, un grand, voire ce grand «Autre» «derrière qui se dissimule la plus ancienne et la plus importante des identifications, antérieure à tout choix d'objet, l'identification au père de la préhistoire primitive» (GW, 13, 259). Les quatre courants pulsionnels pointés par Freud, renversement du passif à l'actif, vengeance et domination agies, identification à l'adulte, sont faciles à traduire en signes szondiens :

S	P	Sch	C
h0 s+	e- hy0	k± p+	d- m-!

La domination sadique et la rage vengeresse sont immédiatement abréagies dans le jeu. La déliaison l'emporte. C'est pourquoi nous attribuons à S et P un statut d'unitendance.

Par contre, la rupture active du contact (m-) reste liée au maintien (d-) de la situation traumatique, tandis que l'identification du «Je» à l'«Autre» (p+) s'accompagne d'un travail de représentation ambivalente (k±) de l'objet, l'ensemble des réactions témoignant d'un travail de symbolisation visant à dépasser un état passé des choses.

Il va de soi que, du point de vue économique, l'enfant de 18 mois continue d'être immergé massivement dans la sphère du contact, mieux, qu'il y reste fixé, ce dont l'activité de jeu témoigne.

La tendance la plus puissante (m-!) est celle qui pousse, non pas à sortir de la sphère du contact, mais, tout en y restant, à remplacer le besoin de dépendance par son contraire. L'autre (mère) n'est plus sollicité comme support ni appui («Anlehnung»).

Mais il est tout aussi certain que l'affranchissement maniaque se relaie et se soutient d'une activité du moi déjà hautement sophistiquée que le génie observateur de Freud décrit admirablement.

Ce qui nous est donné à voir n'est autre que la manifestation de la forme la plus élaborée et la plus performante du moi que Szondi a très justement nommé travailleur compulsif («Zwangsarbeiter»).

Le travail dont il s'agit est celui de la pensée, laquelle, du moment que l'enfant s'est emparé du père (symbolique) par l'identification en même temps qu'il s'appropriait la langue, oeuvre désormais, dans la négativité soutenue par le langage, au travail de représentation du monde et des objets, en ce compris l'objet (imaginaire) qu'est le moi, et des relations toujours problématiques que le «Je» entretient avec eux.

La pensée est chez l'adulte l'équivalent et l'héritier du jeu de l'enfant.

Le travail de la pensée est un travail infini de «re-présentation» qui oeuvre compulsivement dans le sens d'une maîtrise jamais complètement acquise, mais au-delà de la solution objectale, de la somme des excitations pulsionnelles.

Ce sont les pulsions qui poussent l'homme à se dépasser sans cesse, à ouvrir toujours et partout de nouveaux «Holzwege».

Chapitre 4

Système des pulsions et appareil psychique

Le débat possible entre la «Schicksalsanalyse» et la psychiatrie moderne s'inscrit sur une toile de fond philosophique.

En affirmant que les malades mentaux («Geisteskranke») sont des malades pulsionnels («Triebkranke»), Szondi énonce un postulat qui engage toute son oeuvre. Nul doute en effet qu'en assignant ce statut au «Trieb», concept cardinal de la psychanalyse, dont la psychiatrie n'offre pas d'équivalent sauf dans une tradition vitaliste qui n'est plus guère en vogue, Szondi tente de jeter un pont entre ces frères ennemis que sont les psychiatres et les psychanalystes. Etre ou s'affirmer szondien revient notamment à penser qu'un tel pont n'est pas illusoire et qu'on peut y circuler dans les deux sens avec grand profit. L'histoire pourtant nous enseigne que ni les psychiatres ni les psychanalystes, dans leur immense majorité, ne souhaitent s'engager dans cette voie. Pourquoi ?

I. «Trieb» et «Geist»

Le postulat szondien éveille le souvenir d'un aphorisme célèbre de Hegel : «Trieb ist Geist». Nous sommes d'avis que Szondi participe d'une famille de pensée hégélienne tandis que Freud et la psychiatrie ont au moins ceci en commun qu'ils se revendiquent implicitement du mode de penser kantien.

Qu'est-ce à dire ?

Lorsqu'il introduit officiellement le concept de «Trieb» avec «Triebe und Triebschicksale» (1915), Freud s'empresse de le renvoyer du côté de l'inconnaissable, du moins au regard de la science positive. De la pulsion en soi, de la pulsion comme objet de science, nous ne savons quasiment rien et nous n'en saurons guère plus un jour. C'est un noumène, mais comme tel, on

ne peut en faire l'économie. Au plan des phénomènes nous sommes seulement confrontés aux rejetons («Abkömmlinge») de la pulsion. Abandonnons donc la pulsion à sa «grandiose indétermination», contentons-nous d'en esquisser le concept en précisant ses déterminants (source, objet, poussée, but), spécifions-en tout aussi rapidement et sans avoir l'air d'y toucher les destins possibles (retournement dans le contraire, orientation vers la personne propre, refoulement, sublimation) et ne nous intéressons plus désormais qu'à ses manifestations sensibles et mesurables, grâce à quoi nous pouvons espérer faire bonne figure devant le tribunal de la science.

Le même son de cloche retentit du côté de la psychiatrie où la question de l'origine des maladies mentales est indéfiniment rapportée à un X qui paraît de plus en plus lointain dans l'exacte mesure où croît la masse des connaissances positives.

Dans ce contexte, celui qui affirme un savoir sur la chose apparaît au mieux comme un croyant, au pire comme un illuminé. Toute la science moderne procédant de l'agnosticisme kantien, on ne doit pas s'étonner que les szondiens passent pour les tenants d'une secte gnostique, descendants spirituels de Platon-Hegel, en bute au mépris condescendant des fils d'Aristote-Kant.

Mais les croyants ne sont pas toujours ceux qu'on pense. Le vrai Kant n'est pas d'ailleurs celui que la postérité retient le plus volontiers, mais il est vrai qu'après lui la science s'est endurcie dans le célibat arrogant. Kant a réussi dans la mission qu'il s'était assignée de «limiter les ambitions de la Science pour préserver les prérogatives de la Foi» mais ses héritiers se sont généralement montrés plus sectaires, rejetant dans les poubelles de la Foi tout ce qui n'a pas un caractère absolument positif et objectivable.

C'est ce clivage intransigeant autant que paresseux entre foi et science, ou entre vérité et certitude, que refuse Hegel. Ce clivage, il faut bien plutôt le surmonter et c'est la mission que Hegel assigne à la Science. Non qu'il aille jusqu'à prétendre que la chose en soi soit davantage connaissable que ne disait Kant, mais on ne doit pas l'abandonner pour autant à sa grandiose indétermination ou à sa splendide indifférence; il faut en produire le concept («Begriff») dans la réconciliation de l'«en-soi» et du «pour-soi». Le concept est autre chose que la simple idée ou le reflet de la chose dans notre pensée, c'est un travail de la chose et sur la chose qui permet qu'arrachée à son indifférence, cette chose existe aussi pour nous. Voilà pourquoi nous disons que Szondi est hégélien et pourquoi aussi nous le suivons dans l'acharnement que nous mettons à produire le concept de pulsion comme concept central de la psychiatrie et, au-delà, du fonctionnement de l'homme en tant qu'homme. Ce n'est pas une visée totalitaire, c'est une exigence de la pensée qui nous évite d'abord de tomber dans le dualisme «psyché-soma» commun à la psychiatrie et à la psychanalyse et de céder ensuite à la croyance toute empreinte de fidéisme qu'un tel dualisme traîne nécessairement avec lui.

Depuis que Meynert a proclamé que les malades mentaux sont des malades du cerveau («Hirnkranken»), la psychiatrie caresse l'espoir de guérir les maladies mentales le jour où leur cause organique aura été élucidée. Les succès considérables de la psychopharmacologie et les progrès de la neurochimie et de la neurophysiologie, succès auxquels nous n'applaudissons pas moins que d'autres, tendent évidemment à renforcer cette croyance et à accentuer toujours plus le clivage «soma-psyché» d'une part et la distinction «normal-pathologique» d'autre part.

La psychanalyse, souvent par réaction contre l'impérialisme psychiatrique, tend elle aussi à radicaliser le clivage «psyché-soma» en mettant l'accent sur la notion d'un appareil psychique perfectible au point de réaliser la guérison par ses seuls pouvoirs.

Combien de psychanalystes, s'ils ne croient guère aux progrès de la psychanalyse comme science, échappent-ils à la croyance que les progrès de leur propre analyse, si elle était poussée à la limite, les rendraient aptes à guérir le dernier des autistes ?

Cette croyance suffit à expliquer que la littérature psychanalytique contemporaine foisonne de récits dignes des anciennes cours des miracles.

II. Pulsions et représentants des pulsions

A travers son schéma pulsionnel, Szondi fait un sort à la psychiatrie classique. Personne avant lui n'avait osé un pareil assemblage. Ce faisant, il rend hommage à ceux qui ont fondé cette nosographie telle qu'aujourd'hui nous l'utilisons : Kraepelin (C) et Bleuler (Sch) d'une part, Freud (S-P) de l'autre. La confluence de ces apports correspond dans le schéma à la bipartition gauche (S-P)-droite (Sch-C).

Cette mise en tableau est le produit du génie propre de Szondi et constitue pour nous le meilleur de son oeuvre. On y repère l'influence des grands ancêtres révérés, Linne et Mendelejev, et un idéal scientifique qui fut celui des Encyclopédistes du siècle des Lumières.

Mais de son aveu propre, c'est à l'égard de Freud que Szondi se reconnaît la plus grande dette. Impossible en effet de rien comprendre à Szondi sans faire constamment référence au créateur de la psychanalyse. En revanche, le détour par Szondi aide puissamment à déchiffrer Freud.

Freud a dû se battre pour imposer le primat du psychologique, contre l'idéologie dominante, contre Charcot, Breuer et son ami Fliess. Comment invoquer un déterminisme psychologique qui ne soit ni fantastique, comme chez Fliess, ni vulgaire, ramené à la suggestion pure et simple, comme chez Bernheim par exemple ?

D'où l'idée d'un appareil psychique.

Cet appareil, Freud le conçoit sur le modèle de l'appareil neurologique. En effet, lorsque Freud élabore la première topique, on se rend compte qu'il a les yeux braqués sur le cerveau comme si dans le même temps les yeux de ses maîtres Brücke et Meynert étaient braqués sur lui. On sait que les concepts de «Sache-» et «Wortvorstellung» sont issus en ligne directe de son travail sur les aphasies. Des neurones à l'amibe, la référence biologique est omniprésente chez Freud et jamais abandonnée.

Néanmoins quelque chose paraît manquer dans cette représentation para-physiologique du fonctionnement psychique, et c'est le sens du drame. Or drame il y a. Il n'est pas pensable de rendre compte de ce qui se passe dans la cure analytique en faisant abstraction du conflit et de la souffrance. Non seulement la dimension «pathique» est constamment présente mais encore, si elle vient à manquer, le travail psychanalytique s'arrête. Si la souffrance est trop grande, le travail devient difficile voire impossible. Quoi qu'il en soit, le conflit s'avère être le moteur de la cure, et par delà, de toute existence humaine.

Cette référence dramatique, Freud la cherche dans un petit nombre de mythes nécessaires : Oedipe, Narcisse, le Père primitif, Moïse l'Egyptien.

On repère facilement dans l'oeuvre de Freud une oscillation constante entre le point de vue topique, statique, positif ou descriptif et le point de vue fonctionnel, dynamique, dialectique et historique.

Ces deux points de vue demeurent relativement indépendants l'un de l'autre jusqu'au moment où Freud se décide à introduire officiellement le concept de pulsion dans la psychanalyse.

C'est un «concept-limite» («Grenzbegriff»), affirme-t-il, à la charnière du biologique et du psychique. Dès lors qu'elle est coiffée par ce concept englobant, la notion d'appareil psychique est appelée à se modifier insensiblement. La pulsion, dit encore Freud, n'est perceptible qu'à travers ses représentants («Repräsentante») que sont, sur le versant quantitatif, les affects («Affekte») et les représentations («Vorstellungen») sur le versant qualitatif.

Entre l'affect et la représentation se nouent des liens, nécessaires au «devenir-conscient» («Bewusstwerden») que le refoulement contribue à défaire et que toute entreprise psychothérapique ambitionnera de restaurer d'une manière ou d'une autre.

Du fait que l'affect implique une modification corporelle et la représentation une activité psychique, le clivage psychosomatique s'inscrit obligatoirement à la jointure entre ces deux registres, le «psychosomatique» se présentant précisément comme un sujet dont la liaison «affect-représentation» est particulièrement déficiente, plus déficiente en tout cas que celle du névrosé ordinaire chez qui l'affect trouve malgré tout à se lier à certaines représentations quoique de façon peu rationnelle et toujours surprenante.

On peut penser que le premier clivage intervient quand se réalise la première perception de chose, l'objet étant «perdu» à l'instant même où il est perçu. Ce postulat de Freud qui établit une corrélation étroite entre les notions de perception et de perte conduit logiquement à poser l'existence d'un registre préobjectal que nous rapportons, pour notre part, au vecteur du contact.

En lieu et place de cette chose «perçue-perdue» se glisse une représentation de chose («Sachvorstellung») dont dérive la catégorie de l'objet.

Il est important de noter que Freud privilégie le mode de perception visuelle. Les «Sache» sont avant tout des choses vues et les «Sachvorstellungen» des représentations visuelles, des «images».

Le premier affect liable psychiquement parce que lié à une perception elle-même génératrice d'une trace mnésique ne pourrait donc être que de douleur puisque nécessairement lié à la perte. Mais qu'en est-il alors des affects plus primitifs liés aux autres sens, ceux qui intéressent le toucher, l'odorat ou la cénesthésie ? Ce sont eux, pensons-nous, qui seraient concernés au premier chef par la sphère du contact, laquelle serait pré-scopique, à la différence du champ sexuel (vecteur S) où s'instaure le primat du regard qui permet que les choses se différencient, acquièrent une configuration («Gestaltung») et par là jouissent d'une singularité propre.

Un second clivage opère à l'intérieur des représentations qui se répartissent dès lors en représentations de mot et de chose.

Les «Wortvorstellungen» dont Freud fait l'élément constitutif du préconscient ne doivent sans doute pas être prises seulement dans le sens de «vocables» («Wörter») mais aussi et peut-être même avant tout dans le sens de «paroles» («Worte»). Le préconscient est surtout un réservoir de paroles «signifiantes-importantes» («bedeutende Worte») qui, parce qu'elles sont porteuses de sens, orientent décisivement le rapport du sujet aux choses.

Ceux qui se réclament de la linguistique saussurienne et qui veulent voir dans le couple «Sachvorstellung-Wortvorstellung» une réplique du couple «signifié-signifiant» se trompent, ou du moins, tronquent la pensée de Freud en l'inclinant vers un dogmatisme fondé sur la toute-puissance du signifiant.

Le préconscient n'est pas un tiroir à phonèmes, sinon comment pourrait-on lui reconnaître la fonction d'instaurer le processus secondaire que Freud lui assigne ? Ce qui limite et discipline le processus primaire est la Loi, et cette loi s'exprime à travers les «é-dits» prononcés par une voix d'importance, classiquement la voix des parents. Ce qui s'imprime dans le préconscient et en constitue le noyau est avant tout le recueil de ces édits. Quelque chose d'analogue se produit pour la langue, mémoire inconsciente du groupe humain, en ce sens que «pour qu'un mot entre dans le système de la langue, il ne suffit pas qu'il y remplisse une fonction utile, il faut encore

qu'il y ait été introduit par quelqu'un d'important» (Gustave Guillaume). Ainsi peut-on dire que c'est Luther qui, en traduisant la Bible, a «créé» l'allemand moderne.

Il faut dire encore que les paroles qui font sens n'y parviennent que dans la mesure où elles sont génératrices d'affect. Les mots que nous invoquons ici sont des mots frappants. Ils servent entre autre à forger une mémoire au sujet afin qu'il n'oublie jamais le sens de telle ou telle chose. Il faut qu'il sache dorénavant que tel acte revêt une signification précise qu'il avalisera ou qu'il contestera mais qu'il n'a plus le droit d'ignorer.

Nous proposons d'opérer à l'intérieur des affects la même distinction qu'au sein des représentations, en sorte que nous obtenons deux types d'affects, les affects de chose («Sachaffekte») et les affects de mot («Wortaffekte»). Les affects de chose sont ceux qui naissent de notre rapport immédiat aux choses et qui traduisent la tonalité humorale, bonne ou mauvaise, agréable ou désagréable, de ce rapport. La masse de ces affects de chose est déterminante de l'humeur («Stimmung»).

Les affects de mot sont les affects proprement dits au sens où les entend Szondi. Ils sont produits par l'intervention de l'«autorité» qui, à travers les sentences qu'elle édicte, «rappelle» au sujet qu'il n'y a pas d'acte innocent, que rien n'échappe aux catégories du bien et du mal.

Pour autant qu'on accepte cette quadri-partition issue de la combinaison des affects et des représentations avec les mots et les choses, on obtient facilement la correspondance entre le schéma de l'appareil psychique freudien et le schéma pulsionnel de Szondi.

Le vecteur C est le vecteur des affects de chose, qui rend compte de l'humeur, en rapport avec la relation immédiate aux choses prises dans leur totalité indivise, soit le monde ambiant, «die Umwelt».

Le vecteur S est le vecteur des représentations de choses issues de la perception essentiellement visuelle des choses, perception qui les fixe et les fige en «images-souvenirs» aptes à perpétuer le culte de l'objet perdu avec ses qualités «imaginaires-sexuelles», tous ces termes étant intimement imbriqués.

Le vecteur P est le vecteur des affects de mot générés par le rappel des sentences destinées à imprimer aux choses un sens univoque qui les contraint d'entrer dans l'ordre (moral) du licite et de l'illicite.

Les vecteurs S et P ont en commun d'être en prise sur la perception («Wahrnehmung») et l'entendement («Verstand») en même temps qu'ils sont essentiellement en rapport avec la fonction du souvenir, ce qui n'est pas le cas pour les deux autres vecteurs.

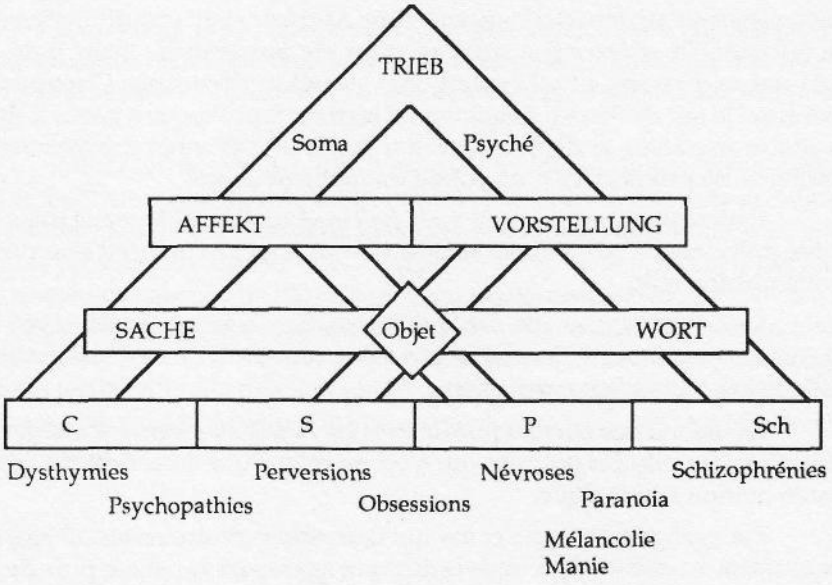
Le vecteur Sch est le vecteur des représentations de mot qui, dans la mesure où elles se prêtent aux usages les plus gratuits et les plus fantaisistes,

autorisent le sujet à obtenir sans coup férir sa qualité d'individu singulier à travers l'énonciation, pour le meilleur et pour le pire, d'une parole personnelle, ce qui lui permet de prendre ses distances aussi bien à l'endroit du monde extérieur (C) que de sa propre réalité psychique (S-P) avec le risque corrélatif de perdre le monde et l'objet et de filer ainsi vers la schizophrénie.

Toutes les propositions énoncées ci-avant sont rassemblées dans le schéma ci-dessous. Commenter ce schéma reviendrait à répéter ce que nous avons dit précédemment. Précisons seulement qu'il faut le considérer sous l'angle fonctionnel autant que sous l'angle topique et se le représenter comme un système de vases communiquants où l'énergie peut s'écouler dans tous les sens.

On peut voir que nous situons l'objet à une place bien déterminée, au confluant des courants S (représentation de chose) et P (affects de mot). Nous approchons ainsi de la définition restrictive que Freud donne de l'objet dans «Das Unbewusste» (1915) lorsqu'il dit que pour devenir conscient, l'objet doit combiner la représentation de chose avec la représentation de mot.

Situer l'objet à cette place revient à le poser comme issu de la rencontre de l'interdit et du désir dans l'après-coup de la constitution du champ psychique *stricto sensu*.



Les correspondances que nous établissons entre notre schéma et les entités psychiatriques classiques s'éclaireront plus loin.

Freud se représentait les pulsions comme des êtres mythiques et considérait la théorie des pulsions comme sa mythologie. Nous pensons que Szondi autorise le dépassement de cette acception dans le mesure où il permet la conjonction du «bio-logique» et du «bio-graphique».

Car le schéma pulsionnel s'enracine dans le génétique au double sens du terme : les seize positions définies par le schéma ne peuvent pas ne pas avoir un référent dans le bagage germinal de l'espèce mais elles sont aussi entre elles dans un rapport d'ordre hiérarchique qui les entraînent à s'enchaîner réciproquement dans une filière nécessaire à l'émergence d'un processus historique. La théorie des circuits pulsionnels fait sa part à cette conception génétique faite d'engendrement réciproque impliquant une causalité plus circulaire que linéaire. Ainsi, par exemple, la position refoulante névrotique supprime moins la position perverse antécédente qu'elle ne la transforme.

Chez Szondi, à travers les photos du test, les pulsions s'incarnent. Elles cessent de baigner dans une mythologie floue.

La vie pulsionnelle n'a rien d'abstrait, elle est au contraire ce qu'il y a de plus concret. Elle advient au confluant du génie propre de l'individu (le démonique) et de ce qui s'offre à lui dans les rencontres bonnes ou mauvaises qui lui échoient (le tychique, du grec «tuchê» qui veut dire à la fois rencontre, chance et hasard). Le pulsionnel, comme le souligne Schotte, est un mixte de démonique et de tychique. Autrement dit, les dispositions démoniques ne s'actualisent qu'au départ d'une rencontre. Autrement dit encore, il n'y a de vie pulsionnelle qu'en prise sur une autre vie pulsionnelle. Sans quoi le phénomène du transfert («Uberträgung») serait inconcevable. C'est pourquoi aussi le test de Szondi fonctionne si bien car il provoque à partir d'une rencontre minimale le déploiement a minima de l'éventail des positions pulsionnelles privilégiées d'un sujet à un moment donné.

Il n'est pas douteux qu'il y ait de l'inné dans le pulsionnel mais la réalité pulsionnelle ne s'élabore et ne se structure qu'au contact d'une autre réalité pulsionnelle.

Le test n'est rien d'autre que l'invitation à se confronter avec la totalité des positions pulsionnelles possibles, toutes réactives à une problématique intersubjective particulière.

La théorie des circuits pulsionnels est la mise en forme d'une sorte d'histoire naturelle des pulsions qui n'est mythique que dans l'absolu de sa représentation autologique.

Par exemple, entre p+ et m+ qui figurent les positions terminales et inaugurales du circuit, il y a toute la distance qui sépare la pensée pure de la sensation pure, la volonté d'occuper une position transcendante du besoin d'être pleinement dans l'immanence. Mais l'une et l'autre positions sont par ailleurs synergiques en ceci qu'elles offrent la possibilité de court-circuiter la réalité psychique (interne) centrée sur la relation d'objet (interne), ce qui ren-

drait compte du fait que cette position écartelée (m+p+) est occupée par nombre d'artistes et de toxicomanes.

En passant d'une sphère à l'autre, d'un vecteur au suivant, le sujet franchit chaque fois un seuil, et d'une manière relativement irréversible. Ces seuils successifs pourraient correspondre à la série des refoulements primaires dont Freud dit que le seul ressort réside dans le contre-investissement («Gegenbesetzung»). Ainsi la chose représentée (S) s'investit-elle au dépens des sensations immédiates procurées par l'immersion première dans les choses encore indivises (C), puis la représentation de chose pâlit devant la majesté de la représentation de mot (P) qui la (re)met à sa place jusqu'à ce que le sujet s'approprie le langage (Sch) afin de surmonter son aliénation fondamentale en devenant sujet de sa parole propre.

Mais, de même que le développement du moi l'éloigne du narcissisme primaire et engendre une aspiration toujours plus forte à y retourner, le franchissement d'un seuil engendre la nostalgie du temps et du lieu où l'on séjournait précédemment.

Le «contre-investissement» s'accompagne le plus souvent d'un «hyper-investissement» des positions abandonnées à moins qu'il n'entraîne un effort soutenu pour substituer constamment le dégoût à l'envie, ce qui signe dans les deux cas une exacerbation des tendances régressives allumées par le progrès.

En matière pulsionnelle, rien n'est plus ridicule que l'illusion d'un progrès continu accompli dans la sérénité d'un devenir lumineux. Non qu'il faille à l'inverse s'enfoncer dans les ténèbres mais enfin seule la mort est pour rien.

Pour fournir quelques illustrations de ces idéalisations rétrospectives qui alimentent la nostalgie du désir, citons Proust chez qui l'installation dans la position (S) perverse allume un formidable besoin (C) de retrouver les sensations perdues, Freud chez qui l'occupation ferme de la position (P) névrotique socio-morale génère l'idéalisation du sexuel centrée sur le souvenir (S) de l'enfant merveilleux «capteur-captif» du désir maternel, Jean-Jacques Rousseau enfin, ou Hölderlin, paranoïdes illustres, chez qui l'installation dans la position (Sch) «psychotique-hypermoïque» nourrit l'utopie (P) d'un ordre social idéal incarné par le bon sauvage pour l'un, par la cité grecque pour l'autre.

III. Pulsion et nosographie

Freud a d'abord porté un intérêt passionné aux problèmes nosologiques. Il a fait oeuvre novatrice en ce domaine notamment en individualisant la névrose obsessionnelle et en unifiant le champ névrotique sous le chef du refoulement.

La première topique convient particulièrement bien pour spécifier les grandes entités psychiatriques en usant d'un minimum de concepts : le psychotique refoule l'inconscient (les représentations de chose), le névrosé refoule le préconscient (les représentations de mot) et l'halluciné refoule le conscient (l'organe de la perception).

A partir du moment où le concept de pulsion devient le concept central de la psychanalyse, l'intérêt de Freud pour les questions nosographiques se modifie sensiblement. Il apparaît qu'il tend à faire des termes nosographiques un usage de plus en plus métaphorique. Par ailleurs, son interrogation à propos des psychoses l'amène à mettre au premier plan la figure du père primitif tandis que la question de la castration en vient progressivement à occuper dans ses réflexions une place toujours plus grande et plus centrale.

De cette évolution témoigne la lettre adressée à Ferenczi et datée du 25 juillet 1915 :

> «Les névroses individuelles ont été, il fut un temps, des stades dans la condition humaine. Les hommes devinrent inquiets à l'apparition des privations de l'époque glacière : ils avaient toutes les raisons de transformer leur libido en angoisse. Ayant appris que la procréation était à présent devenue l'ennemie de l'auto-conservation et devait être restreinte, ils devinrent hystériques. Après avoir acquis le langage et l'intelligence à la dure école de l'époque glaciaire, ils formèrent des hordes primitives soumises aux deux interdictions du père primitif; leur vie amoureuse devait devenir égoïste et agressive. La compulsion, comme dans la névrose obsessionnelle, lutta contre tout retour à l'état antérieur. Les névroses qui s'en suivirent appartiennent à l'ère nouvelle et furent acquises par les fils. Ils furent obligés pour commencer de renoncer à tous les objets sexuels, car autrement ils auraient été dépouillés de toute libido en étant châtrés : démence précoce. Ils apprirent ensuite à s'organiser sur une base homosexuelle, étant chassés par le père. La lutte contre ceci signifie paranoïa. Finalement ils maîtrisèrent le père de façon à s'identifier à lui, le vainquirent et le pleurèrent : "manie-mélancolie" ».

Sans doute fallait-il que Freud élaborât cette hypothèse fantastique pour réussir à conjoindre la pathologie psychotique et la pathologie névrotique au nom du primat du complexe de castration.

Notons que la ligne de fracture qui correspond à l'édit interdicteur du père primitif est aussi celle qui dans le système de Szondi sépare le «Rand» (C-S) du «Mitte» (P-Sch) et met en branle leur interaction dialectique.

Le névrosé se soumet à l'interdit et reconnaît la réalité, c'est-à-dire qu'il accepte que les choses soient dans l'ordre imposé par le père. Cette acceptation implique qu'il y a de l'amour ou du respect pour le père et

l'autorité qui émane de lui. Mais cet amour n'est pas aussi limpide que le premier amour, celui qui s'adressait à la mère. Il y entre toujours un rien d'hypocrisie.

L'hystérique poursuivra son dévergondage dans ses fantasmes et cherchera toujours malignement à faire chuter le père en l'entraînant à commettre avec elle ce qu'il interdit par ailleurs afin qu'au terme elle puisse lui reprocher son inconséquence et laver ainsi l'affront narcissique qu'elle a d'abord subi du fait de sa condamnation initiale.

L'obsessionnel ne régresse pas seulement dans le fantasme inconscient comme fait l'hystérique. Il transgresse réellement quoique sur le mode du déplacement. Ensuite de quoi il lutte avec acharnement contre sa tendance à transgresser, se livrant à lui-même un combat qui ne lui laissera plus de répit. Du fait qu'il transgresse plus que l'hystérique (qui fait transgresser davantage qu'elle ne transgresse), l'obsessionnel a un pied dans la perversion et l'autre dans la névrose. C'est pourquoi dans notre tableau en triangle, nous le situons à l'intersection de S et P.

Qu'est-ce qui fait que les choses ne s'arrêtent pas là et que s'ouvre encore la possibilité d'entrer en psychose ? C'est la confrontation directe avec le père. Autre chose est de se soumettre en se ménageant des compensations hystériques et obsessionnelles, autre chose est de s'adresser au père en lui disant : «Qui es-tu toi qui te permets de te poser en maître, et de quel droit, et pourquoi cette menace, et qu'est-ce que ça veut dire ?».

Les régimes totalitaires qui internent leurs dissidents en les taxant de schizophrènes ne veulent pas au fond reconnaître ce qu'il y a de positif dans la position schizophrénique : cette interpellation radicale du pouvoir, exempte de toute complaisance (à la différence du névrosé qui conteste le pouvoir tout en flirtant avec lui) et qui l'interroge sur les fondements de sa légitimité.

Le schizophrène sain dissocie sa pensée de la pensée dominante sans le moindre esprit de retour. Il sait avoir raison et plus rien ni personne ne réussira plus à le faire changer d'avis. Il mourra plutôt que d'abdiquer et il mourra joyeusement. Cette position est par exemple celle de Kierkegaard souhaitant qu'on écrivît sur sa tombe : «Il fut l'Individu».

Le schizophrène malade est incapable de soutenir le débat. Sa pensée vole en éclats. Vaincu, il s'invente un monde déréel et ne se parle plus qu'à lui-même au long d'un interminable monologue où les mots perdent progressivement leur valeur de communication.

Le paranoïaque, par contre, maintient une certaine forme de dialogue. Au discours dominant qui le remue dans les tréfonds de son affectivité (car le paranoïaque est d'abord un paroxysmal et ce n'est pas sans raison que Freud l'a d'abord situé au côté des névroses), il répond par un contre-discours dont le sens est complètement déterminé par un autre sens, celui qu'il prête au discours de l'Autre. Dans la mesure où il est possédé par une

puissante relation d'objet au père vécue toute entière sur le mode «sadique-anal», on comprend que le paranoïaque se défende avec la dernière énergie contre l'homosexualité passive qui signerait son aplatissement devant le père «aimé-haï». Le schizophrène a complètement abandonné la relation d'objet (de désir) au père. Le paranoïaque par contre y revient sans cesse, armé du bouclier des mots. On voit pourquoi nous situons le paranoïaque entre P et Sch.

Le maniaque, enfin, tue le père et le mange; ensuite, il s'accuse du meurtre et sombre dans la mélancolie. Ici, la relation d'objet a été restaurée mais elle se solde par un assassinat dont il devient impossible de se laver les mains.

Toute cette pathologie «névrotique-psychotique» témoigne d'une prégnance de la Loi telle que le sujet se retrouve enfermé dans un champ clos dont les limites sont définies par les lois en question. Névrosés et psychotiques sont «dans-la-loi», même s'ils sont exilés, emprisonnés, torturés ou réduits au silence.

Tandis que pervers et psychopathes sont «hors-la-loi».

Par rapport au fantasme de castration, le pervers adopte la position bien décrite par Octave Mannoni : «Je sais bien (que la castration existe) mais (j'y vais) quand même ...».

Le névrosé dit autre chose : «Je sais bien que la castration n'existe pas mais quand même ! ... On ne sait jamais ... Mieux vaut se tenir tranquille !».

Le psychotique considère la question comme dépassée : «Que la castration existe ou non, c'est de toute façon pire». Dans l'horreur, la réalité dépassera toujours la fiction.

Or la question n'est pas de décider si oui ou non la castration peut être effective, la question est de savoir si elle est symbolisable : le fantasme de castration est-il ou non en mesure d'assurer sa fonction de régulateur de la vie pulsionnelle ?

Quant au psychopathe, il adopte la position qui consiste à laisser à d'autres le soin de décider ce qu'il y a de vrai dans tout cela. Il n'est pas question qu'il introjecte l'interdit; il le projette, ou l'éjecte, dans le sens qu'il le maintient indéfiniment à l'extérieur. Si pour le psychotique, la réalité est intolérable, pour le psychopathe, elle est seulement gênante.

Il y a un rapprochement à faire entre le paranoïaque et le psychopathe. Le premier s'insurge contre l'ordre établi qu'il attaque essentiellement à travers un discours, tandis que le second agit de manière délinquante en envoyant promener toutes les règles et règlements.

En définitive, seuls les névrosés et les pervers trouvent quelque chose de bon au monde mais c'est au prix de s'être repliés sur un monde fantasmatique privé. Entre le monde extérieur et le monde des objets internes, ils

construisent des ponts qu'ils sont seuls à connaître, ce qui leur confère forcément un caractère secret. Le pervers défendra toujours ses ponts avec une énergie farouche tandis que le névrosé, dont les ponts tremblent quand il y met les pieds, est finalement le seul à s'inquiéter de son rapport au monde et à le vouloir perfectible.

Ces remarques succinctes suffiront, espérons-nous, à éclairer les rapports que nous établissons entre les entités nosologiques et notre schéma en triangle.

Il reste à dire un mot des dysthymies.

Le «mal-être» est, faut-il le dire, le lot le plus commun de tous les humains. «Il n'y a rien de plus extraordinaire qu'une suite de bons jours», disait Goethe. Le bonheur est à éclipses. Car la réalité du monde est frustrante et la réalité interne ne l'est pas moins. Toutes les solutions, qu'elles soient psychopathiques, perverses, névrotiques ou psychotique, sont insatisfaisantes parce qu'il y a toujours un reste ou un manque.

Ainsi tous les accrocs de l'économie pulsionnelle se traduisent-ils finalement en perturbations thymiques et en troubles du contact. Mais c'est aussi à ce niveau – par une nouvelle prise de contact – que peut s'amorcer un changement, au départ d'une rencontre nouvelle qui remet le circuit en route, jusqu'au prochain raté. Ce raté, tout psychothérapeute se prépare, tel un marin qui veille au grain, à le rencontrer et à se mesurer avec lui comme avec une mauvaise houle. Métier inconfortable qui exige au moins qu'on ait le pied marin.

Chapitre 5

Le circuit du contact

Nous commençons l'étude du schéma pulsionnel de Szondi par la droite, par l'étude du vecteur contact. Il y a une raison à cela, de ne pas aborder le schéma par le biais du sexuel, du vecteur S. C'est que, pour évoquer Schotte, «comme dans la vie, en psychiatrie ...» tout commence par le commencement, c'est-à-dire par le contact.

Une telle affirmation peut sembler d'une banalité affligeante, peut sembler même erronée, si l'on ne précise pas aussitôt ce qu'il faut entendre par ce mot : «contact», par ce verbe «contacter».

Etymologiquement, le substantif «contact» dérive du latin «contactus» qui provient lui-même du verbe «contingere». L'univers sémantique du verbe «contingere» contient quatre dimensions indissociables les unes des autres :

1. celle de toucher au sens du tact;

2. celle de toucher à des mets, au sens de goûter, de déguster, ce qui nous renvoie à l'oralité;

3. celle de toucher, au sens de tacher, de souiller, ce qui nous renvoie à l'analité;

4. celle de toucher, au sens d'être voisin, d'être proche, ce qui nous renvoie à la socialité.

L'étymologie du mot «contact» nous révèle d'emblée que, quand on parle de «contact», il ne s'agit pas du contact entre des personnes, d'une entrée en relation, encore moins d'un comportement. En effet, à ce niveau premier de l'existence que représente le vecteur contact, on en n'est pas encore à établir des relations et encore moins des «relations d'objet». Le vivant, l'existant, l'homme du contact est en deçà de cela. Son univers, son monde,

n'est pas un monde d'objets à investir ou à désinvestir.

Nous nous trouvons ici devant quelque chose de terriblement original, devant une dimension de l'existence que la pratique clinique et sa théorisation tendent à méconnaître. Oui, nous avons toujours tendance à parler immédiatement en termes d'«objet», de «sujet», de «sexualité», etc. Nous nous trouvons devant une dimension de l'existence au-dessus de laquelle nous avons toujours tendance à passer dans notre travail clinique, diagnostique et thérapeutique car elle est – pour citer Hölderlin – tel le dieu : «proche et pourtant difficile à saisir». Le génie de Szondi est d'avoir repéré, saisi, thématisé cette dimension première, d'avoir senti que, dans l'homme, dans le «devenir-homme», les choses ne commençaient pas par le sexuel – objectal ou non – mais par le «contact». Cela, Freud ne l'a pas vu ou du moins, il ne l'a pas promu ni mis théoriquement en forme.

La prise en considération de la dimension contactuelle de la vie, sa mise en forme et sa promotion au sein d'une théorie générale et systématique est la base de son génie et de son originalité de psychopathologue. On n'y insistera jamais assez.

Il est vrai que Szondi produit l'analyse du registre du contact à l'aide de la catégorie de l'objet. Nous soutenons – avec Jacques Schotte – que le concept d'objet obstrue ici plus qu'il ne l'éclaire la problématique en cause.

Szondi, en fait, parle d'«Haltobjekt», littéralement d'«objet de tenue». L'accent porte moins ici sur l'objet que sur la tenue. Le «Haltobjekt» n'est pas un objet au sens strict du terme, c'est-à-dire quelque chose qui se trouve devant et fait de quelque manière obstacle. Au niveau du vecteur contact, il s'agit pour le vivant de tenir, de se tenir, mais pas à un objet. «Haltobjekt» : de quoi se tenir, se maintenir, se contenir, se retenir, de quoi prendre consistance; «Halt» : de quoi s'arrêter ou être arrêté, de quoi ne pas se laisser emporter par le torrent, par le courant, par le flux sans mesure de la vie qui est, pour paraphraser Kierkegaard, «comme le Niger en Afrique : personne n'en connaît l'embouchure; n'en est connu que le seul cours».

Telle est bien la tâche première, primordiale, de tout vivant : ne pas se laisser emporter comme un fétu de paille par l'océan démonté, devenu informe, des sensations de la vie en mouvement.

La première tâche du vivant revêt un double aspect : d'une part, il doit donner forme à son insertion dans le mouvement général de la vie; il doit en épouser les rythmes, les alternances, les cycles; d'autre part, il doit réguler et contenir le flux vital qui l'investit de toutes parts afin de ne pas se laisser aller à des débordements.

Mais attention : tout ceci ne signifie pas que nous avons affaire, à ce premier niveau, à un intérieur et à un extérieur, à un contenu et à un contenant, à un sujet et à un objet qui s'opposent. Pas du tout.

Le vivant s'insère dans la vie dans le même temps que la vie l'investit; nous avons affaire à une seule opération, à un double mouvement d'investissement : de la vie par le vivant et du vivant par la vie (sans que ni l'un ni l'autre ne constituent des entités, des parties objectivables qui s'opposent).

Ce qui est en train de se mettre sur pied, c'est une première forme de présence au monde : un vivant vient au monde et ce monde devient vivant pour lui, dans une sorte de co-présence qui les fait se rapporter l'un à l'autre de manière indivise.

A ce niveau, à quel corps avons-nous affaire ? A un corps qui n'est pas constitué d'un tout et de parties comme c'est le cas au moment du stade du miroir. On a affaire ici à un «corps qui prend» – comme on le dit d'une sauce en cuisine – qui prend corps, qui prend consistance dans un fonctionnement par bribes et morceaux, où chaque morceau forme à lui seul un monde, concentre en lui toute la présence en mesure d'advenir : la bouche est un monde, le monde fait bouche. Il s'agit là d'un fonctionnement auto-érotique, anobjectal, en foyers corporels multiples et indépendants qui ne renvoient encore à aucune totalité. C'est pourquoi il est plus exact de parler ici d'un fonctionnement «par bribes et morceaux» (Schotte) plutôt que de parler d'un «corps morcelé». Nous avons affaire ici à «du corporel» qui ne fait pas corps à proprement parler.

Une autre image peut nous aider à nous représenter quelle sorte de présence au monde prend corps au niveau du vecteur du contact. A la base de l'existence, il y a des pulsions qui prennent et dans lesquelles nous sommes pris, en même temps que dans ce monde qu'elles prennent, de telle sorte que s'opère la prise première d'un monde par les pulsions et des pulsions par ce monde. Nous avons affaire à une sorte de bouillonnement pulsionnel, à de nombreux foyers d'activation tensionnelle, à un affairement pulsionnel bourgeonnant ici et là, sur un mode pluriel, impersonnel, dans l'«il y a» de la présence native au monde, situation qui peut être rattachée à la notion freudienne du «ça» («Es») tel qu'il est censé précéder la constitution du «moi».

Le corporel, au niveau contactuel, s'avère être la source même du pulsionnel. A sa source, la vie pulsionnelle engendre un mouvement tourbillonnaire qui, comme le dit Imre Hermann, est semblable à l'irrésistible aspiration du «maelstromm».

D'ailleurs, dans une des pathologies spécifiques du vecteur du contact –dans la toxicomanie – la vie pulsionnelle prend une courbure spiralée, auto-érotique, au sein d'un «espace-temps» pour ainsi dire rotatif.

Force nous est maintenant de constater que si nous voulons avancer dans notre analyse du vecteur du contact, il nous faut absolument nous mettre à l'étude de ses manifestations pathologiques.

L'esprit de la psychanalyse nous enseigne en effet que c'est la structure des maladies mentales qui a le pouvoir de nous éclairer sur la structure du fonctionnement dit «normal». La pathologie possède un pouvoir d'éclairage sur le normal dans la mesure où les événements psychiques qui s'y déroulent sont qualitativement les mêmes que dans la santé, à cette différence quantitative près qu'ils se produisent ici à l'état isolé et exacerbé. On les appréhende donc plus aisément. Selon Freud, les malades mentaux sont semblables à des structures fêlées, désarticulées, disharmoniques, disproportionnées. Recourons à l'image du cristal qu'on jette à terre : il ne se brise pas au hasard mais selon certaines lignes de fracture correspondant aux lignes de structure qui le faisaient tenir d'une pièce.

Nous allons donc procéder pathoanalytiquement[1] : nous allons nous pencher sur la pathologie du vecteur du contact. Son analyse nous permettra de mieux saisir l'horizon phénoménologique général sur fond duquel prennent sens le circuit du contact et ses quatre positions pulsionnelles. Bref, les maladies du contact nous révéleront le sens anthropologique de ce vecteur.

Le vecteur du contact regroupe les troubles de l'humeur cycliques ou circulaires (Falret, 1854), à savoir différents types de perturbations maniaques et dépressives. Mais qu'est-ce que l'humeur ? Szondi distingue nettement les troubles de l'humeur et ceux des affects regroupés dans le vecteur paroxysmal. Pour Szondi, qui s'inspire notamment des travaux de Martin Heidegger, l'humeur n'est pas un affect. L'humeur est à l'affect ce que la sensation est au sentiment ou à l'état d'âme. Le sentiment et l'état d'âme sont toujours dans un rapport intentionnel à un certain objet tandis que l'humeur ne se rapporte à aucun objet précis. Ou encore, alors que l'affect est un signal qui renseigne le moi sur la présence d'un danger interne ou externe, l'humeur ne renvoie à rien de précis, elle ne désigne aucun objet de joie ou de souci mais elle renvoie à la situation globale de «l'être-là», de la présence, du «Dasein» au monde. L'humeur présentifie une manière d'être, elle colore l'«être-là» humain dans sa globalité et elle ne renvoie à rien qui lui soit extérieur. Elle n'est pas un sentiment objectivable et objectivant, délimité et désignant, mais elle renvoie à ce que Heidegger appelle «die Befindlichkeit» : «la sensation de se trouver», «bien» ou «mal», là, dans la présence première et immédiate, aisée ou malaisée, au monde.

L'humeur («die Stimmung») donne le ton, le «la» de la présence au monde de l'«être-là», du «Dasein». Elle est constitutive des modalités de son insertion dans l'ambiance, dans l'atmosphère de vie qui l'englobe; elle constitue le lieu de son rapport global au monde : elle est ce qui le rend léger ou lourd, vide ou plein, vif ou lent, clair ou sombre. Elle est ce par quoi le vivant et les rythmes vitaux (de la veille et du sommeil, de l'activité et du re-

1 C'est à Jacques Schotte que revient d'avoir créé le mot et le concept de « pathoanalyse »

pos, de la nutrition et de l'abstinence, etc.) s'accordent ou se désaccordent, s'entretiennent ensemble sur un mode harmonieux ou disharmonieux.

Elle forme la base de l'existence; la base : du grec «basis» qui signifie la «marche» (au sens de la marche de l'escalier ou de la marche du promeneur). Quand l'humeur n'y est pas, «ça ne marche pas», «ça ne va pas», on ne se «sent pas» bien, on n'a pas la sensation d'être «dans le coup». Mais dire que l'humeur forme la base de l'existence, qu'elle est le lieu d'un premier support sur lequel se tenir et marcher, aller et venir en accord ou en désaccord avec le mouvement du monde, c'est également affirmer qu'elle conditionne les événements psychiques qui lui sont ontiquement postérieurs tels que la relation d'objet, le rapport à la loi et le rapport du moi à lui-même. C'est dans ce sens que Szondi écrit : «A notre avis, le destin de la pulsion du contact conditionne les choix d'objets ultérieurs dans tous les autres champs pulsionnels». Que le registre de l'humeur soit bien le premier dans lequel l'être humain a à se mouvoir dans son «devenir-homme», nous en trouvons confirmation dans cette observation commune que chacun peut faire, à savoir que les petits enfants sont plus que leurs aînés sujets à des sautes d'humeur, à des retournements de leur état d'humeur dans le contraire, passant sans transition des rires aux pleurs et de la joie la plus claire à la plus sombre tristesse. L'humeur est ce par quoi, ce dans quoi, le «pré-sujet» et son monde sont comme plongés, confondus – s'il est vrai que l'humeur colore non seulement notre présence au monde mais également la présence du monde à nous-même, son apparaître ainsi que la vision que nous en avons.

«Confondu», «englobé», dans le vide ou dans le plein, le chaud ou le froid, le lourd ou le léger, «bercé» par le rythme du mouvement de la vie, par l'alternance cyclique du jour et de la nuit, de la veille et du sommeil, bref, de toutes parts englobé dans les mouvements ou dans l'inertie du monde, le «pré-sujet» humoral n'est pas sans nous rappeler combien Mélon a eu raison d'opérer un rapprochement existential et structurel entre ce registre du contact et le fantasme freudien originaire du «retour au sein maternel». Le sein n'est pas l'«objet-sein» isolable sur le fond du corps maternel. Il faut entendre que ce qui se trouve ici en jeu, comme aspiration pulsionnelle archaïque au niveau du contact, c'est le souhait de se retrouver plongé au sein d'un milieu ambiant parfaitement homéostasique, sans variation de tension, de température, de mouvement, etc. Un tel milieu, une telle homéostasie n'ont pu être connus qu'au sein de la mère, c'est-à-dire pendant la grossesse. Ce souhait de retour au sein de la mère, cette aspiration, cette nostalgie de l'homéostasie est propre au vecteur du contact parce que, à ce premier niveau de la vie, le vivant est terriblement sensible aux énormes variations de tension pulsionnelle, variations déchaînées, infernales, chaotiques, qu'il ne maîtrise pas encore. C'est le propre de l'humeur d'être sensible aux changements qui se produisent dans le corps ou dans l'entourage, de pouvoir connaître des «sautes», des «renversements dans le contraire» rapides et

immédiats. Tout est ici question d'équilibre, de mesure, d'harmonie : une humeur saine n'est ni trop labile ni trop stable. Elle varie en fonction des événements du monde tout en gardant une relative indépendance à leur égard, tout en faisant, pour ainsi dire, tampon.

On peut en tout cas l'affirmer : les différentes pathologies du vecteur C ont à voir avec les troubles de l'humeur et, qu'il s'agisse de dépression, de manie ou de toxicomanie, on constate que le vivant en question s'efforce de rendre son état d'humeur indépendant des variations de ce que les Grecs appelaient «to periechôn», l'«air ambiant», spirituel et matériel, l'«ardent éther» qu'était l'espace dans la cosmologie des Grecs, espace rempli de vitalité, d'activité, de changements bénéfiques ou maléfiques.

Et si toute maladie mentale constitue déjà une manière d'autoguérison ratée, il n'est pas impensable que les troubles de l'humeur tentent, par ce qu'ils ont de cycliques, de rendre à la vie humaine ce rythme primordial qu'elle tend toujours à perdre davantage au fur et à mesure que la civilisation occidentale impose au monde une cadence effrénée et accélérative, disharmonique et disrythmique. Ce n'est là qu'une idée mais elle éclaire peut-être ce fait que, depuis quelques années, le nombre des dépressions et des toxicomanies s'accroît exponentiellement en Occident ainsi que dans les pays qui s'«occidentalisent».

Trop souvent, lorsqu'on parle de «dépression», on a tendance à prendre comme modèle ou paradigme la mélancolie ou la maniaco-dépression. On considère alors les dépressions non mélancoliques comme des formes frustes. On oppose alors ces soi-disant dépressions «réactionnelles» aux soi-disant dépressions «endogènes». En deçà de cette bipartition «endogène»/«réactionnel», on en trouve une autre : celle du «psychique» et du «corporel», du «corps» et de l'«âme». De telles oppositions stériles pour la pensée et le traitement des malades s'accusent en fait sur le fond d'une pensée causaliste qui recherche des «coupables», avant même de décrire la phénoménologie du trouble «causé». Bref, nous n'entrerons pas ici dans cette polémique. Mais, ce qui apparaît, c'est que diverses considérations nous obligent de plus en plus à changer radicalement notre optique en matière de dépression et cela depuis plusieurs années.

Deux arguments majeurs, sortis de l'expérience clinique des dernières décennies, nous conduisent à une conception renouvelée des perturbations de l'humeur. Le premier a été le fait de la psychiatrie comparée, au sens de trans- ou interculturelle, psychiatrie dont l'apport nosographique fut de montrer que, si les troubles dépressifs sont peut-être les plus communs de toute la psychopathologie, la mélancolie, au contraire, ne se rencontre que dans la culture occidentale. Son absence est notoire dans la psychiatrie africaine. Elle serait en quelque sorte, bien plus que la schizophrénie, la maladie typique de l'homme occidental. Par contre, des états dépressifs «simples» sont présents en grand nombre dans les cultures africaines. Le second argu-

ment appartient au domaine de la biopsychiatrie, à savoir que les antidépresseurs s'avèrent efficaces aussi bien dans les états dits «dépressifs» que dans un champ de troubles jusqu'alors non réputés de cette nature : troubles végétatifs, neuro-végétatifs divers, qui firent autrefois parler de «dépressions masquées», «masquées», il faut le dire, pour nos ignorances d'autrefois, alors qu'aujourd'hui même ces troubles s'avèrent être les plus fréquents et les plus typiques du groupe des dépressions comme tel.

Ces deux arguments nous amènent à distinguer un groupe de troubles de l'humeur «sui generis», c'est-à-dire distinct du groupe des psychoses, du groupe des névroses et du groupe des perversions. Il existe donc ce qu'il faut appeler des «dépressions simples», non compliquées secondairement d'éléments psychotiques, névrotiques ou pervers. Et ce sont elles, ces dépressions dites «simples» que rencontrent surtout les généralistes bien plus que les psychiatres, qui ont à nous fournir le véritable modèle de la dépression en tant que trouble de l'humeur. Les symptômes qui peuvent en être dits «pathognomoniques» concernent les troubles du sommeil, du déroulement nychtéméral (le cycle veille-sommeil et ce qui s'y trouve lié) et de tout le rythme circadien de l'activité et du repos. Le plus souvent se révèle un problème au moment de l'entrée en sommeil ou encore, à la période du réveil, apparaît une difficulté à se mettre «en train» pour la journée. A la fatigue accompagnée de sensations d'enfoncement, de pesanteur, d'oppression, peut s'ajouter tout un cortège de malaises polymorphes et de maux plus localisés, en un mot des «in-dispositions» intéressant divers systèmes et, par exemple, le digestif, tout cet ensemble se retrouvant, comme c'est le cas de cette fatigue, plus accentué le matin que le soir, moment où, de fait, le déprimé commence à vivre et même parfois à développer tout un surcroît d'activité (à la limite dans un virage vers un état hypomaniaque).

Ce dont semble souffrir le déprimé, c'est d'une désynchronisation de ses activités vitales et de leurs rythmes intérieurs, ainsi que de leur correspondance avec les sollicitations qui leur parviennent de l'extérieur, et tout d'abord celles qui relèvent de l'alternance jour/nuit. Bref, ce dont souffre le déprimé, c'est de l'impossibilité de s'insinuer harmonieusement au sein du mouvement rythmé, fait d'alternance et de va-et-vient, de la vie. En fait, trois signes cliniques sont pathognomoniques d'un état dépressif :

1. le manque d'élan ou d'allant le matin (anhormisme);

2. l'incapacité d'éprouver du plaisir à vivre, à bouger (anhédonisme);

3. le fait de se sentir mieux le soir que le matin (disrythmie);

Dans ces conditions, il faut bien dire que nombre de personnes sont des déprimés qui s'ignorent et que la culpabilité, les idées de mort ou les envies de suicide témoignent d'une complication de l'état dépressif par des éléments de nature névrotique ou paroxysmale.

D'autres troubles existent encore dans le vecteur du contact. Songeons par exemple aux «manies», aux troubles maniaques. Qu'entendre ici par «manies» ? Il convient de distinguer clairement deux acceptions du terme :

1. «manie» est d'une part le mot français qui traduit le terme allemand de «Sucht» qui recouvre le champ complet des «manies» – comme on dit couramment en français – auxquelles un individu peut être assujetti, par exemple une toxicomanie;

2. «manie» peut également désigner la manie qualifiée du couple «manie-dépression». Il est intéressant de noter que Szondi établit un lien entre ces deux types de manie, entre «die Sucht» et «die Manie» : la manie au sens qualifié du terme (en tant qu'elle s'oppose à la dépression) peut constituer l'aboutissement, la phase terminale d'une «manie» au sens de la «Sucht».

La manie – au sens de la psychiatrie classique – est, comme la mélancolie, une complication psychotique d'un trouble de l'humeur plus basal. Le vecteur du moi y a sa part autant que celui du contact. C'est la raison pour laquelle on a tendance à considérer comme seule vraie manie du contact la manie au sens de la «Süchtigkeit» dont une des variantes cliniques les plus répandues constitue la toxicomanie : l'auto-intoxication comme manie, quel que soit par ailleurs le produit utilisé (travail, pensée, alcool, opiacés, médicaments ou toutes autres «passions»).

Ce qui signe pathognomoniquement la présence d'une «manie», c'est le besoin effréné d'exercer une certaine activité, activation qui va renforcer en retour le besoin de cette activité : ainsi l'alcoolique ne boit pas parce qu'il est accroché à l'«objet-alcool». Ce n'est pas de l'«objet-alcool» qu'a besoin l'alcoolique mais de l'activité de boire et du contexte qui lui est corrélatif. *Et l'alcool n'est pas tant l'**objet** que la **source** même de ce besoin de boire.* Le maniaque, au sens même du toxicomane, ne sait plus s'arrêter : «nicht aufhören können», dit Szondi. Il a perpétuellement besoin d'avoir besoin ou, plus exactement, il entretient sans cesse, active sans repos le cycle du besoin et de son apaisement[2].

Précisons de suite que le «besoin» ici («Bedürfnis» chez Freud et Szondi) n'est pas réductible au biologique. Le besoin chez Freud correspond à une augmentation de la tension psychique («psychische Spannung»). Le besoin n'est pas encore un voeu («Wunsch»), un souhait ou une demande; il n'est pas «besoin de quelque chose» ou «demande de quelque chose à quelqu'un». Il est d'abord un besoin d'apaisement («Befriedigung»), un besoin de réduction de la tension psychique en fonction du principe de constance qui vise l'homéostasie, le maintien d'un niveau constant d'excita-

2 Tous les troubles du contact comportent cet aspect de cyclicité.

tion dans l'appareil psychique. Le besoin besogne à cela et ne souffre pas le manque sur lequel se fonde la demande.

Le toxicomane est intoxiqué par sa propre pulsionnalité qui lui mène une vie insupportable («unerträglich») : il est le siège de variations pulsionnelles, quantitatives, excessives. La fonction du produit est de rétablir une régulation pour un temps. Mais ce remède, ce «pharmakon», est pire que le mal qu'il prétend soigner : il déséquilibre, dérègle davantage encore la machine. «Ça» bouillonne encore plus, «ça» ne va plus tout seul, «ça se passe sans moi». Rappelons encore que nous sommes ici, au niveau du contact, dans le registre de l'instance freudienne impersonnelle ou prépersonnelle du «Es», du «Ça».

Quand une certaine constance de l'excitation psychique ne peut plus être maintenue, quand les variations d'excitation sont trop importantes, l'individu connaît alors un état de détresse psychique primordiale semblable à ce que Freud décrit comme l'«Hilflosigkeit» – la détresse psychique primordiale du nourrisson devant l'irruption du besoin qu'il ne peut apaiser seul, sans la mère qui vient parer à l'«urgence de la vie «(«Not des Lebens»). La mère n'est pas un objet mais un régulateur qui joue le rôle d'un «pare-excitation» («Reizschutz») –. La «mère» exerce cette fonction : apaiser, réguler les différences de variation des quantités d'excitation dans le chef du nourrisson. L'apaisement réinsère l'enfant au sein du paisible grand tout cosmologique de la vie. L'inapaisement, l'état de besoin, vient créer au contraire une séparation. Nous sommes ici dans le registre de l'inceste à proprement parler : c'est-à-dire dans le registre de l'indistinction d'avec le grand tout où vie et mort se confondent. Inceste notamment en ceci que l'émergence et l'urgence du besoin exigent une satisfaction totale et immédiate («le tout tout de suite» du toxicomane prend racine à ce niveau). C'est là une des questions posées par le vecteur contact : comment faire pour établir une socialité faite de distance, de mesure, de va-et-vient ? Comment faire pour ne pas sombrer dans la confusion générale où nous nous englobons, où nous nous mangeons les uns les autres, où le jour et la nuit, la veille et le sommeil sont mélangés et confondus ? Comment faire pour mettre sur pied un premier «espace-temps» différenciateur, pour «prendre du temps» et «avoir lieu» ? C'est à toutes ces questions que l'homme du contact, l'«homme humoral» se trouve confronté.

La clinique du vecteur contact est par excellence une «clinique du mouvement» (Olivenstein), du «va-et-vient» : va-et-vient de l'excitation et de l'apaisement, de la veille et du sommeil, de l'activité et du repos, de la légèreté de vivre et du fardeau de vivre, des allées et des venues, de la prise de contact et de la coupure de contact, etc.

Les deux clivages les plus typiques de la vie du contact, ceux auxquels Szondi a fait un sort tout à fait particulier sont les clivages diagonaux C-+ et C+-.

1. C-+ (!!!) : clivage qui va dans le sens de la «Süchtigkeit», de la mise en exercice passionnée du cycle du besoin et de son apaisement provisoire; Schotte, lui, parle de «clivage de la stase»; la stase («stasis» : station, stabilité, disposition, état) évoque l'idée d'un arrêt, d'une accumulation d'énergie, d'une inertie, d'un stationnement, d'une immobilisation, d'une prise de contact, d'un accrochage, d'une prise de tenue, ...

2. C+- (!!!) : clivage qui va dans le sens de l'«Haltlosigkeit», de la perte de la tenue, de l'instabilité, du mouvement, de la remobilisation, de la «base» – comme dit Schotte – (de «basis» : la marche, le fait de marcher), d'une consommation effrénée et inapaisante, incapable de diminuer la tension du besoin. Alors qu'en C-+ l'accent porte sur l'état de besoin qui se fait sentir, il semble qu'en C+- l'accent porte sur l'apaisement ou, plus exactement, sur la tentative réitérée et vaine d'apaisement du besoin via une consommation effrénée qui, de moyen, devient une fin.

Pour terminer, commentons et décrivons brièvement les quatre positions pulsionnelles du circuit du contact en nous inspirant de Jacques Schotte :

1. m+ : c'est prendre contact. Plus exactement, avec m+ le contact prend, le courant passe, il y a une chaleur contactuelle. Le sujet m- peut avoir des contacts mais ces contacts ne sont pas chaleureux, vivants, le contact ne prend pas vraiment, il demeure froid, sec, etc. Le sujet m+ souhaite être branché sur l'ambiance, dans l'atmosphère, il souhaite se sentir bien en accord avec la présence globale de l'entourage dans lequel il se trouve inséré. Quand m+ s'accentue, on a affaire à un sujet avide de sensations fortes, de sentir les choses et les événements qui l'entourent, toujours à l'affût, insatiable de sensations nouvelles. Ainsi :

a) le m+!!! ne supporte pas les variations importantes des quantités d'excitation intrapsychique : il y est trop sensible;

b) par ailleurs, il recherche les sensations fortes, nouvelles. C'est le paradoxe du toxicomane qui veut être «cool», qui veut la paix, et qui, pourtant, se défonce, connaît les montées et les descentes les plus vertigineuses. Mais, à travers ce paradoxe, on voit bien quel type de fonctionnement le toxicomane s'évertue à mettre en jeu : le cycle de l'alternance du besoin et de son apaisement, la pulsation cadencée, non rythmique, de la séparation et de la confusion incestueuse. De telles variations, de tels mouvements forment l'essence de la vie dans ce qu'elle a de primordial. Le toxicomane a besoin de se sentir le plus vivant possible. Le «sujet» m+!!! peut être un individu avide de

paroles, logorrhéique, qui dévore, englobe, noie l'interlocuteur dans un flux de paroles sans mesure qui l'emporte : on a affaire à un usage maniaque de la parole. Un tel m+!!! n'est pas sans rapport avec l'oralité, comme Szondi le prétend, car il y a dans l'oralité une avidité, une immédiateté, un «vouloir tout tout de suite», une urgence et une propension à tout dévorer, à tout confondre. Dans ce sens précis, cette position pulsionnelle a bien quelque chose d'incestueux.

2. d- : c'est retenir le contact, même éventuellement s'il n'est plus actuel, s'il n'a plus lieu. Cette position pulsionnelle a quelque chose de nostalgique, d'immobile, de statique. C'est une sorte de mémoire du contact qui implique donc un certain repli sur «soi». Nous pouvons d'ailleurs constater qu'elle est une des deux positions du facteur médiateur (ou «auto») du vecteur contact. Elle fournit l'occasion d'une première intériorisation, d'une première réappropriation de la prise de contact. Elle implique par conséquent une première prise de temps, une première prise de distance par rapport à l'actualité contactuelle. En ce sens, parler d'analité à propos de d- comme le fait Szondi semble pertinent si l'on voit dans l'analité une manière plus intériorisée, plus indépendante, plus personnalisée, de vivre l'état de besoin et l'urgence de son apaisement. Lorsque d- s'accentue, elle signe un état de dépressivité chronique, d'inertie au changement, de nostalgie d'une satisfaction perdue.

Si le d- s'accentue en cours de psychothérapie, la cure se ralentit, elle est comme lestée, alourdie, le sujet traîne un boulet. Il entame un travail de deuil, de séparation, qui prend une coloration dépressive. La question de l'indication des anti-dépresseurs est à poser éventuellement.

3. d+ : c'est chercher le contact, se mettre en quête, en mouvement vers une satisfaction ou un apaisement qui restent à venir. C'est vouloir le changement, c'est se (re)mettre en route, se (re)mobiliser. Troisième position du circuit, d+ est la position légaliste, paroxysmale, du vecteur contact. Elle obéit à l'impératif que la vie adresse à tout vivant : de «circuler», de «suivre le mouvement», d'être «dans le coup», bref, de «suivre le rythme» du mouvement général de la vie en supportant l'inapaisement provisoire du besoin. Quand d+ s'accentue, cette position peut[3] signifier une réaction contre la dépressivité de la tendance d-. On a alors affaire à une sorte de dépression agitée, fébrile. On trouve aussi d+!! chez les sujets qui ne peuvent vivre que dans une quête urgente, aiguë, paroxysmale, qui les meut

3 Mais pas nécessairement.

et les fait bouger, circuler sans repos, toujours et à nouveau, dans le monde.

4. m- : c'est couper le contact; cela ne signifie pas que la personne ne prend pas contact : elle peut contacter mais le courant ne passe pas, le contact n'apporte pas de satisfaction ou d'apaisement. Il manque de chaleur et, en fait, m- signifie que le contact ne prend pas. La position m- est une position de coupure, de déconnexion par rapport à l'ambiance. D'après notre expérience, les toxicomanes au détachant et au détergent présentent du m-. Ce type de toxique provoque une déconnexion rapide et brutale par rapport au monde. C'est dire que le «sujet» m- ne tient plus à l'ambiance, est débranché et, en ce sens, il n'a plus de tenue, il ne peut plus se tenir. C'est une position pulsionnelle hypomaniaque d'indépendance par rapport à l'entourage pour ce qui concerne l'obtention de la satisfaction ou de l'apaisement pulsionnel. Le «pré-sujet» se retranche dans une espèce d'enveloppement[4] qui sert de membrane protectrice contre les nuisances provenant du dehors qu'il constitue via même sa coupure du contact. On rencontre m- statistiquement chez les enfants en période de latence, au moment où ils entrent à l'école primaire : ils se détachent de la sphère maternelle, ils s'efforcent de ne plus attendre d'elle trop de satisfaction. Mais m- peut également être l'indication que la personne éprouve un malaise quant à sa présence même : certes, elle est là, elle est ici, mais sur le mode d'un «mal-être» présentiel; m-!! se rencontre notamment dans les cas de manie avérée (au sens psychiatrique du terme), ainsi que dans tous les troubles psychiques du contact qui impliquent une «Haltlosigkeit», un «manque de tenue».

4 Pour plus de développement, cf. Philippe LEKEUCHE, «*La dimension du contact dans la toxicomanie*», in Jacques SCHOTTE (éd.), «*Le contact*», Bibliothèque de Pathoanalyse, De Boeck-Wesmael, Bruxelles, 1990.

Chapitre 6

Le circuit sexuel

L'axe spécifiquement sexuel de la vie pulsionnelle se constitue de l'intrication des deux courants qu'on désignera, à la suite de Szondi, comme *tendre-érotique* (h) et *sadique-agressif* (s).

Szondi assimile sommairement la dialectique du vecteur sexuel à celle qui préside au second dualisme pulsionnel, promu par Freud à travers le conflit entre les pulsions de vie et de mort, Eros et Thanatos.

Disons tout de suite que nous refusons cette assimilation.

Elle est toutefois féconde dans la mesure où elle nous conduit à nous interroger sur le phénomène de la *désintrication pulsionnelle* (*Triebentmischung*), concept majeur chez Szondi autant que chez le dernier Freud.

La question de la désintrication pulsionnelle a été traitée par Freud dans «Le moi et le ça».

Dans le ça, pulsions de vie et de mort, amour et haine, liaison et déliaison restent étroitement intriqués.

C'est l'appropriation de la libido par le moi via l'identification, le narcissisme, la désexualisation et la sublimation qui, selon Freud, induit la désintrication en amorçant l'autonomisation des forces agressives-destructrices.

La désintrication est à l'origine du masochisme primaire qu'on découvre au fond de la culpabilité inconsciente originaire et de ses manifestations dérivées, telles que la réaction thérapeutique négative.

La désintrication pulsionnelle est encore ce qui justifie la définition nietzschéenne de l'homme comme «animal malade», définition que Freud avalise implicitement. L'être-malade, ou masochiste, n'est pas accidentel; c'est un état originaire qui demande à être surmonté.

Dans notre présentation du vecteur C, nous avons continuellement insisté sur la nécessité, pour une juste compréhension de la problématique du contact, d'en évacuer la notion d'objet pour donner la préséance à celles de rythme et de source.

Le vecteur sexuel, à l'encontre, mérite d'être tenu pour le vecteur de *l'objet* par excellence.

Précisons que nous faisons de la notion d'objet un usage restrictif et précis, en opposition avec le flou conceptuel où elle baigne chez Freud et dans la tradition psychanalytique.

Il faut faire la distinction entre l'objet en tant qu'il s'oppose au sujet – dans ce cas, l'objet est le tout autre du moi – et l'objet en tant que *figure-forme* (*Gestalt*), lieu privilégié de l'investissement pulsionnel, *centre* d'attraction, de rassemblement, de fixation, de concentration des flux pulsionnels jusque là dispersés.

Ce phénomène de concentration pulsionnelle qui spécifie son caractère éminemment sexuel de poussée érectile n'est pas sans analogie avec ceux de leurre et d'empreinte (*Prägung*) si déterminants dans le comportement sexuel des animaux.

Par là s'introduit la dimension *scopique* de la vie pulsionnelle.

La saisie pulsionnelle de la chose la fait advenir comme objet-forme, figure saillante détachée du fond.

> Par rapport à l'espace contactuel où la distinction figure-fond n'est pas encore opérante, le scopique introduit la troisième dimension : relief, profondeur, perspective. L'objet-Gestalt tel que nous l'envisagerons ici est proche de ce que Rosolato appelle l'«objet de perspective» encore que le phallus maternel auquel Rosolato assimile cet objet, postule la référence à la castration, concept non encore opératoire au niveau S.

Lacan a pointé l'événement scopique à travers ce qu'il a nommé le stade du miroir. Au stade du miroir, la libido se trouve être brusquemment concentrée dans une figure singulière, objet totalisateur offert à la saisie du regard. Ce phénomène analogue à celui de l'empreinte préside à l'«assomption jubilatoire» du noyau imaginaire du moi.

Dotant le pré-sujet d'un sentiment d'unité et d'autonomie anticipées, l'image spéculaire a la fonction d'une prothèse orthopédique : elle assure l'appui nécessaire au mouvement de concentration unitaire qui se substitue au fonctionnement «par bribes et morceaux».

Le stade du miroir inaugure la dialectique du tout et des parties, avant d'introduire à celle du même et de l'autre.

L'assomption jubilatoire ne se produit toutefois qu'à la condition d'être étayée par l'amour primaire.

L'enfant ne peut se prendre pour objet d'amour et de désir et s'investir comme tel que pour autant qu'il a été lui-même aimé, désiré, investi par la mère.

Mais l'événement spéculaire n'a pas que des effets exaltants. S'il est un jalon capital sur la voie du développement, s'il facilite la sortie de l'univers symbiotique en assurant les fondements narcissiques du moi futur, il inaugure du même coup le sentiment tragique de l'existence.

Cet objet que je découvre dans le miroir et que je prends pour moi, de même que tous les autres objets dérivés doués de la faculté de m'exalter, sont des objets *perdus*, à la fois parce qu'ils sont *objets de perception* – «L'objet est perdu du moment qu'il est perçu» (Freud) – et parce que, en tant qu'ils sont essentiellement *imaginaires, objets d'imagination*, pures et simples *images*, ils ne se laissent ni prendre, ni saisir, ni posséder, ni pénétrer. On peut voir mais pas avoir, on peut se voir mais pas s'avoir, ni savoir au sens de connaître la chose en soi.

D'autre part, la captation scopique est génératrice d'une désintrication primordiale : les forces érotiques sont concentrées dans et par l'image, les forces destructrices-agressives laissées au dehors, sans qu'on sache encore quel destin leur sera réservé.

A cette libération initiale des forces destructrices s'ajoute la rage née de l'impuissance à se posséder soi-même.

Dans «Le portrait de Dorian Gray», Oscar Wilde a brillamment illustré le destin narcissique au sens où nous l'envisageons ici. Comme on sait, ce roman préfigure la destinée tragique et dérisoire de Wilde lui-même.

Par sa beauté physique, Dorian séduit un peintre à la mode qui fait de lui un portrait si fascinant de ressemblance que Dorian, lui-même séduit par sa propre image, se l'approprie en dépit des réticences du peintre.

Dorian réalise le souhait de Narcisse : s'appropier son image avec la conviction d'avoir éternisé l'instant jubilatoire.

Mais l'éblouissement spéculaire lui est fatal, il met en branle un processus destructeur irrésistible. Dorian devient incapable du moindre sentiment de sympathie, puis il devient haineux. Il assassine sauvagement le peintre qui l'a séduit.

Enfin, son portrait lui apparaîtra hallucinatoirement si atrocement abîmé qu'il mettra un terme à son cauchemar en se suicidant.

L'image spéculaire est toujours celle d'un autre appelé à jouer le rôle de *double narcisssique.*

Il importe peu que cette Gestalt gorgée de libido purifiée corresponde à l'image du sujet ou qu'elle soit d'un autre si cet autre reflète une image idéale et qu'on peut se mirer dans ses mirettes.

Cette image a le statut d'objet perdu, inaccessible, alimentant la nostalgie.

Par rapport à la catégorie de la personne, elle occupe le rang de la troisième personne, du tiers absent.

De son propre aveu, Freud a d'abord ignoré le fait que le premier objet investi de libido fût le corps propre en tant qu'image idéale, qualifiant ledit objet de narcissique.

Dans l'autoérotisme primaire, il n'y a pas d'objet à proprement parler, ni, quoi qu'on dise, d'étayage fantasmatique, il n'y a que l'investissement d'une activité génératrice de plaisir.

Ce premier modèle de l'activité pulsionnelle caractérisé par l'autostimulation indéfinie des arcs sensorimoteurs est assimilable au mode de fonctionnement décrit comme spécifique du vecteur du contact.

La concentration de la libido dans un objet-figure-forme définit le stade du narcissisme pour autant qu'il est posé en référence au mythe de Narcisse.

Le narcissisme, vu sous cet angle, apparaît comme une spécification et un cas particulier de l'auto-érotisme.

L'ancrage fantasmatique lui est, faut-il le dire, essentiel.

Au stade suivant apparaît le choix d'objet homosexuel, qui s'avère être un cas particulier du narcissisme.

Ce n'est qu'au-delà, et pour autant que par la médiation de la loi, le deuil de l'objet narcissique aura été mené à bien, que peut s'ouvrir la possibilité d'une orientation «objectale» de la libido soumise à la dialectique sujet-objet.

Freud a d'abord opposé les pulsions sexuelles aux pulsions d'autoconservation (Selbsterhaltungstriebe) qui émanent entièrement du moi.

Ensuite, à partir de l'introduction du narcissisme, s'est fait jour une autre distinction entre libido narcissique et libido objectale. La libido narcissique est la libido investie dans le moi, la libido objectale est la partie de la libido narcissique prêtée ou rendue à l'objet.

Les deux types d'opposition postulent l'existence d'un moi achevé, gérant son capital libidinal.

Il est facile de rapporter la première opposition à la dialectique S-Sch, voire à la dialectique Rand (C-S) - Mitte (P. Sch).

Quant à l'opposition entre les orientations narcissique et objectale de la libido, il nous paraît plus pertinent de la situer à l'intérieur de chaque vecteur en la rapportant aux clivages diagonaux. Autrement dit, nous considérons que la combinaison des positions pulsionnelles 1 et 2 a une valence plutôt narcissique, la combinaison 3-4, plus objectale.

La confusion conceptuelle peut être réduite si le champ sexuel est défini comme un espace centré, le centre étant occupé par l'objet-Gestalt vers quoi convergent les flux libidinaux.

Dans l'axe S+-, le centre est occupé par le présujet qui attire à lui la libido; l'orientation du flux libidinal est *centripète*; par extension, nous le qualifions de narcissique, avec toutes les réserves émises plus haut.

Dans l'axe S-+, les intérêts libidinaux sont orientés vers l'extérieur; le flux est *centrifuge*; nous le qualifions d'objectal.

La position h+ exprime la *demande d'amour*, plus précisément le souhait d'être aimé pour soi en tant qu'être singulier, de jouir, inconditionnellement, du privilège d'être le plus aimé, voire de jouir du bénéfice de l'exclusivité : «Dis-moi que c'est moi qu'on aime le plus!». L'accentuation h+! est toujours le signe d'une fragilité narcissique génératrice d'une demande d'amour insatiable.

La position h- va dans le sens du rejet de la demande d'amour égocentrique et de la dépendance qu'elle implique. Cette mise à l'écart peut être consécutive à l'effroi provoqué par l'expérience de la séduction subie en raison de la passivation qu'elle a pu induire. La réaction h- témoigne le plus souvent d'une insensibilité aux manoeuvres séductrices de l'autre. Si elle est modérée, elle signifie que le désir est maîtrisé et que son orientation objectale ou sublimatoire ne présente pas de difficulté.

L'accentuation h-! est presque toujours l'indice d'une fuite devant l'engagement amoureux pour peu qu'il soit sexualisé.

La position s+ signifie le désir de posséder concrètement l'objet sexuel, ce qui exige la destitution préalable de l'image idéale de l'objet en tant que cette image lui confère un statut de totalité close inviolable.

Bien que d'origine sadique et donc d'essence thanatique, la position s+ mérite d'être considérée comme une position érotique, témoignant de la réintrication du courant agressif-sadique, de sa reliaison avec éros, opération indispensable à l'orientation du désir en direction d'un objet extérieur à la sphère narcissique-homoérotique.

La position s- signe le refus ou l'incapacité de séduire activement, conquérir, agresser, bousculer, pénétrer l'objet.

C'est la position la plus «sexuelle» du vecteur sexuel parce que c'est la plus scopique; le jeu d'amour avec soi-même culmine dans la contemplation ravie du bel objet qu'on est soi-même ou qu'on voudrait être, pour, de

cette image, constituer le cercle magique qui fait pâlir le reste du monde. «O temps, suspends ton vol ! Un seul être me ravit et tout est dépeuplé». Cet être hélas me manque, du fait même du ravissement.

Le refus d'agresser l'objet se double généralement d'une *idéalisation* qui le maintient dans la sphère narcissique.

La réaction s- peut signifier l'inhibition des tendances agressives et renvoyer, dans la mesure où le refus d'agresser se renforce d'un culte rendu à l'objet, à la notion d'oblation et de sacrifice soulignée par Szondi.

Mais ce ne serait là que l'issue la plus heureuse du processus d'énamoration-«d'haine-amoration», comme dit Lacan.

La fixation et la contention dans une figure totalisatrice de la libido érotique laisse le champ libre à Thanatos.

La réintrication s+ faisant défaut, on doit s'attendre à des manifestations agressives-destructrices non liées toujours susceptibles d'alimenter le courant *masochiste*.

Une fixation tenace en s- est souvent le signe d'une persistance quantitativement importante du masochisme primaire.

Chez l'enfant en période de latence, la position sexuelle la plus commune est h+! s+! ! : la demande d'amour demeure vive, alliée au besoin impérieux de posséder activement l'objet.

On s'étonne évidemment d'une telle hypertension sexuelle à un âge classiquement caractérisé par le silence des émois sexuels.

Mais ceux qui ont l'habitude de cet âge savent à quel point la question de l'identification sexuelle est alors primordiale. Au sortir de l'Oedipe, il importe de faire un choix positionnel, qui sera décisif pour l'avenir.

Dans la majorité des cas, la demande d'amour (h+) se maintient, associée à une identification massive à la figure du père puissant (s+), bagarreur, intrusif (soldat, cow-boy, sportif, truand, etc.). L'identification virile se rencontre aussi chez la fille, qui donne alors les signes extérieurs du garçon manqué.

Mais une majorité de filles donnent alors déjà la réaction s-, indice qu'elles ont résolu la crise oedipienne en adoptant la position féminine passive caractérisée par l'investissement narcissique du corps propre dans sa totalité esthétique.

La position s- peut être considérée comme normative chez la petite fille; chez le garçon, elle est pour le moins problématique.

A la puberté, s- prend le pas sur s+ dans les deux sexes. Des travaux récents tendent à faire apparaître une prédominance de s+ chez les jeunes filles, ce qui pourrait indiquer que la recherche active de l'objet sexuel est au-

jourd'hui davantage le fait des jeunes filles que celui des jeunes gens, réfugiés dans la passivité narcissique.

Chez les enfants traités pour retard psycho-moteur, troubles du caractère, comportement agressif, troubles instrumentaux, etc. c'est la réaction s- (!) qui est le plus souvent observée.

Dans ces cas, s- s'interprète comme signe de la difficulté à lier l'agression pour orienter l'action dans le sens du travail concret sur les objets.

Susan Deri a montré que plus le besoin de manipuler et façonner les objets est manifeste, plus la position s+ est fermement occupée.

I. Le vecteur sexuel selon Szondi

Szondi axe toute la dynamique du vecteur S autour du conflit entre Eros et Thanatos. Nous avons déjà dit que nous n'acceptons pas cette référence sans réserves.

Elle est peu fidèle à la doctrine freudienne des pulsions, pour qui l'opposition vie-mort qualifie la vie pulsionnelle dans sa totalité et pas seulement l'aspect le plus sexuel de celle-ci.

S'il faut faire entrer le couple Eros-Thanatos dans le schéma szondien, c'est sans doute, suivant la suggestion de Schotte, en affectant simplement le signe + d'une valence érotique et le signe - d'une valence thanatique, qu'on y réussit le mieux, dans le respect de la filiation freudienne.

A lire Szondi, on se rend compte que la désintrication majeure propre au vecteur sexuel, celle qui est issue du clivage diagonal, n'aboutit pas à l'opposition entre Eros et Thanatos mais bien à la dissociation entre passivité (S+-) et activité (S-+), et, au-delà, entre *féminité* et *masculinité*.

L'activité et la passivité s'opposent surtout à l'intérieur du facteur s, tandis que le couple féminité-masculinité renvoie plutôt à l'opposition entre h+ (besoin de *tendresse*) et s+ (besoin *d'agression* et de *domination*).

L'autre binôme invoqué par Szondi pour nourrir l'interprétation dynamique du vecteur S est celui qui oppose l'amour *individuel* (h+) et l'amour *collectif* (h-). Nous verrons plus loin ce qu'il faut penser de ces oppositions conceptuelles.

Une autre confusion possible tient à l'indistinction entre l'amour (Liebe), représenté par le facteur h, et la sexualité, implicitement présentée comme un mixte d'amour et d'agression, sans que son statut soit interrogé davantage par Szondi.

De toute évidence, dans la mesure où elle est incarnée par l'hermaphrodite bisexuel, la tendance amoureuse est ici dotée d'un statut

prégénital. Il s'agit d'être aimé-désiré, comme celui qu'on a été ou qu'on aurait voulu être dans les temps pré-oedipiens.

Que le souhait de retrouver la plénitude imaginaire du couple mère-enfant des origines soit au principe du sentiment amoureux, ce n'est pas douteux.

Que la mise à distance de l'égocentrisme (h+) foncier caractéristique de la demande d'amour et sa transmutation en altruisme (h-) soit une autre composante de l'amour n'est pas non plus contestable.

Que la dissociation entre amour et sexualité soit appauvrissante pour l'un et l'autre, personne ne le niera.

Ce qui est douteux, c'est que la question de l'amour puisse trouver réponse dans le vecteur S.

L'amour qualifié ne peut être que le fait d'un moi constitué comme tel, notamment parce que la libido cédée à l'objet est toujours de la libido prélevée sur le capital narcissique.

L'amour qualifié implique une différentiation nette entre sujet et objet.

Or, dans le vecteur sexuel, on ne sort pas, ou très peu, de la sphère spéculaire caractérisée par le transitivisme; on est donc toujours en deçà de la distinction accomplie entre le moi et l'autre, entre le sujet et l'objet, entre le soi-sujet et le soi-objet, distinction qui ne devient opérante qu'au niveau Sch.

II. Phénoménologie du vecteur sexuel

Le mouvement contactuel se caractérisait par le va-et-vient de son rythme. Le mouvement proprement sexuel s'en distingue par la *direction* que lui imprime *l'attraction* exercée par *l'objet*.

Par rapport au *point focal* que l'objet représente, le mouvement sera *centripète* ou *centrifuge*, si bien que les verbes actifs les mieux à même de signifier un tel mouvement sont *avancer* et *reculer*.

Schotte a proposé les formulations suivantes :

h+ : faire avancer

h- : faire reculer

s+ : se faire avancer = avancer

s- : se faire reculer = reculer

Faire avancer (h+) a le sens de faire venir à soi. C'est la position égocentrique par excellence, celle où, spontanément, le (pré) sujet se situe au point central, dans l'attente qu'on lui confirme sa position d'épicentre de l'attraction sexuelle universelle. Dites-moi que je suis le plus beau, le plus grand, le plus fort, le plus tout. L'occupation de cette place implique une *demande d'amour illimitée.*

Faire reculer (h-) a le sens inverse d'éloigner l'autre afin d'instaurer la distance, et, niant pour soi-même le manque, de le situer hors de soi, d'où la propension, typique de cette position, à donner, proposer, rendre service, faire des cadeaux.

A la demande s'oppose le *don.*

Ainsi se justifie l'opposition établie par Szondi entre le besoin d'amour individuel (h+) centripète et le besoin d'amour collectif (h-) centrifuge.

On comprend pourquoi il faut se garder d'idéaliser la position h- : principiellement, c'est une attitude d'auto-suffisance narcissique.

Le passage de h à s implique la prévalence du rapport à soi sur le rapport à l'autre, du réfléchi sur le direct immédiat, de la voix moyenne sur l'active.

Du moment que le rapport à soi prévaut sur le rapport à l'autre, la solution apportée à la question du manque se modifie, essentiellement du fait qu'elle emprunte la voie médiane du fantasme.

Si la position h+ renvoie à l'affirmation spontanée du manque qui la fait déboucher sur la demande d'amour immédiate, la position s+ est celle d'un sujet que le rapport réflexif à soi a convaincu du fait qu'il est en manque d'un objet situé hors de lui, lequel objet détermine l'avancée conquérante du sujet en direction de cet objet à prendre, saisir, dominer.

La tendance sadique s+ a toujours le sens de *prendre à* ou *par*, prendre quelque chose à quelqu'un ou par quelqu'un.

Par là s'introduit décisivement la distinction du tout et des parties, la ou les parties s'avérant plus intéressantes que le tout.

Inversément, la position s- est celle de la *reculade* et du *refus.*

On l'illustre en invoquant le mythe de Narcisse.

Dans le mythe, la demande d'amour est le fait de la nymphe Echo. Cette demande intronise Narcisse dans la position de l'objet qui manque à Echo.

Narcisse *refuse* à Echo l'objet qu'il est devenu pour elle. Révélé à sa condition d'objet désiré, Narcisse tend à s'approprier cet objet. Voulant se posséder lui-même, il se heurte à l'obstacle du miroir réfléchissant. De l'objet il ne possédera jamais que le *reflet.*

La position la plus spécifiquement narcissique se soutient donc d'un fantasme d'auto-suffisance nourri de la perfection de l'image spéculaire.

Elle ne débouche que sur un mouvement rétrograde, la contemplation de soi exigeant le recul. Bien plus, l'arrêt de tout mouvement s'impose dès lors que le moindre souffle à la surface de l'eau risque de faire disparaitre l'image.

Ainsi Narcisse est-il contraint à une immobilité marmoréenne. Toute son énergie est consacrée à se maintenir dans la *passivité* la plus complète.

L'organisation de l'espace est focalisée sur son image. Et si l'espace est figé, le temps l'est autant. L'instant de la fascination s'éternise dans un cadre invariable.

Les forces d'agression, empêchées de s'extérioriser, restent emprisonnées dans l'image.

La fatale conjonction du narcissisme et du masochisme trouve à se traduire dans la mort, ici rendue aimable par la transfiguration érotique, qui la fait accoucher d'une fleur, symbole de *virginité* triomphante.

En un certain sens, l'opposition entre s+ et s- renvoie donc, au-delà de l'opposition entre le courant sadique et le courant masochiste, à l'opposition entre le viol et la virginité.

Le saut du narcissisme à l'objectalité implique donc aussi l'érotisation de l'agression extériorisée et la transgression du tabou de la virginité.

Sade incarne parfaitement ce type de transgression; le mépris militant de la virginité est une constante de l'organisation pulsionnelle dominée par s+.

Ajoutons que la position de Narcisse est encore masochiste en ce sens qu'affirmant haut et fort son ingratitude à l'endroit d'Echo qui l'a pourtant révélé à lui-même, il appelle inévitablement sur lui la haine vengeresse des nymphes.

III Le vecteur sexuel et la psychanalyse

Les premières investigations de Freud concernant l'origine des affections névrotiques l'amènent à postuler l'omniprésence étiologique d'une scène de séduction génératrice d'affects puissants, dont le névrosé craint le

retour tout en recherchant compulsivement les occasions susceptibles d'amener la résurgence de l'émotion première.

L'hystérique reste accrochée à une scène de séduction qu'elle a passivement subie, tandis que l'obsessionnel reste fixé à une scène où il a été acteur-provocateur. Il s'ensuit généralement qu'aux yeux de l'hystérique, le pervers est toujours l'autre de la scène – mais pourquoi, si elle est si peu perverse, revient-elle toujours vers son séducteur ? – tandis qu'aux yeux de l'obsessionnel, le pervers n'est autre que lui-même, ce qui justifie le bien-fondé de ses auto-accusations.

L'aphorisme célèbre de Freud : «La névrose est le négatif de la perversion», prend tout son sens à la lumière de la métaphore photographique. Correctement développé, le scénario névrotique révèle un scénario pervers où il est toujours question, en dernière analyse, d'un rapport de type sado-masochiste.

Freud restera fidèle à la théorie de la séduction en dépit de l'abandon de la référence à une séduction de fait. Dès lors que l'accent est déplacé de la réalité factuelle à la réalité fantasmatique, la séduction prend place au rang de déterminant obligé de l'orientation sexuelle de tous les individus humains.

Le fantasme originaire de séduction est chargé d'expliquer l'origine des émois sexuels au sens qualifié du terme. Inévitablement, l'origine du désir sexuel est rapportée à l'intrusion excitante d'un autre.

A cet égard, la sexualité polymorphe de l'enfant, dont Freud fait mention dans les «Trois Essais», mérite d'être située en deçà de la séduction et de la relation de sujétion qu'elle implique.

Le repli sur le corps morcelé en autant de parties qu'il y a de points érogènes susceptibles d'entrer en action, correspond à une régression dont l'hystérique, entre autres, abuse volontiers.

En amont, la sexualité génitale, avec son halo de respectabilité vertueuse, constitue l'autre refuge privilégié du névrosé. Dansant d'un pied sur l'autre, du pied de l'auto-érotisme sur celui de la respectabilité sociale, le névrosé tente d'éviter le piège de la relation séductrice bien qu'il ne rêve au fond que d'y retomber toujours à nouveau.

L'intérêt pour les psychoses, à travers Schreber, et pour l'homosexualité, à travers Léonard de Vinci, conduit Freud au concept d'une relation d'objet narcissique, génétiquement située entre l'auto-érotisme primaire et la relation d'objet génitale.

Narcisse et l'homosexuel en sont les représentants attitrés. Le mélancolique en est un proche parent. La femme, pour autant qu'elle est purement «féminine», c'est-à-dire éprise de sa seule image, en est un autre exemple.

Au fur et à mesure qu'il s'intéresse aux problèmes du moi et de l'identification dans l'éclairage de la seconde théorie des pulsions, Freud tend de plus en plus à lier le destin de la sexualité à celui du moi.

Le sadisme et le masochisme en tant que prototypes du destin pervers sont examinés à partir du phénomène de la désintrication pulsionnelle.

En résumé, voici comment les choses se passent :

1. à l'origine, Eros et Thanatos sont inextricablement mêlés du fait que le moi n'existe pas encore;
2. le moi se constitue en dérivant vers lui les forces de vie, les forces de destruction se trouvant dès lors libérées. C'est là l'événement générateur de la désintrication;
3. le moi se constitue par identification, de deux manières principales :
   a. en introjectant l'ancien objet d'amour, ce qui implique le détour par l'avoir, la relation d'objet, la perte, le deuil;
   b. plus fondamentalement, en étant comme le père primitif, ou plutôt comme il a envie que je sois, identification immédiate au modèle imposé par le surmoi, remaniée ultérieurement pour aboutir à la formation de l'idéal du moi;
4. une partie des forces destructrices libérées par la désintrication reste hors du moi sans subir de modifications, constituant le courant sadique pur; une autre partie, toujours extérieure, se combine avec de l'énergie érotique prêtée par le moi pour constituer le courant agressif de la libido indispensable à l'investissement possessif de l'objet non-moi;
5. L'autre partie des forces destructrices reste dans le moi constituant le courant masochique primaire, ce qui fait dire à Freud :

   «En prenant son parti d'une certaine inexactitude, on peut dire que la pulsion de mort qui est à l'oeuvre dans l'organisme – le sadisme originaire – est identique au masochisme. Après que sa plus grande part a été déplacée vers l'extérieur sur les objets, ce qui demeure comme son résidu dans l'intérieur, c'est le masochisme proprement dit, érogène, qui, d'une part, est devenu une composante de la libido et d'autre part garde toujours pour objet l'être propre de l'individu» (Le problème économique du masochisme);
6. Les forces de destruction d'abord rejetées à l'extérieur peuvent toujours être réintrojectées, constituant le courant masochiste secondaire, particulièrement actif dans des organisations telles

que la névrose obsessionnelle, la mélancolie, la névrose de destinée, etc.

Ces propositions sont transportables dans le schéma pulsionnel de Szondi, de la manière suivante :

1. L'intrication primordiale est propre au vecteur C;
2. La désintrication première se produit en S du fait de la demande d'amour (h+) signifiant le besoin d'accaparer la totalité d'Eros;
3. La transformation de l'énergie pulsionnelle en libido du moi se répère en Sch :
   a. sur le versant introjectif : k+
   b. sur le versant inflatif : p+
4. La partie de l'agression dirigée vers l'extérieur, éventuellement érotisée, constitue le courant s+;
5. L'autre partie des forces destructrices qui reste dans le moi constitue le courant «sadique originaire, identique au masochisme» : s-;

Cette notation de Freud est capitale : le masochisme originaire est du sadisme non exporté.

6. La partie de l'agression secondairement introjectée qui alimente le masochisme secondaire implique selon nous la conjonction k+s-;

   Le renoncement altruiste à l'appropriation égoiste de la libido érotique (h-) garantit la possibilité d'échapper au dilemme sado-masochiste.

Le fantasme originaire qui sous-tend la dynamique du vecteur sexuel est sans conteste le fantasme de séduction.

Les quatre positions vectorielles résument les quatre possibilités de positions pulsionnelles au regard de la séduction.

La position h+ appelle la séduction, signifiant le désir d'en renouveler l'expérience en tant que celle-ci pose toujours à nouveau la question du désir et de son objet.

La position s- est celle du sujet séduit.

Le refus d'érotiser l'agression dirigée vers un objet extérieur est ce qui détermine l'orientation passive, autocentrique, du désir, et, conséquemment, la tendance masochique.

L'association h + s - assure le maximum d'intensité au courant narcissique, passif-féminin et masochiste de la sexualité.

La position s+ est celle du séducteur-violeur qui réduit sa victime à l'impuissance de manière à lui ôter quelque chose par la force; en définitive il s'agit d'arracher à l'autre sa jouissance.

Il faut toutefois souligner le fait patent que dans le couple séduit-séducteur, les rôles s'échangent volontiers, la question étant toujours : lequel des deux a mis les choses en branle, question appelée à rester indéfiniment pendante.

A la limite, il n'est jamais possible de dire qui est le plus séducteur.

Le sujet h+ séduit par l'expression directe du manque et la faveur indirecte qu'il fait aux autres de leur prêter les attributs présumés convenir à la satisfaction de sa demande.

Le sujet s-, à l'instar de Narcisse et de la femme dite féminine, séduit par son inaccessibilité et l'illusion de perfection qui en émane, accessoirement aussi par l'aura de malheur et le parfum de mort qui l'enveloppe. Plus on veut le sauver, plus il sourit de la naïveté de vos efforts.

Le sujet s+, bien qu'il soit le seul à mettre la séduction en acte, n'est généralement pas séduisant; il n'exerce pas d'autre séduction que celle de la force intrusive, plus ou moins brutale.

D'une certaine manière, la position s+ tend à dénoncer l'illusion du bel objet séduisant et à destituer Narcisse de sa prétention à l'auto-suffisance. L'agresseur profane l'image, dissipe ses sortilèges et révèle le corps à sa matérialité en déchirant sa surface.

Crever l'enveloppe, trouer la peau, vider le corps de ses produits en le faisant vomir, déféquer, pleurer, suer, crier, saigner surtout, constituent des déterminants essentiels du désir sadique.

Le sadique humilie l'objet dans l'autre dans la mesure où l'autre s'investit lui-même comme objet suffisant.

Enfin le sujet h- exerce, de manière analogue à s-, mais sur un autre plan, la séduction de qui n'a pas besoin des autres, sauf pour leur faire cadeau de son altruisme. Ce type de séduction est habituellement exercé par ceux qu'animent un idéal collectif ou humanitaire. Il est le plus éloigné de la séduction sexuelle proprement dite.

Le thème de la séduction peut être étendu à la totalité du champ pulsionnel. On trouve dans chaque vecteur une position singulièrement expressive de la séduction propre au vecteur en question.

Ainsi la position m+ est la plus séduisante du vecteur C : position du meilleur contact, de la plus grande convivialité, de l'humeur optimale.

La position s- est la plus séduisante du vecteur S : position de la belle captive, de la Traviata, de la Dame aux Camélias, etc.

La position hy- est la plus séduisante du vecteur P : position de maîtrise des affects par le discours.

La position p+ est la plus séduisante du vecteur Sch : position du moi se promouvant comme instance transcendantale.

Nous soulignons simplement ici la banale nécessité de distinguer, à côté de la séduction sexuelle proprement dite, d'autres types de séduction : contactuelle, morale, spirituelle.

IV. Identifications homosexuelle et sado-masochiste

«Dans tous les cas d'homosexualité que nous avons observés, nous avons pu constater que ceux qui seront plus tard des invertis passent pendant les premières années de l'enfance par une phase de courte durée où la pulsion sexuelle se fixe de façon intense sur la femme (la plupart du temps, la mère) et qu'après avoir dépassé ce stade, ils s'identifient à la femme et deviennent leur propre objet sexuel, c'est-à-dire que partant du narcissisme, ils recherchent des adolescents qui leur ressemblent et qu'ils veulent aimer comme leur mère les a aimés eux-mêmes».

Cette définition qu'on peut dire canonique de l'homosexualité masculine essentielle est donnée par Freud dans les «Trois Essais sur la sexualité».

Il s'agit d'une note ajoutée en 1910, soit l'année où Freud fait paraître «Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci».

Il y livre le secret du fameux sourire léonardien qu'on retrouve identique chez Saint-Jean, Bacchus, la Joconde ou Sainte-Anne, sourire entendu si typiquement «pervers» et si différent du sourire ordinaire par lequel se scelle toute prise de contact dans la bonne humeur d'une pré-disposition sympathique.

Le passage du contactuel au sexuel se signe d'un changement dans la manière de sourire.

L'analyse de ce changement reviendrait à différencier, dans les photos du test, le sourire franc et ouvert du maniaque de celui, équivoque et secrètement allusif, de l'homosexuel, et aussi de l'hystérique.

A propos des éphèbes léonardiens, Freud écrit :

«Ce sont de beaux jeunes gens d'une délicatesse féminine, aux formes efféminées; ils ne ferment pas les yeux mais nous regardent d' un regard mystérieusement vainqueur, comme s'ils connaissaient

un grand triomphe de bonheur que l'on doit taire; le sourire ensorceleur que nous connaissons laisse deviner qu'il s'agit d'un secret d'amour.

Peut-être Léonard a-t-il désavoué et surmonté, par la force de l'art, le malheur de sa vie amoureuse en ces figures qu' il créa et où une telle fusion bienheureuse de l'être mâle et de l'être féminin figure la réalisation des désirs de l'enfant autrefois fasciné par la mère».

Dans la définition donnée par Szondi de la position h+, nous trouvons cet élément fusionnel lié à la bisexualité mythique originaire, semblable à celle évoquée par Platon au début du «Banquet». Eros, pour Szondi comme pour Platon, c'est avant tout l'union primitive des principes mâle et femelle, dont la désunion définit la désintrication pulsionnelle propre à la sphère sexuelle.

Le choix positif des photos d'hermaphrodites équivaut à exprimer le désir d'être aimé-désiré comme avant la naissance ou même avant la conception, quand n'étant encore qu'un pur objet imaginaire au regard du désir maternel, l'être à venir jouissait de toutes les perfections.

Il est significatif que chez bon nombre d'homosexuels, on observe expérimentalement une oscillation entre les positions extrêmes h+! et h-!. Cette bascule est caractéristique de l'union duelle dominée par le rapport de séduction mutuelle.

Tantôt le désir est désir d'être désiré (h+), tantôt il est désir de faire advenir l'autre au lieu du double idéal, pour le combler d'amour (h-).

Dans «Mort à Venise» Thomas Mann illustre parfaitement ce mouvement de bascule spéculaire à travers l'itinéraire destinal de son héros dont les capacités sublimatoires succombent à la séduction mortifère du bel adolescent.

Les deux pôles de la dimension h de la sexualité rendent compte de l'affinité entre la disposition homosexuelle et l'intérêt pour la culture, le culte du beau et des totalités harmonieuses qui sont les ressorts de l'amour de l'art étant dérivés de l'attrait premier pour le bel objet imaginaire initialement créé par le désir maternel dans son rapport à l'enfant idéal.

Les positions 1 et 4 du circuit sexuel peuvent être définies dans cette optique comme pré- (h+) et postdissociatives (h-), porteuses d'un idéal de (re)liaison, tandis que les positions 2 (s-) et 3 (s+) témoignent d'une dissociation poussée entre les courants passif (féminin, masochiste) et actif (masculin, sadique) de la sexualité.

Si l'identification homosexuelle est sous-tendue par l'idéal bisexuel témoignant soit d'une confusion soit d'une relativisation de la différence

entre le masculin et le féminin, les identifications masochiste et sadique oeuvrent au contraire à radicaliser la différence.

Dans le cas du masochisme, c'est le principe maternel-féminin qui est privilégié; dans le cas du sadisme, le principe paternel-masculin.

Lorsque nous définissons les perversions en terme d'identification, nous introduisons nécessairement des concepts qui sont étrangers à la sexualité sensu stricto, telle qu'elle se manifeste en S dans sa pureté première, et qui ressortissent aux vecteurs P (père-mère) et Sch (homme-femme).

Au seul niveau S, n'opère encore vraiment que la distinction entre passivité-réceptivité (h+s-) et activité-productivité (h-s+).

Mais on doit bien admettre par ailleurs que cette sexualité «pure» est une fiction. Dans les faits, il n'y a pas de comportement ou d'attitude sexuels qui ne s'accompagnent d'une identification soit congruente soit discordante.

Le sadisme et le masochisme représentent les deux prototypes majeurs de l'organisation de la sexualité et du moi. Il en est ainsi parce que, dans les deux cas, tant au niveau S qu'au niveau Sch, la désintrication est maximale.

Gilles Deleuze, dans «Présentation de Sacher Masoch», a défendu la thèse d'une opposition radicale et irréductible entre le sadisme et le masochisme. Cette thèse est contestable, et d'abord parce que son fondement clinique est exclusivement littéraire, basé sur la seule analyse des univers de Sacher-Masoch et du marquis de Sade.

Mais Deleuze a le mérite de souligner les différences et sa démonstration coïncide sur de nombreux points avec les constatations szondiennes en la matière.

L'organisation masochiste globale se présente de la manière suivante :

S		P		Sch		C	
h	s	e	hy	k	p	d	m
(+,0)	-!	0	+	+!	(0,-)	-	+

et l'organisation sadique :

S		P		Sch		C	
h	s	e	hy	k	p	d	m
(0,-)	+!	0	-	-!	(0,+)	+	-

Où l'on peut voir que les réactions les plus pregnantes sont celles du deuxième niveau pour le masochisme, et du troisième pour le sadisme, en unitendance ou en clivage diagonal.

Du fait qu'elles sont voisines dans le circuit, le passage de l'une à l'autre position peut se produire facilement, ce qui rend compte du renversement fréquemment observé de l'une dans l'autre.

Chez le sado-masochiste typique, le renversement se produit précisément en s. Szondi en a donné un exemple édifiant dans la «Triebpathologie», à travers le cas d'un officier SS hautement pervers.

Il n'empêche qu'il y a intérêt, ne serait-ce qu'à titre didactique, à marquer les différences entre l'identification masochique et l'identification sadique.

Ce que les deux organisations ont en commun et qui les définit comme perverses est une même attitude à l'endroit de la loi.

Masochisme et sadisme font intervenir une autorité dominatrice, répressive et punitive, mais au lieu que la sanction soit sanction d'une faute, elle constitue le préliminaire obligé de la jouissance sexuelle. On a donc un schéma inversé par rapport à ce qui est observé dans la névrose où le châtiment n'est jamais fantasmé que comme conséquence de la transgression.

Pour le reste, masochisme et sadisme s'opposent sur presque tous les points.

La position du moi masochiste s'organise essentiellement autour du désaveu (Verleugnung). Le masochiste oppose un déni à la constatation du fait que la mère est châtrée, anatomiquement et symboliquement.

La mère, ou la femme, est phallicisée, d'où l'étroite proximité entre le masochisme et le fétichisme, les deux allant le plus souvent ensemble. Le pouvoir de punir et châtrer est également retiré au père et octroyé à la mère.

Ces opérations sont tributaires de l'aspiration du moi introjectif (k+) à la «*Habmacht*». L'opération introjective consiste notamment à *fixer* la scène propice à effectuer le renversement de la menace de castration en promesse de jouissance pour ensuite la *reproduire* indéfiniment.

La toute-puissance conférée à la femme despote est une toute-puissance concédée par le moi. Elle vient du moi qui la rétrocède seulement et qui reste libre de la retirer s'il lui convient. Le moi fait la loi. Il ne s'agit donc pas d'une toute-puissance projetée, bien que l'introjection plonge ses racines dans la projection primaire.

Dans la position masochiste, contrairement aux apparences, le moi triomphe absolument.

Ce triomphe est aussi le triomphe du fantasme et de l'imaginaire, dont il atteste les pouvoirs créateurs.

Susan Deri a souligné le faible intérêt manifesté par le sujet s- pour la réalité matérielle concrète et sa manipulation.

La position s- est le plus souvent corrélée avec une propension à s'intéresser aux idées et aux arts, dans le mépris de l'intelligence pratique.

Ces traits, cliniquement indéniables, sont ici liés à l'investissement privilégié de la vie fantasmatique avec ce qu'elle implique de fixation à la toute puissance de l'imaginaire.

Le sadique adopte une position opposée. Loin de désavouer la castration maternelle, il l'affirme. Le pouvoir de la mère et le prestige du couple mère-enfant qui en procède, sont farouchement niés.

Le masochiste phallicisait la mère, le sadique phallicise le père.

Si le pacte masochiste vise à l'exclusion du père par l'établissement de l'alliance sacrée entre la mère idéalisée et le fils prodige, le projet sadique est, à l'inverse, matricide.

Notons qu'il n'y a pas de projet parricide chez le masochiste; tuer le père implique que son pouvoir a été reconnu et pris en compte, ce que le masochiste ne fait jamais, le pouvoir paternel étant par lui toujours subtilement tourné en dérision. Cette dérision est très présente dans l'oeuvre de Kafka, par exemple.

Le sadique s'identifie au père, à la loi, au surmoi dans la mesure où ces instances oeuvrent à la séparation du couple duel, au nom d'un principe supérieur d'essence institutionnelle. C'est pourquoi souvent, le sadique se fait le champion de la raison d'Etat.

S'idendifiant au père despote, le sadique fait alliance avec sa fille pour détruire la mère-épouse, de même que chez Sade, les libertins font alliance avec les prostituées (Juliette) pour martyriser les jeunes filles pures et réservées, attachées à leur virginité (Justine).

En somme, les deux clivages diagonaux du vecteur S renvoient pour le premier (h+s-) à l'inceste mère-fils, à l'inceste père-fille (h-s+) pour le second.

Chapitre 7

LE CIRCUIT DES AFFECTS

I. Le vecteur P selon Szondi

Szondi qualifie diversement le vecteur P : il parle tantôt de «vecteur des affects», tantôt de «vecteur (ou de pulsion) paroxysmal(e)», tantôt de «pulsion de surprise» («Uberraschungstrieb»), tantôt encore de «vecteur de l'éthique et de la morale».

Il y regroupe deux formes morbides, l'épilepsie et l'hystérie qui, toutes deux, sont des maladies à crise qui s'expriment sur le mode du paroxysme. Le verbe grec «paroxunô» signifie entre autres «inciter», «provoquer», «mettre en colère» et, dans la forme passive utilisée par Hippocrate : «s'aggraver», «devenir plus violent», «prendre une allure inflammatoire». La médecine quant à elle évoque la notion de paroxysme pour évoquer l'acmé des phénomènes morbides.

Si Szondi parle aussi de «pulsion de surprise», c'est dans la mesure où il croit pouvoir affirmer que le but pulsionnel de la pulsion paroxysmale est la surprise, un mécanisme de protection archaïque contre les dangers internes et externes. Selon Szondi, tout être vivant utilise une série de comportements dont le but final est de surprendre l'ennemi pour le paralyser et le rendre inoffensif. Les deux facteurs e et hy de la pulsion de surprise sont donc à l'origine d'une série de mouvements qui constituent autant de mécanismes protecteurs contre des dangers extérieurs. Ainsi, dans l'épilepsie, l'homme tomberait évanoui ou ferait le mort afin d'éviter d'avoir à tuer l'ennemi. Dans l'hystérie, l'individu s'agiterait en mouvements théâtraux ou se prémunirait contre une attaque massive en pâlissant ou en rougissant.

Par ailleurs, si Szondi parle encore, pour désigner le vecteur P, de «vecteur des affects», c'est dans la mesure où les sources d'énergie spécifiques qui alimentent la pulsion paroxysmale sont les forces des affects : «la pulsion de surprise, écrit Szondi, se nourrit donc de la force des affects bru-

taux et tendres qui s'accumulent en elle pour se décharger soudain de manière explosive sous la forme de mouvements et d'actes pulsionnels marqués du signe de l'affect».

Enfin, Szondi utilise parfois l'expression de «vecteur de l'éthique et de la morale» car il estime que la vie des affects et le champ du vecteur P forment le fondement pulsionnel du comportement éthico-moral. Szondi précise que l'Analyse du Destin opère une distinction entre la morale et l'éthique : «la morale constitue l'ensemble des règles qui fixent l'expression des affects sexuels dans une société donnée. L'éthique fonde l'interdit du meurtre, elle est dirigée contre le Caïn qui ne désarme jamais en nous (...)». Si le facteur pulsionnel hystériforme se trouve à la base de la morale, le facteur pulsionnel épileptiforme préside à l'éthique.

Outre le fait clinique, phénoménologique, que l'épilepsie et l'hystérie sont des maladies paroxysmales qui s'expriment par crise, y a-t-il une autre raison de les regrouper l'une et l'autre ? N'y a-t-il pas un scandale à considérer l'épilepsie comme une névrose au même titre que l'hystérie ? Szondi a généralisé à l'ensemble de son schéma la bipolarité nosographique caractérisant le vecteur C, à savoir la maniaco-dépression. Dans le contexte clinique de l'époque, il était tout à fait normal qu'il regroupe l'hystérie et l'épilepsie puisque la psychiatrie d'avant la seconde guerre mondiale utilisait couramment la notion d'hystéro-épilepsie. Il n'y avait pas là matière à scandale. Déjà Jean-Marie Charcot, au XIX^{e} siècle, le maître français de Freud, s'intéressa plus particulièrement aux rapports existant entre l'épilepsie et l'hystérie et il distingua l'hystéro-épilepsie à crises distinctes de l'hystéro-épilepsie à crises combinées : dans la première, une hystérie vient se greffer sur l'épilepsie et chacune des deux maladies évolue séparément; dans la seconde, il s'agit d'une hystérie grave, l'«hysteria major», qui articule en elle des moments épileptiques et hystériformes.

Mais aujourd'hui, après la découverte de l'E.E.G. et les progrès de la neurobiologie, n'est-il pas scandaleux de mettre sur le même pied l'hystérie et l'épilepsie, et de considérer cette dernière comme une névrose ? Ne relève-t-elle pas plutôt du domaine organique, neurologique ? D'une part, nous savons qu'il existe des épilepsies sans lésions organiques connues (épilepsie idiopathique ou essentielle); d'autre part, une lésion corticale à elle seule ne suffit pas toujours pour déclencher une épilepsie. Bien souvent, la lésion ne devient épileptique que plusieurs années plus tard; par ailleurs, il n'existe pas de relation directe et univoque entre une lésion et un tableau morbide; il convient enfin de bien faire la distinction entre trois niveaux indépendants entre eux : l'*anatomique*, lésionnel; le *fonctionnel*, électrique (présence d'un foyer épileptoïde à l'E.E.G.); et le *clinique*, nosographique (le tableau épileptique observable).

Tout ceci pour dire qu'il est caricatural et simpliste de réduire la soi-disant «cause» de l'épilepsie à une étiologie purement organique.

Si Szondi reprend sa conception de l'hystérie à la psychanalyse freudienne, quelle est sa conception de l'épilepsie ?

Pour Szondi, l'épilepsie est une maladie névrotique paroxysmale des affects brutaux se chargeant et se déchargeant soudainement, surprenant par là le sujet et les autres et lui permettant de se défendre contre la tentation de commettre un meurtre. Mais en quoi, pour Szondi, l'épilepsie est-elle une névrose ? Il faut surtout y voir des raisons testologiques, empiriques. D'une part, Szondi teste des épileptiques et obtient des profils qui confirment l'analyse que Freud a faite du cas Dostoïevsky. Or, pour Freud, le grand écrivain russe est un névrosé. D'autre part, le profil obtenu par Szondi met en évidence des troubles autres que ceux révélés par l'étude des psychoses, maladies qui se manifestent essentiellement par certaines figures du moi (Sch) alors que les perversions et les psychopathies sont plutôt caractérisées par le «syndrome de plaisir» (m+, p+, d+). Le rapprochement avec l'hystérie s'explique encore par le mode de déroulement temporel de l'épilepsie, déroulement qui n'est pas un cycle, ni un processus, mais qui se présente par bond, par surprise, par décharge après qu'une tension ait été accumulée.

Ce faisant, Szondi ne tient pas compte des recherches neurologiques en matière d'épilepsie; c'est là un prêté pour un rendu : Szondi n'est jamais mentionné par les épileptologues. Szondi demeure ambigu, imprécis sur la question des formes d'épilepsie. A la page 267 de la «Schicksalsanalyse», il se réfère à l'épilepsie génuine ou essentielle : il aurait testé 174 épileptiques idiopathiques. La question demeure de savoir si les patients qui furent considérés comme idiopathiques en 1944 le seraient encore aujourd'hui. En tout cas, Szondi fait parfois coïncider l'épilepsie idiopathique avec l'épilepsie des affects et l'hystéroépilepsie[1] alors que ces trois formes paraissent appartenir à des contextes différents.

Nous rapportant à ce qui est écrit dans la «Triebpathologie»[2], voici quels sont les signes testologiques pathognomoniques de l'épilepsie non-organique : (a) la présence du «E meurtrier» (e-, p-, m-) et (b) la ventilation dans le facteur e font dire à Szondi que «l'épileptique se défend du Caïn en se donnant pour mort»; (c) Sch oo : «L'abandon de la conscience, du moi, est, en tout cas, du point de vue de la psychologie des pulsions, une espèce de défense contre le danger» (p.484); (d) l'angoisse de faute et de châtiment (Po-!) est la conséquence des projets mortifères du Caïn. Szondi repère, par ailleurs, trois temps dans le fonctionnement de l'épilepsie : (1) le moment précritique, caractérisé par *e-!!*, signe que les exigences caïnesques se font de plus en plus puissantes; (2) le moment paroxystique, caractérisé par *eo* qui est le signe que la décharge a bien eu lieu; (3) le moment post-paroxystique, caractérisé par *e+!*, signe la culpabilité et la volonté de réparation («Wiedergutmachung»).

1 *Triebpathologie*, p. 492
2 *Ibid.*, p. 493.

En accord avec Freud, Szondi interprète la crise comme «une identification au père (que l'on souhaite tuer) autorisée par le surmoi en guise de châtiment»[3]; dans cet autochâtiment mortifère, le surmoi sadique et le moi masochiste obtiennent chacun satisfaction.

Quelle est en somme l'originalité de Szondi en matière d'épilepsie ?

1) Il donne à la problématique épileptique une ampleur anthropologique : chacun est concerné par elle, soit dans la maladie, soit dans sa profession, soit dans sa pratique religieuse ou éthique de l'existence car chacun se pose la question éthique par excellence : «puis-je tuer ?».

2) Alors que Freud fait appel au complexe d'Oedipe pour rendre compte de l'origine des exigences meurtrières, Szondi introduit le complexe de Caïn. L'Oedipe assassin est en fait «un petit Caïn». Alors que pour Freud il n'y a pas de structure épileptique – la crise étant le symptôme d'une hystérie grave – Szondi, au contraire, tend à dégager une problématique spécifiquement épileptique. L'épilepsie n'est pas qu'un symptôme. Elle est une entité nosologique. Et Szondi s'efforce avec génie d'en dégager l'unité clinique à travers l'appréhension qu'il fait de son déroulement temporel en rattachant au même «radical paroxysmal épileptiforme»[4] toute une série de manifestations cliniques en apparence fort disparates : autour de l'épilepsie essentielle viennent graviter la migraine, le bégaiement, les vasonévroses, les allergies, le glaucome, l'énurésie, etc...

3) Szondi situe la question de l'épilepsie à un autre niveau que celui du débat entre organogénèse et psychogénèse. Nous avons déjà mentionné que les recherches neurologiques ne lui servaient en rien pour le développement de sa pensée (ce qui ne veut pas dire qu'il les méprise!). Quant à la psychologie, il ne s'agit pas pour Szondi de faire de la caractérologie, ou de pointer des facteurs psychiques événementiels, des circonstances de nature psychosociale. Il fait de la psychologie pulsionnelle; il s'intéresse aux principes universels qui édifient et travaillent les êtres de l'intérieur. Caïn n'est pas Caïn parce que son père présente tel ou tel trait de caractère; il a affaire à Abel qui est un ange, il a affaire à Dieu – on ne peut pas mieux – eh bien, ça ne l'empêche pas d'être ce qu'il est, un Caïn !

Nous inspirant de l'enseignement de Jacques Schotte, nous pensons que Szondi réussit à élever son schéma au niveau d'une position à la fois tierce et neutre par rapport à l'opposition dualiste du psychique et de l'organique; il s'intéresse à ce qui est endogène dans toute maladie, c'est-à-dire à la Psychê, en tant qu'elle est le principe même à l'origine du vivant et de ses manifestations morbides, socialisées ou sublimées. Dès lors, on peut parler de l'épilepsie endogène ou idiopathique de manière positive en la distinguant du cryptogène. Toute épilepsie est donc d'une certaine manière en-

3 *Id.*

4 Cfr L. SZONDI, *Kaïn, Gestalten des Bösen*, p. 55.

dogène même si elle présente une lésion organique décelable. C'est parce qu'il traite de l'endogène à son insu et peut-être même malgré lui que Szondi conçoit la possibilité de l'unité psycho-logique du champ épileptique et qu'il parvient à en isoler l'essence.

L'épilepsie est donc, comme l'hystérie, une névrose; chacune de ces deux maladies des affects constitue une face donnée d'une même problématique, du problème oedipien : l'épilepsie a à voir avec le problème du meurtre du père : «Tu ne tueras pas!» («Töte nicht!»); l'hystérie renvoie plutôt à la prohibition de l'inceste, à l'interdit de la possession jouitive de la mère. On comprend dès lors que, pour Szondi, la crise épileptique met en jeu des affects grossiers, brutaux et caïnesques, qui sont accumulés et déchargés (colère, haine, envie, jalousie, peur – «vis irascibilis» chez St Thomas d'Aquin dont s'inspire Szondi – affects «Dur») alors que la crise hystérique accumule et décharge des affects érotiques et tendres (désir, amour, pitié, joie... «vis concupiscibilis» - affects «Moll»).

Les facteurs e et hy sont donc concernés par des affects de qualités différentes. Mais quelle est donc la théorie szondienne de l'affect ?

1. L'affect est un «signal de sentiment» («Gefühlsignal») qui renseigne sur l'état de la vie pulsionnelle dans les quatre champs vectoriels (affect S : concupiscence avant et pendant la satisfaction sexuelle; affect P : rage qui signale l'envie de tuer; affect Sch : le courage et la peur sont des affects qui se rapportent à l'acte de vouloir, à une prise de position du moi dans le sens de l'affirmation ou de la négation, avant ou après l'acte);

2. L'affect est un «état d'âme», un sentiment intentionnel, objectalement orienté : il est dirigé vers quelque chose. Alors que l'humeur est une manière d'être-là, de se sentir là, l'affect vise un objet, un sujet, une situation précise : l'aversion est toujours aversion de quelque chose; l'humeur, elle, est non-intentionnelle, elle correspond à la disposition originaire de l'être-là;

3. Szondi reprend l'idée de Freud sur la source des affects : ils seraient incorporés à la vie psychique à titre de sédiments d'événements traumatiques très anciens; quand la situation actuelle fait écho à ces événements traumatiques anciens, les traces mnésiques des affects qu'ils ont suscités sont réactivées par la mise en jeu d'un mécanisme réflexe organiquement préformé qui déclenche des comportements archaïques «quasi-instinctuels» : *épilepsie* : état hypnoïde, stupeur (faire le mort); *hystérie* : tremblements, convulsions (tempête de mouvement), blémissement, rougissement (mimétisme).

Quels sont alors, selon Szondi, les différents affects mis en jeu par les quatre réactions factorielles de type «e» et «hy» ?

Le facteur épileptiforme *e* accumule les forces des affects brutaux et les décharge sous forme de crise : c'est la tendance socialement négative e-. Mais le facteur e conditionne également la tendance socialement positive e+ :

inclination à la patience, à la justice, à la piété, à la bienveillance, etc... Par exemple, on trouve parfois e- dans certains états psychosomatiques où la rage est dirigée dans le corps (auto-intoxication par la haine) : bégaiement, éruptions cutanées, ulcères, hypertension, colite intestinale, attaque cérébrale, infarctus du myocarde, etc...

Le facteur hystériforme *hy* amasse des affects de nature plus fine : dans sa tendance négative hy-, il érige les barrières morales de la pudeur; dans sa tendance positive hy+, il pousse à l'exhibition des affects qui caractérise le besoin de se faire valoir («Geltungsdrang»). Mais encore :

hy- : immobilisation, protection contre les dangers terrifiants de l'existence et du sexe, pudeur, dégoût, ...; abasie, astasie, aphonie, aphasie, anesthésie et analgésie hystériques, états crépusculaires, stupeur, etc.

hy+ : exhibitionnisme sexuel pathologique; le tremblement saccadé (névrose de guerre et névroses traumatiques); tics, agitations motrices, crises hystériques; les tempêtes motrices sous-tendues par le désir d'être aimé et sauvé.

Une des grandes questions qui fascinent Szondi trouve son lieu au niveau du facteur e : c'est le lieu de l'interdit fondamental : «Tu ne tueras point !». La question est de savoir comment «l'homme Caïn», qui accumule en lui des affects de haine et de rage, va se transmuer, se transfigurer en un «homme Moïse» «muni des tables de la loi». Comment donc un homme peut-il passer de la position e- à la position e+ ? Comment donc peut-il passer d'un affect de rage ou de ressentiment (e-) à un affect de culpabilité (e+) ? Nous nous trouvons ici placé, avec Szondi, devant la question du devenir-éthique de l'homme, devant la question des fondements pulsionnels de ce devenir-éthique, devant la question de la transformation des affects : comment de Caïn, devenir Moïse ?

Pour Freud, nous ne pouvons connaître la pulsion que par l'intermédiaire de ses deux représentants à savoir la représentation et l'affect ou «quantum d'affect» («Affektbetrag»). L'affect est l'expression qualitative de la quantité d'énergie pulsionnelle et de ses variations.

Comme la représentation peut être refoulée ou déniée, l'affect va lui aussi connaître différents destins; Freud en mentionne trois : 1) celui de la conversion de l'affect (hystérie de conversion); 2) celui du déplacement de l'affect (obsessions); et 3) celui de la transformation de l'affect (névrose d'angoisse, mélancolie, ...).

Par ailleurs, il faut encore ajouter que, pour Freud, la vie affective de l'homme est faite de «paires contrastées» d'affects opposés (exemple : amour/haine) qui lui donnent une tonalité ambivalente. Et Freud d'écrire : «... s'il en était autrement, il n'y aurait peut-être pas de refoulement et pas de névrose». Chez l'«homme aux rats», il est dit que les conflits affectifs sont «soudés par couples». Il peut toujours se produire une sorte de «renverse-

ment dans le contraire» : la haine (e-) se renverse en culpabilité (e+), l'amour se renverse en haine, etc. Le verbe grec épilambanô, d'où nous est venu «épilepsie», comporte lui aussi des sens antagonistes : d'un côté, il signifie «attaquer et surprendre l'ennemi» et, de l'autre, «retenir et inhiber toute action hostile». Ces sens antagonistes correspondent au sens double et contradictoire qui forme l'essence du facteur e.

Si Szondi parle de névroses à propos de l'hystérie et de l'épilepsie, c'est justement dans la mesure où la vie des affects est liée à celle du moi, aux différents mécanismes de défense que le moi met en jeu contre les affects : (a) dans l'hystérie ou dans l'épilepsie, les phénomènes d'immobilisation et de simulation de la mort (hy-) sont associés à la «perte du moi» (Ich-Verlust : Sch oo); (b) l'insensibilisation («Entfremdung») de certaines parties du corps ou de certains organes de perception sensorielle est associée au «moi aliéné» (Sch-±); (c) les phénomènes de turbulence motrice (hy+) sont l'apanage du «moi angoissé» en instance de catastrophe (Sch± +,±±).

Pour en terminer avec la conception szondienne classique de la vie des affects et de la pulsion paroxysmale, signalons que Szondi a bien mentionné que le devenir éthique n'a pas qu'une base pulsionnelle. Szondi fait intervenir des instances extérieures à la vie pulsionnelle qui agissent sur celle-ci en la retournant dans le sens d'une disponibilité ou d'une réceptivité à la conduite éthique. Ces instances sont des «retourneurs» qui infléchissent le cours pulsionnel dans le sens d'une positivation, d'une valorisation ou d'une reconnaissance d'autrui alors que la disposition pulsionnelle première allait plutôt dans le sens d'une négation de l'autre et de soi.

Ces retourneurs sont des instances transcendantes, déjà éthiques en elles-mêmes, de sorte que Szondi tombe dans une certaine tautologie en expliquant le devenir-éthique individuel à partir d'instances éthiques universelles déjà existantes sans expliquer comment celles-ci parviennent à avoir prise sur l'individu.

Néanmoins, Szondi a parfois pointé un autre mécanisme du devenir-éthique qui semble plus intéressant, qui va dans le sens d'une espèce de renversement du tout au tout. A propos de la transformation qui, d'un Moïse-assassin, a fait un Moïse-législateur, représentant de la loi, Szondi écrit :

«Il n'y a dans la vie d'un homme aucun événement en mesure de provoquer ébranlements plus foudroyants et transformations plus profondes que cet acte par lequel il a dans sa rage anéanti la vie d'un autre. Le meurtre du prochain, cet acte irrévocable, agit dans l'âme de l'auteur comme un tremblement de terre. On peut, bien entendu, reconstruire une âme neuve, mais elle ne sera jamais plus la même qu'auparavant. C'est aussi ce qui a bien pu se passer chez le jeune prince autocratique Moïse, après qu'il eut tué le gardien égyptien. De là sa transformation après la fuite». («L'homme Moïse à la lumière de l'Analyse du Destin»).

II. Le circuit P

II.1. *De S à P*

Au niveau du vecteur sexuel, ce qui est en jeu, c'est un rapport au corps propre et au corps du partenaire considéré en partie ou en totalité, en tant qu'il est l'instrument d'une jouissance affirmée ou niée, c'est-à-dire en tant qu'il est un objet sexuel. Le monde du vecteur sexuel implique un régime de fonctionnement duel entre des objets : je suis un objet sexuel pour l'autre et pour moi-même et l'autre est un objet sexuel pour moi et pour lui-même. Ce qui importe ici, c'est de jouir sans frein, d'une manière ou d'une autre. Tel est le souci du pervers sexuel : satisfaire à l'impératif de la jouissance. Jouir est son devoir.

Au niveau du vecteur paroxysmal, une étape supplémentaire est franchie dans l'histoire du développement. L'individu est confronté à la nécessité du renoncement, il est mis en demeure, il est sommé de prendre en considération cette vérité élémentaire : celui qui se voue corps et âme à la recherche de la jouissance, celui qui ne poursuit que ce but-là dans l'existence finit par se rendre la vie impossible. Les pulsions sexuelles sont «insupportables» (comme on dit d'un enfant qu'il est insupportable); elles ne cessent pas de solliciter, toujours à nouveau, davantage de satisfaction. Elles n'en ont jamais assez. La tâche de l'individu devient donc, à un moment donné, de limiter leurs exigences sans quoi il sera emporté par ses pulsions sexuelles comme un fétu de paille l'est par le torrent. Le problème auquel l'individu est confronté au niveau du vecteur P est le suivant : comment limiter, régler, réguler, ordonner le fonctionnement des pulsions sexuelles ? Comment leur faire accepter une satisfaction qui soit cependant limitée et codifiée ? Autrement dit, comment accorder les exigences des pulsions sexuelles à celles de la loi (qui exige quant à elle un renoncement au désir de jouissance effrénée et anarchique), c'est-à-dire aux nécessités de la vie sociale, familiale ?

II.2. *Horizon phénoménologique général du vecteur P*

Le génie de Szondi est de nous avoir donné les éléments-clés qui devraient nous permettre de décanter le vecteur des affects et de saisir l'essence de ce qui s'y déroule. Car Szondi y regroupe les névroses (épilepsie et hystérie), il y situe la morale et l'éthique comme lieux de l'interdit fondamental du meurtre (Töte nicht !), il y évoque également les figures bibliques de Caïn, d'Abel et de Moïse. Bref, la thématique propre à ce vecteur, à cette catégorie du devenir-humain, semble tourner autour du complexe d'Oedipe, de la loi et, comme le suggérait Jean Mélon voici quelque temps, autour du fantasme originaire de la scène primitive.

On pourrait dire que les quatre positions pulsionnelles élémentaires de ce vecteur (e-, hy+, hy-, e+) représentent quatre prises de position fondamentales quant à la loi et l'on pourrait faire l'hypothèse qu'elles se succèdent dans un ordre logique qui recouvre celui du circuit pulsionnel P de Schotte : (e-) (hy+) (hy-) (e+). Szondi lui-même décrit le procès épileptique comme un changement de position qui fait passer le sujet de e- à e+, de la rage à la réparation, et nous interpréterions volontiers cette péripétie comme une tentative vainement effectuée par l'épileptique pour sortir du problème de la loi. Car on ne peut pas vivre que selon la loi. Les hommes ont l'impression de naître coupables avant même d'avoir fait quelque chose; il y a pour eux comme une impossibilité d'être dans le droit; il y a toujours l'un ou l'autre article du code qui leur échappe; parfois la loi elle-même se contredit; elle demeure ambiguë et sujette à interprétation. Nous savons tous que, s'il est interdit de tuer, il est des cas où la société permet ou même prescrit le meurtre.

II.3. *Structure de la loi*

1) La loi structure notre existence en la délimitant, en posant des limites, ce qui implique l'idée d'un «espace de coexistence pacifique» à l'intérieur duquel la vie est rendue possible. L'étymologie du mot «trangresser» évoque l'idée d'un changement de lieu, d'un franchissement des limites. L'espace pulsionnel du vecteur P est comme un «espace légaliste» dans lequel le sujet se situe par rapport à la loi en deuxième personne.

2) La loi peut être soit appropriée soit expropriée : ou bien la loi garde sa dimension d'altérité, elle reste extérieure au sujet, ou bien l'individu tente de s'assujettir la loi, de la prendre sur lui, de la faire sienne. La morale est une espèce de réappropriation de l'éthique, un aménagement de la loi par les différentes ethnies aux différentes époques de leur civilisation. Mais, dans son fond, en dépit des multiples arrangements, la loi éthique fondamentale («Tu ne tueras pas n'importe qui n'importe quand !») reste universelle; elle demeure toujours autre, expropriée ou «refoulée» de ses accomodements et compromis particuliers qu'elle structure. La morale n'arrive jamais à assimiler complètement la loi; la loi n'est jamais tout à fait appropriée.

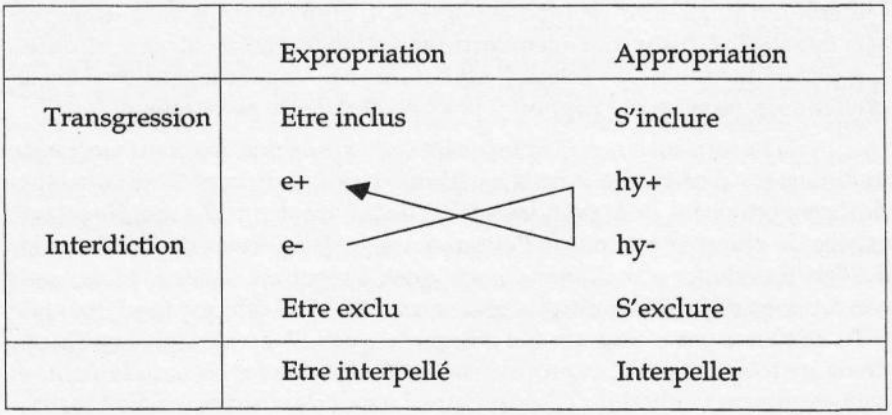
3) La loi ne se réduit pas à l'interdiction mais elle est une dialectique d'interdiction et de transgression. Comme l'écrit Georges Bataille : «Il n'est pas d'interdit qui ne puisse être transgressé. Souvent la transgression est admise, souvent même elle est prescrite». La transgression n'est pas une simple négation de l'interdit, un retour à l'animalité. Elle opère une «Aufhebung» de l'interdiction qui n'est que levée – nullement supprimée – et qui continue à jouer comme un ressort au coeur du transgresseur. C'est ce qui se passe dans l'expérience de l'angoisse et de l'érotisme, dans le rapport de l'homme au sacré.

Si la loi n'était qu'une interdiction, elle ne saurait tenir le coup face aux passions sexuelles et meurtrières. Mais la loi se nourrit des passions en prescrivant des transgressions limitées et organisées. Szondi a raison de dire que la pulsion paroxysmale se nourrit des affects. Les interdits eux-mêmes ne sont pas rationnels : ils sont passionnels. La loi a force d'affect.

Pour Freud, la loi n'est pas une pure interdiction qui vient s'opposer au désir préexistant. Dans «Le Moi et le Ça», il repère la structure contradictoire du Surmoi qui, à la fois, commande et interdit d'être comme le Père. Le circuit oedipien conduit le sujet de l'interdiction opposée par un autre à l'invitation à la transgression – symbolique, il est vrai – proposée par cet autre. Le désir transgressif épouse la loi sans laquelle il meurt ou s'épuise.

Voilà posé le cadre formel de notre description du vecteur paroxysmal dont la dialectique interne est celle de la loi en tant qu'elle est tout ensemble interdiction et transgression, expropriation et appropriation, ce que nous résumons par le schéma suivant.

II.4. *Première esquisse du circuit*



e- : première rencontre avec la loi, lui dire «non !»; se sentir interdit, exclu, interpellé;

hy+ : vouloir s'inclure dans le champ de la légalité en interpellant l'autorité, vouloir se faire reconnaître, s'approprier la loi : dénoncer, dire que c'est honteux, que c'est une honte ...; c'est chercher à se faire aimer par la loi que l'on conteste;

hy- : se sentir exclu, s'interdire à soi-même, se sentir de trop, partir, s'exclure, feindre de renoncer mais n'en penser pas moins, etc.

e+ : s'identifier à l'autorité, être investi de l'autorité, être inclus dans le champ de la légalité, transgresser ainsi sa propre inhibition (hy-), être interpellé par une instance supérieure à laquelle je dis «oui» et à laquelle je m'identifie.

II.5. *Circuit P et scène primitive*

Par rapport à la loi, l'épileptique et l'hystérique sont interpellés à la deuxième personne. La loi leur tombe dessus depuis un autre qui suscite soit la révolte (e-); soit une contestation séductrice qui tente de mettre l'autorité dans sa poche (hy+); soit une capitulation (hy-); soit une approbation (e+). La question d'une loi personnelle, élaborée à la première personne, qui puisse construire une ligne de conduite singulière ne valant que «pour moi» et cependant ayant valeur universelle parce qu'incluant la reconnaissance d'autrui, cela est une tâche de niveau Sch : être à la fois le père et le fils de soi-même, sa propre origine. Ce rapport réflexif à soi est un problème typiquement Sch : *il s'agit d'être soi-même à l'origine d'une loi qui fonde le soi en tant que lui-même.*

Jean Mélon a établi un rapport structural éclairant entre les quatre fantasmes originaires de Freud et les quatre champs vectoriels szondiens. Le vecteur P est corrélé au fantasme originaire de la scène primitive. Le sujet est confronté à la place qu'il a à prendre dans le triangle oedipien. Le père et la mère font quelque chose ensemble qui, à la fois, regarde le sujet et ne le regarde pas. En effet, du rapport des parents, l'enfant est à la fois issu et exclu, il n'a rien à y faire et, pourtant, il y est terriblement intéressé. Il est ici confronté à l'ordre des générations, à l'exigence qu'il a de s'y faire reconnaître, d'y conquérir sa place. On peut tenter d'interpréter les quatre positions pulsionnelles paroxysmales en fonction des positions que le sujet prend par rapport au fantasme de la scène primitive :

e- : le sujet se sent exclu; c'est comme si on le tuait. Lui-même fantasme la destruction et l'explosion du couple parental. On rencontre ce fantasme chez des enfants épileptiques : les parents et l'enfant – tous confondus – explosent ou prennent feu pendant les rapports sexuels;

hy+ : le sujet tente de noyauter le couple, de s'immiscer, de prendre la place du père et/ou de la mère. C'est une position qu'on rencontre, par exemple, chez des hystériques qui sont des briseurs ou des briseuses de ménage, qui s'insinuent dans des couples amis pour soi-disant les consolider, pour qu'on «y voie plus clair»;

hy- : le sujet s'exclut de la scène primitive; il fuit dès que son désir risque d'avoir à s'exprimer; il se sent de trop. C'est là une

position hystérique : on la rencontre chez des patients qui, face aux couples des autres, ont l'impression de gêner; c'est peut-être une position que certains rêves illustrent : un impératif de fuir et une sorte d'angoisse paralysante corrélative;

e+ : ce serait la position d'un sujet qui prend la place qu'on lui désigne dans l'ordre des générations : «je suis le fils de x et y», «je ne bouge pas de la place qui m'est assignée», «je garde la ligne de conduite qui m'est tracée», «je marche à la suite de mon père». Il y a comme un souci, une obsession de marcher droit, de rectitude, de parfaite «correction» qui fait penser à l'obséquiosité de certains épileptiques.

II.6. *Rage et culpabilité*

La culpabilité est un donné inévitable et universel. Elle n'est pas consécutive à une action répréhensible, elle précède toute action. On est coupable en naissant. Cette culpabilité est consubstantielle au genre humain, «homoousienne» comme dit la théologie, c'est-à-dire impliquant la consubstantialité, au sens le plus réaliste, de tous les hommes.

Freud, pour en rendre compte, a, dans «Totem et Tabou» inventé le mythe du meurtre du père primitif par les fils de la horde. Cela se serait passé à l'origine des temps, dans un temps préhistorique. La formation du surmoi individuel ne fait que puiser dans ce fond archaïque d'une culpabilité obscure, universelle et elle n'en est qu'une conséquence logique, une modalité de transmission.

Szondi ne fait donc que s'inscrire dans cette grande tradition de la pensée judéo-chrétienne en posant que, dès le départ, la haine rageuse et la culpabilité, la «tendance à la réparation» (e+ : «Wiedergutmachungsdrang»), sont co-présentes dans l'homme.

La question du parricide trouve son lieu de position dans le vecteur P. Personne n'échappe à ce désir, à ce meurtre exécuté dans la réalité si cruelle du fantasme. Dans son roman «Les frères Karamazov», Dostoïevski – qui était un grand épileptique – raconte l'histoire d'un parricide. Quatre fils et un père. Tous vont contribuer au meurtre du père, mais chacun à sa façon, et chacun d'eux va également, et corrélativement, prendre une position tout à fait typée et particulière par rapport à la culpabilité. Ce n'est pas un hasard si Dostoïevski a mis en scène quatre frères et si Szondi a, de son côté, établi quatre tendances paroxysmales fondamentales. Cela signifie que l'un et l'autre ont poussé à fond l'exploration de ce champ paroxysmal du meurtre du père, de la rage et de la culpabilité. Ils ont étudié la combinatoire logique, épuisant le problème, des quatre positions articulant ce champ du devenir-homme.

Pour en revenir à Dostoïevski et à son roman, le meurtre a été commis :

1) *en acte* : par *Smerdiakov*, le fils illégitime, épileptique avéré, qui occupe la position e-. Smerdiakov nie, forclôt toute culpabilité : «Il n'y a pas de culpabilité» (comme on dirait «il ne pleut pas»). Il n'y a pas de culpabilité dans l'air, pour lui, mais il se tue, il se suicide.

e- est une position d'indifférenciation haineuse primordiale : elle est autant meurtrière que suicidaire. C'est, par excellence, la position la plus mortifère, la plus suicidaire (auto-intoxication haineuse) du schéma pulsionnel. Elle détruit tout lien, toute loi (car toute loi est aussi un lien);

2) le père Karamazov est également tué *en parole* par *Dimitri*, un autre frère qui clame dans les cabarets qu'il veut tuer son père. Il exhibe son envie de parricide, il occupe la position *hy+*. Il a attaqué son père en justice mais il finira par être accusé de parricide et par être lui-même traduit devant les juges. Bref, il occupe en hy+ une position de droit, c'est-à-dire une position de revendication : il revendique l'héritage de sa mère, héritage que son père lui aurait escroqué. Mais, derrière cette revendication, se cache une formidable demande d'amour et de reconnaissance adressée à ce père qui lui ressemble tant. Sa position, par rapport à la culpabilité, est de dire au juge – qu'il prend à témoin – que son père est le coupable, que «c'est lui le coupable», lui, le père-objet de convoitise et de haine;

3) Le père Karamazov est également assassiné *en pensée* par *Yvan* qui est l'intellectuel de la famille. Yvan ne dit pas qu'il veut tuer son père mais il n'en pense pas moins. Il cache bien son jeu, il occupe donc la position hy- : il sait sans le savoir («Wissen ohne Wissen» chez Freud) qu'il veut liquider son père; il en parle avec Smerdiakov, mais c'est toujours par allusion, en sous-entendu. En fait, il tue en pensée, c'est-à-dire à travers une théorie athéiste sur la mort de Dieu, une théorie qui désaffecte, qui désamorce l'affect de rage alors que, par contre, Dimitri (hy+) est un passionnel bouillonnant. Yvan en hy-, occupe une position morale : apparemment il a capitulé, apparemment il ne revendique plus rien, mais ce n'est qu'une façade, il tentera toujours, jusqu'à en tomber malade, de sauver la face, de garder un masque, de masquer sa culpabilité et son désir parricide. Par rapport à la culpabilité, il ne la déplace pas, il la convertit dans sa théorie athéiste et, ce qu'il en dit, par ailleurs, s'adresse à Smerdiakov : «Tu es le coupable» lui dit-il (en même temps qu'il s'efforce de le déculpabiliser en lui affirmant qu'il n'est pas coupable : «Tu n'es pas le coupable», c'est-à-dire, en sous-entendu : «Je le suis, moi, qui te parle»...) Cette position hy- est donc pour ainsi dire la plus ambiguë, la plus ambivalente du circuit, c'est la position troisième, paroxysmale par excellence (névrotique) : celle de l'inhibition, du refoulement à moitié réussi.

4) Enfin, le père Karamazov est tué aussi *par omission*, par oubli, dans

le chef du frère moine, le religieux Aliocha. Au fil du roman, Aliocha omet un certain nombre de choses et cet oubli, cette omission, va faciliter le passage à l'acte de Smerdiakov. Aliocha occupe une position éthique : il cherche à prendre pleinement ses responsabilités personnelles, il veut faire office de médiateur et de pacificateur dans la famille; il cherche à relier, à sauver les liens entre les membres de la famille. Il échouera. Sa position, par rapport à la culpabilité, est de dire que, dans le fond, «nous sommes tous coupables et moi plus que les autres». Mais cette affirmation ne signifie pas chez lui une reconnaissance du désir parricide. Sa culpabilité, dans ce qu'elle a de personnel, demeure «refoulée» ou, plus exactement, il s'agit de ce que Freud appelait en 1925 (dans «*Die Verneinung*») une «acceptation intellectuelle du refoulé». Car ce «nous sommes tous coupables et moi plus que les autres», Aliocha le reprend à son maître le starets Zossime; cette conception n'est pas vraiment sienne, personnelle; elle est idéologique, intellectuelle; y manquent l'affect, l'affection, l'affectation intense qui signent la véritable levée du refoulement. Il semble ainsi que les quatre positions du vecteur P correspondent chacune à un traitement spécifique de la culpabilité et de la rage :

e+	hy+
«Nous sommes tous coupables et moi plus que les autres...»	«C'est lui le coupable»
– perlaboration de la culpabilité – omission de la haine	– déplacement de la culpabilité – verbalisation de la haine

e-	hy-
«Il n'y a pas de culpabilité»	«C'est toi le coupable et ce n'est pas toi le coupable»
– forclusion de la culpabilité – actualisation de la haine	– conversion de la culpabilité – théorisation de la haine

Chapitre 8

Le circuit du moi

Szondi nous invite à une patho-analyse, soit à la découverte de la structure fonctionnelle de l'être-homme ordinaire à partir de ses modalités d'être pathologiques, trop «chargées» et donc déplaisantes – pour le sujet et pour son entourage –, génératrices de souffrance (παθος) et, au-delà d'un seuil où s'opère la mutation du quantitatif en qualitatif, d'un type de fonctionnement qui a sa logique propre, patho-logique.

Le génie de Szondi aura consisté à faire le meilleur tri possible de toutes les patho-logiques afin d'en dresser le cata-logue «*ad-hoc*».

Il faut pouvoir justifier le choix qu'il fait des *psychotiques*, catatonique et paranoïde, comme paradigmes des fonctions du moi.

Il rejoint par là une intuition de Freud qui attendait de l'étude des psychoses l'élucidation de la *question du moi*.

Mais Freud lui-même n'a pas poussé jusqu'au bout l'élaboration de cette question cruciale. De cette problématique laissée en suspens se nourrissent les dissensions et les scissions les plus graves de la tribu psychanalytique. L'exemple type en est la querelle éternellement renaissante à propos de la meilleure façon de traduire «*Wo es war soll ich werden*». Faut-il traduire «*ich*» par «moi» ou par «je» ? Et qu'est-ce que le «moi» ?

A notre avis, les deux formules peuvent se défendre aussi bien; la seule formule absolument correcte serait celle qui réussirait à conjoindre le moi et le je, rendant compte à la fois de leur articulation réciproque et du mouvement de leur prévalence successive, le moi relayant le je et vice-versa. Il y a pathologie du moi, d'une part lorsque la question du moi-je est démesurement gonflée dans le chef du sujet, d'autre part lorsque le moi se dissocie du je en sorte que le mouvement d'oscillation pendulaire entre eux cesse du fait que le balancier (que nous aurons à nommer de son vrai nom) ne fonctionne plus.

Freud, chaque fois qu'il soulève la question du moi, a presque toujours recours à la métaphore. Tantôt c'est l'appareil neuronique, tantôt la membrane cellulaire, un réservoir, un cavalier, un monarque constitutionnel, un bloc-note magique etc. On n'a pas assez réfléchi à cette nécessité où s'est trouvé Freud de penser le moi en termes métaphoriques. C'est que le *moi est une métaphore* et ne peut être autre chose qu'une métaphore.

Mais la tendance à substantifier le moi existe aussi chez Freud. Elle le pousse à identifier le moi avec l'*organe de la perception*. «La perception est au moi ce que les pulsions sont au ça», écrit-il dans «Le moi et le ça». Cette formulation est grosse de simplifications abusives en ce sens, notamment, qu'elle permet de faire l'économie du narcissisme. On en revient alors à l'opposition tranchée, antérieure à l'introduction de la notion du narcissisme, des pulsions sexuelles et du moi. On oublie que le moi est lui-même un objet sexuel et on le cantonne dans un rôle de percepteur-contrôleur chargé de mettre les pulsions au pas. D'où la tâche primordiale, imposée au moi, de *s'adapter*. Mais à quoi, et pourquoi et pour qui ?

On oublie aussi volontiers l'autre tâche essentielle dévolue au moi, qui est de réaliser *l'identification*, mais à quoi et à qui ? Comme cette question ne peut pas être oubliée longtemps, elle resurgit inévitablement, mais on ne parvient plus alors à l'articuler correctement avec celle de la perception et de l'adaptation. Il faut pouvoir montrer que ces questions sont étroitement imbriquées : on perçoit comme on s'identifie et réciproquement.

Freud n'a jamais usé que du seul terme «Ich» pour désigner le moi dans ses deux fonctions principales, la perception et l'identification. Après Freud on constate une tendance quasi irrésistible à scinder le moi en deux; les Anglosaxons opposent l'*ego* au *self*, Lacan distingue le moi du je, d'autres encore opposent moi idéal et idéal du moi ...

Il est nécessaire, suivant la suggestion d'Edmond Ortigues, reprise par Schotte, de ressaisir la question du moi à partir de ses origines langagières et de l'envisager au regard de la *catégorie du pronom* personnel en ses trois personnes singulières de la troisième à la première.

Notons d'abord que la question du moi ne s'aborde pas de la même manière suivant qu'on parle allemand, anglais ou français. Freud a substantivé la première personne et en a fait «das» Ich. Du même coup, il l'a «neutralisée» et lui a ôté sa fonction d'«embrayeur». Se trouve ainsi destitué le sujet dans sa prétention d'auteur et d'acteur de son existence propre. Si le sujet qui parle veut souligner le fait que le sujet de l'action, qu'elle soit agie ou subie, est bien le même que celui qui parle, il devra prendre soin d'ajouter un «selbst» pour s'efforcer de réduire autant que possible l'hiatus entre le sujet de l'énoncé et le sujet de l'énonciation.

Les Anglosaxons ont tourné la difficulté inhérente à la question du sujet en recourant à la notion d'ego qui est sans valeur opératoire dans leur

propre langue. En y ajoutant le «self», ils n'ont pas peu contribué à renforcer la confusion régnante.

Les Français ont de la chance, car ils ont le moi, capable de remplir la double fonction de renforcer en l'adoublant le sujet en première personne (moi, je pense que ...) et de tenir la place de l'objet (je me lave, me faire ça à moi ...). Le moi français a surtout l'avantage de pouvoir s'employer comme pronom *réfléchi*, objet et lieu d'une action qui, partie du sujet, lui revient.

Le moi désigne la représentation que le sujet se fait de lui-même. C'est donc avant tout un *objet imaginaire*. La formule de Lacan : «Le moi est le lieu des identifications imaginaires du sujet», n'est compréhensible et admissible que pour quelqu'un qui parle français, parce qu'il n'y a qu'en français que «moi» a le statut de pronom réfléchi. «Das ich» et «The Ego» ne conviennent pas à cet effet.

Si, comme la langue nous y invite, nous distinguons le moi du je et si, par ailleurs, nous nous rappelons que la première personne est celle qui parle, la deuxième celle à qui on parle et la troisième celle dont on parle, on voit que le moi «français» a l'immense avantage de combiner les qualités de la première (par redondance), de la deuxième (par réflexion ou auto-critique) et de la troisième (par objectivation ou auto-exaltation) personne.

Si, maintenant, nous opérons un rapprochement entre les catégories du sujet grammatical en tant que personne pronominale et les catégories du moi szondien, nous obtenons les correspondances suivantes :

Première personne : p+

Deuxième personne : k-

Troisième personne : k+

Pronom indéfini : p-

Essayons de nous expliquer.

Le *sujet paranoïde* p+ incarne celui qui n'existe qu'en *première personne*, animé par l'idéal du Je pur, s'identifiant totalement à une *parole* qu'il veut sienne absolument. Notons que cet idéal est, mutatis mutandis, celui que promeut la règle fondamentale de la psychanalyse. «Dites tout ce qui vous vient à l'esprit» est une invitation déguisée à oser dire je, sans crainte de passer pour fou. Dans l'acheminement vers la parole et par l'assomption progressive du Je, il y a la réappropriation par le sujet de ses modalités d'être autre, passées, présentes et futures, en troisième ou en deuxième personne, ou sur le mode impersonnel.

Si on regroupe toutes ces modalités d'être autre, c'est-à-dire non-Je, sous le chef de l'Imaginaire au sens lacanien du terme, on peut dire que le travail du «Je-qui-parle» contribue à réduire cet Imaginaire (le moi) en même temps qu'il le transforme.

Le *sujet k-* est le sujet de la *deuxième personne*, celle à qui la parole est adressée. C'est la position du sujet interpellé, apostrophé voire interdit, et qui *réagit* à cette interpellation. Il est essentiellement en bute aux exigences du Surmoi, de la loi, de l'interdit etc. et la manière dont il répond à ces exigences, que ce soit par la soumission ou la révolte, est moins importante que la pregnance de cette question dans son univers mental, dominé par la *censure*, la critique et l'auto-critique.

Le *sujet k+* est celui de la *troisième personne*, celle dont on parle et qu'on *objective* par le fait même en la délimitant à travers sa représentation. Cette troisième personne peut être le *double objectivé* du sujet, que ce soit dans le rêve, la rêverie ou l'hallucination.

La régression formelle du rêve, qui implique la figuration visuelle des éléments de discours, peut être assimilée à la régression de la première à la troisième personne. Elle correspondrait alors au rebroussement du circuit du moi, de p+ vers k+, en passant par k-, d'où s'exerce l'effet de censure.

Si nous nous reportons à ce qui a déjà été maintes fois évoqué notamment en référence aux fantasmes originaires, nous voyons que la dialectique k+/k- est celle de l'opposition du sujet objectivé dans la scène de séduction (ah ! qu'il est beau, qu'il est charmant !) et du sujet interpellé et débouté de la scène primitive (qu'est-ce que tu fais là ? Veux-tu bien retourner dans ta chambre, et vite !). Cette dialectique de l'opposition du sujet de la troisième et de la deuxième personne ne se dépasse que dans l'assomption du sujet en première personne et donc via la *prise de parole* par le Je.

Notons – ce n'est pas sans intérêt – que la *troisième personne* est la seule qui admette les deux genres, masculin (il, er, he) et féminin (elle, sie, she), laissant ouverte la possibilité de maintenir une *ambiguité sexuelle*.

L'ambiguité sexuelle est une des caractéristiques de l'*imago spéculaire*.

Si celle-ci n'est pas «symbolisée», c'est-à-dire introduite dans le réseau des signifiants, soumise à la «castration» symbolique, elle court le risque soit de s'évanouir soit d'enfler démesurément. Comme l'oeuvre d'art, l'imago spéculaire doit être «signée» afin d'être attribuée à quelqu'un qui en *aura été* l'auteur, le futur antérieur s'avérant être la marque de la réappropriation par une personne de ce qui a d'abord surgi en position d'objet ayant le statut de la troisième personne.

Or la troisième personne, comme le dit Benveniste[1], n'en est pas vraiment une. C'est une «*non-personne*».

1 Problèmes de linguistique générale, Gallimard.

«De sa fonction de forme non personnelle, la troisième personne tire cette aptitude à devenir aussi bien une forme de respect qui fait d'un être bien plus qu'une personne, qu'une forme d'outrage qui peut le néantiser en tant que personne».

Grandeur et misère de l'imago spéculaire! Celle-ci tire sa démesure du fait qu'elle est facilement soustrayable à l'ordre symbolique. Pour qu'un être entre dans l'ordre symbolique, il suffit qu'on lui dise «tu», qu'on lui adresse la parole et qu'il *réponde* à l'appel. Celui qui ne répond pas à l'appel prend le risque d'être un héros ou rien.

Répondre à *l'appel*, c'est, dans le circuit du moi, adopter la position k- du «sujet-qui-réagit» à l'interpellation et à l'inter-dit. Celui qui se cantonne ou régresse en k+ est sourd à l'appel. Il continue de rêver, défendant son statut de non-personne à la fois grandiose et dérisoire comme peut l'être tout personnage onirique surgissant sur fond de vide, affranchi de toute espèce de rapport avec *l'histoire* des hommes (cfr le mythe de l'extra-terrestre).

Il reste la possibilité, si le conflit k n'est pas dépassable, d'en revenir à un mode de fonctionnement du sujet qui évacue la question des personnes.

On «régresse» alors vers la position p-, position *impersonnelle* d'un sujet qui évite d'entrer dans les «conflits de personne». A cette position convient le pronom *indéfini*, le «il» neutre que traduit le «Es» germanique (il y a, es gibt, il est dit que, es meint das...). «On» s'en tire précisément avec le «on» ou le «ça», le «Es» grodeccko-freudien ou le «man» heidegerrien.

La référence que nous invoquons ici à la catégorie des pronoms personnels ne nous paraît pas inutile pour relancer et rafraîchir la question du moi, toujours susceptible de retomber dans l'ornière métaphysique, de laquelle nous sauve l'attention soutenue au phénomène de la langue.

Il est une autre façon d'envisager la problématique du vecteur Sch, c'est d'invoquer la trilogie *mot-chose-sens*. En p, se pose la question du sens. Le sens est-il toujours déjà donné, tout a-t-il un sens dès le départ, le sens de ma vie est-il depuis toujours détenu par un autre qui en serait le dépositaire, ou bien le sens est-il à inventer à chaque instant et par chacun et en chaque occasion ?

La croyance au sens-toujours-déjà-donné renvoie à la position p-, la conviction inverse, à p+.

La question du sens se touve *médiée* par celle du rapport des mots et des choses, qui redouble celui du vu et de l'entendu, de l'image visuelle et de l'impression acoustique, du signifié et du signifiant, de l'imaginaire et du symbolique. Ici encore deux positions s'affrontent, l'une qui prône l'adéquation parfaite du mot et de la chose (si je dis que ça est, il est impossible que ça ne soit pas, tout ce qui est de la langue est du monde et réciproquement) et l'autre, d'essence nominaliste, qui veut qu'entre les mots et les choses

n'existent que des relations arbitraires, toujours sujettes à caution et indéfiniment réaménageables au terme de négociations sans cesse relancées.

Si le *paranoïde* est pris dans la question du sens, qu'il le subisse comme imposé du dehors et par un autre (p-) dans les délires de référence, d'influence ou de persécution, ou qu'il le crée et l'impose, de lui-même (p+), à travers un délire de grandeur, érotomaniaque, religieux, politique etc., le *catatonique* est en prise directe sur les *choses* et leur nécessaire relation aux mots, soit qu'il crée un nouveau monde avec de nouveaux signifiants (k+) soit qu'il détruise l'un et l'autre, aboutissant au nihilisme et au mutisme (k-).

On voit que la dialectique moi-monde, qui est celle de *l'ouverture* et de la *fermeture* du sujet au monde à travers la *médiation du langage* et le *travail du négatif*, rejoint la problématique initialement soulevée par Freud, à propos du moi, de la «*Bemächtigungstrieb*», qu'on a beaucoup de mal à traduire en français (pulsion d'emprise, de maîtrise, de puissance ?).

Le moi veut la force, l'unité et l'indépendance.

Suivant qu'il réussit plus ou moins bien à réaliser ce voeu, on dira qu'il est plus ou moins fort.

Le psychotique est obnubilé par la question de la *toute-puissance* et celles, connexes, de la *liberté* et de *l'autonomie*. Ces questions n'acquièrent une telle importance que dans la mesure où leurs conditions de possibilité font défaut. Les *moyens* de l'indépendance manquent complètement au psychotique. Avide de liberté et d'indépendance absolues, il tombe en fait dans un état de dépendance catastrophique qui l'aliène complètement. C'est l'occasion de rappeler l'aphorisme hégélien : il n'est de liberté que dans la reconnaissance et l'acceptation de la nécessité. Est libre celui qui se préoccupe des moyens de vivre libre.

Or on sait que la médiation s'exerce ici à deux niveaux étroitement imbriqués : celui de la reconnaissance de la différence des sexes et celui de l'échange de parole, qui confluent et culminent dans la question du Nom-du-Père. Cette question est elle-même indissociable de celles du Phallus, de la castration et de l'origine du sujet. Si ces questions ne sont pas posées, si elles restent «forcloses», le sujet ne peut pas advenir. On a affaire à quelqu'un qui n'a ni désir (sexuel) ni parole propre. Le psychotique en est l'exemple extrême.

Le psychotique échoue à s'identifier, à s'obtenir soi-même, parce que les conditions de possibilité de sa «Selbsterhaltung» ne sont pas remplies.

Il ne s'agit pas d'établir le catalogue complet de ces conditions. Les auteurs qui se sont occupés de la psychose ont mis l'accent sur l'une ou l'autre de ces conditions et ont bâti là-dessus des théories toujours plausibles mais le plus souvent partielles et partiales.

On accuse tantôt l'environnement, tantôt une mère abusive, tantôt encore un père tyrannique qui-se-prend-pour-le-Père (le père de Schreber par exemple).

On met ainsi en avant l'un ou l'autre des trois traumatismes «originaires» que mettent en scène les fantasmes de régression, de séduction et de scène primitive.

La psychose éclate, dit Lacan à juste titre, lorsque surgit «Un père». La rencontre avec le Père est annihilante pour le psychotique et il est bien possible que son échec soit conditionné par une résolution insatisfaisante des problèmes posés par la séparation (C), la séduction (S) et l'exclusion (P).

On peut imaginer en effet qu'un *étayage* (C) insuffisant des pulsions sur les besoins, soit par défaut (carences affectives précoces) soit par excès (maternage excessif) fixe le sujet dans un mode de fonctionnement «partiel», «par bribes et morceaux», et hypothèque son développement, créant un point d'appel pour un futur effondrement psychotique. Mais on peut tout aussi bien défendre l'idée qu'un type de fonctionnement aussi élémentaire a un effet préventif à l'égard d'un éventuel accident psychotique.

Depuis Karl Abraham, relayé par Mélanie Klein, on a pris l'habitude de mettre la psychose en relation avec les troubles les plus précoces du développement libidinal (second stade oral et premier stade anal). Ce point de vue n'est sans doute pas entièrement faux mais il est insuffisant. Il a surtout le grand défaut de situer la ligne de fracture psychotique à un niveau, celui du contact, pour parler en termes szondiens, qui n'est pas son niveau spécifique.

Les problèmes de contact souvent gravissimes qu'on rencontre chez les psychotiques ne doivent pas être considérés comme primaires mais comme secondaires.

On peut imaginer aussi qu'un défaut ou un excès de séduction de l'enfant par l'adulte n'ayant pas permis un bon investissement du corps propre, l'angoisse de morcellement exerce ses ravages.

Enfin, à l'étage P, il est possible que l'entrée en scène du père, signifiant à l'enfant qu'il est «de trop», suffise à faire voler en éclats un faible équilibre narcissique.

Il est en tout cas certain que la question du père est centrale dans la psychose.

Cette question se pose d'elle-même au sujet débouté de la scène primitive en ce sens que le surgissement du père en tant que rival et propriétaire de la mère oblige le sujet à se poser toute une série de questions concernant son statut et son identité propres : qu'est-ce que je fais là, qui suis-je pour ceux-là, quelle est mon origine, que me veut-on et, surtout, qui du père ou de la mère est détenteur du phallus, devenu le signifiant de la puis-

sance ? Ainsi la question oedipienne, que la scène primitive dramatise à l'extrême, introduit-elle nécessairement à la question de la différence des sexes.

La question du pouvoir s'allie à celle du savoir et du «sujet-supposé-savoir». C'est «la» question nucléaire du moi. Si la question du *pouvoir-savoir* n'est pas médiatisée par celle de la différence des sexes et donc d'un savoir sur le sexe et plus spécifiquement sur les sexes de la mère et du père, cette question prend des dimensions qu'on peut dire folles.

On peut toujours décrire quatre phases de la cure analytique – pas nécessairement successives – selon que le pouvoir-savoir est dévolu aux parents non différenciés (p-), à la mère (k+), au père (k-) ou au sujet lui-même (p+).

L'analyse ne porte pas sur les niveaux d'entrée et de sortie que sont les positions p- et p+. Elle ne peut porter que sur les niveaux conflictuels 2 (k+) et 3 (k-) qui renvoient à l'alliance préférencielle du sujet soit avec la mère phallique (k+) soit avec le père castrateur (k-).

Suivant qu'un système d'alliance prime l'autre, on observe d'autres types de fluctuations, par exemple :

k+	k-
mère phallique	père séparateur-castrateur
principe de plaisir	principe de réalité
processus primaire	processus secondaire
déni-désaveu	(dé)négation
fonctionnement pervers	fonctionnement névrotique
prévalence du ça	prévalence du surmoi

etc.

On voit que si la question de l'identification est médiée par celle de l'appartenance du phallus, la question de la perception, de la reconnaissance de la réalité, du moi et du fonctionnement psychique en général, est tout autant conditionnée par la reconnaissance de la différence des sexes.

Dans un de ses derniers articles, «Le clivage du moi dans le processus de défense», Freud s'est tout particulièrement intéressé au type de fonctionnement psychique à l'oeuvre chez le *fétichiste*, qui vaut comme paradigme du fonctionnement pervers en général.

Le fétichiste sauve la *croyance* dans la réalité du pénis maternel. Ce n'est pas qu'il ignore que la mère soit dépourvue de pénis mais il *veut* croire

malgré tout qu'elle en a un. Ce faisant, il *désavoue* la castration. Sa formule est, comme le dit très bien Mannoni[2], : «Je sais bien mais quand même...».

Ce faisant, il préserve la toute-puissance du *fantasme*. La réalité fantasmatique prévaut sur la réalité expérimentale.

Il en résulte malheureusement pour lui que, voulant échapper par-là à la menace de castration, il aboutit en fait à la pérenniser et à la grossir démesurément dans la mesure même où il privilégie le fantasme, y compris celui de la castration.

Freud note dans le même article que cette façon de traiter la réalité est très proche de la psychose. Elle en diffère toutefois en ce sens que le pervers joue à l'endroit de la réalité un *double jeu* dont le psychotique, qui est dépourvu de dispositions ludiques, n'est pas capable.

Avec le psychotique, il n'y a pas moyen de jouer. Avec le pervers, on peut jouer mais on se fait nécessairement avoir dans la mesure où, dès qu'il risque de perdre la partie, il triche immanquablement. Quant au névrosé, c'est quelqu'un qui a peur de jouer parce qu'il craint de *se faire avoir*.

Le jeu n'est possible que si les deux partenaires tombent d'accord sur une *règle* de jeu et s'engagent à la respecter.

Sans règle, pas de jeu.

Et sans jeu, pas de découverte possible de la réalité, laquelle ne se dévoile qu'à celui qui prend plaisir à la mettre à nu comme un adversaire qu'on amène à abattre ses cartes.

Le rapport du sujet à la réalité n'est jamais neutre dans son principe. Il est toujours sous-tendu dans son fondement par la *curiosité* sexuelle, singulièrement orientée dans le sens de l'exploration du corps maternel, ce que Freud a très tôt compris.

Ainsi donc, le rapport qu'un sujet humain entretient avec la réalité est entièrement conditionné par la manière dont il a résolu la question cruciale de la différence des sexes.

> «La première rencontre de l'enfant mâle avec ce qui visuellement devrait le conduire à admettre la différence des sexes provoque de sa part un refus. Il préfère un fantasme : tous les êtres humains ont un pénis, la femme aussi. Mais ce fantasme ne vient là que pour en tempérer un autre : celui de risquer d'être castré, c'est-à-dire de subir de la part de l'autorité paternelle la section et la perte du pénis... Il faut, pour dépasser ce stade infantile, la mise en place d'une réalité psychique, – et notamment de ce phantasme de castration, reconnu comme tel, réalité irréductible d'une étape pour l'accès à la prohibition de l'inceste en tant que Loi.» (Rosolato, 1967).

2 Clés pour l'Imaginaire.

A la différence du névrosé qui refoule la représentation de la castration, la fuit (solution obsessionnelle) ou la métaphorise (solution hystérique), le pervers se tient au plus près de la vision traumatisante afin de la surmonter au prix d'un coup de force indéfiniment répété.

> «Le désaveu maintient, comme Freud l'a montré, deux croyances contradictoires : la femme a le pénis, donc elle n'a pas été castrée par le père; la femme n'a pas de pénis, donc elle a été castrée.» (Rosolato,1969).

Le pervers ne tranche donc pas; maintenant le oui et le non côte à côte, il ignore le principe de contradiction et du tiers exclu. Dans son essai sur Masoch, Deleuze a soutenu l'idée que le fétichiste-masochiste adopte le point de vue de la *logique dialectique* contrairement au sadique qui ne veut connaître que la *logique positive*. La logique fétichiste n'est évidemment pas dialectique en ce sens que le non du pervers n'est en aucun cas l'amorce d'une contradiction féconde dont pourraient s'ensuivre un progrès et un dépassement de la question posée.

Le pervers dit tantôt oui tantôt non mais sa position n'a rien de décisif. Elle ne lui est dictée que par le plaisir du moment et la jouissance qu'il escompte.

La logique perverse est donc purement *sophistique*, à base d'opportunisme.

C'est une logique de ce type qu'on trouve mise en oeuvre dans l'*Anti-Oedipe* de Deleuze et Guattari. Et il est vrai que si ce mode de fonctionnement psychique n'est pas celui du psychotique, c'est pour lui un moyen possible de revenir vers la réalité en conservant quelque chose de la toute-puissance absolue qui est son seul idéal.

Nous allons maintenant envisager à nouveau le parcours complet du circuit du moi en essayant de montrer comment, à chaque position du moi, correspondent un type d'identification particulière et un mode perceptif approprié, tentant de démontrer le postulat énoncé plus haut que s'identifier et percevoir sont une seule et même opération.

Nous nous aidons à cet effet des résultats de notre thèse doctorale qui a consisté à comparer les positions du moi szondiennes et les réponses au test de «Rorschach» d'un échantillon de 560 individus.

Le test de «Rorschach» est, comme on sait, un test de perception des formes. C'est la *fonction perceptive* (du moi) qui s'y trouve sollicitée au premier chef.

Tandis que le test de Szondi sollicite évidemment et quasi exclusivement la *fonction identificatoire* du moi. D'où l'intérêt de les comparer, et de les utiliser conjointement, si on veut se rendre compte du fonctionnement *global* du moi.

La position p-

Szondi invoque à propos de p- le *désir de participation* et le *mécanisme de projection* qui en est corrélatif.

Que veulent dire projeter et participer à ce niveau précis où se situe la première position pulsionnelle du moi ?

D'innombrables auteurs ont consacré leurs efforts à préciser le sens du mot projection. Les kleiniens, qui en font un usage privilégié, situent la projection à l'origine du fonctionnement psychique et de la constitution du moi. Ils lui attribuent la fonction essentielle de constituter l'objet, en l'occurrence le sein, chargé dès l'origine de *contenir* avant tout la rage meurtrière de l'enfant submergé par la pulsion de mort que seuls les soins de la mère sont susceptibles de «lier» à ce stade. L'objet – nous préférons dire le prochain, car, nous l'avons maintes fois répété, il n'y a pas véritablement d'objet à ce niveau – est ressenti comme investi d'une *toute-puissance* inversément proportionnelle à *l'impuissance* originaire du sujet.

La participation est le corollaire obligé de la projection en ce sens qu'il est impératif pour l'impuissant de «participer» du tout-puissant. Le tout-puissant est comme le dieu terrible de la Bible, protecteur et infiniment dangereux dans ses colères, mais de toute manière indispensable.

Faire un avec cet autre tout-puissant est ce qui fait le fond du désir de participation.

Le sujet qui projette fait exister l'autre dans la triple fonction de subvenir à ses besoins (m+), épongeant la frustration, de l'aimer (h+), remplissant le vide du monde, et de contenir sa rage primitive (e-). Il est en sus demandé à l'autre de tout pouvoir et de tout savoir, d'occuper donc la position du «sujet-supposé-savoir» (p-).

Il faut surtout bien voir que la position projective se soutient essentiellement du *refus de penser*, d'avoir une pensée, une parole et un désir propres. Le sujet projectif laisse à l'autre le soin de penser et de le penser. S'il lui arrive de penser, il identifie sa pensée avec la pensée commune. «On dit que, on pense que ...» et cette pensée qui est celle de «tout-le-monde» est elle-même identifiée avec le réel. D'où la croyance à une réalité en-soi du monde qui est le propre du sujet projectif. Tout est réel (sans être pour autant rationnel).

L'attitude du sujet p- devant les planches du «Rorschach» est très caractéristique. Au principe de cette attitude, il y a le refus de la consigne. Puisqu'on lui demande d'«interpréter» les taches, et de dire «à quoi ça fait penser», il refuse précisément l'invitation à penser. Ou bien il répond que ça ne lui fait penser à rien, ou que ce sont des taches. Il manifeste, comme disent les spécialistes du «Rorschach», une «absence de conscience interprétative».

Caractéristiques sont également les réponses du genre : «moi je ne sais pas, c'est vous qui savez» ou «il faudrait demander à celui qui a fait les taches» ou encore «je n'ai pas été longtemps à l'école».

L'attitude projective, qui traduit moins l'incapacité que le refus de penser les choses et soi-même, est un obstacle parfois irréductible à la cure psychanalytique. En effet, si le désir d'«aller mieux» n'est pas relayé par celui de penser par soi et pour soi, que traduit p+, il n'y a pas d'espoir d'aller au-delà de la simple relation d'aide où le thérapeute assume bon gré mal gré un rôle de contenant et quasiment rien d'autre.

Le désir p+ va dans le sens de l'«identification primordiale, *antérieure à tout choix d'objet*, au père de la préhistoire», qui incarne avant tout le principe, au sens de l'origine, de ce qui est (Dieu, le premier moteur immobile d'Aristote, le phallus...).

A notre avis, il n'y a pas d'autre moteur du processus analytique que celui-là. La cure s'arrête d'ailleurs d'elle-même lorsque l'analysant réalise ce type d'identification, au travers de ce qu'on pourrait appeler une «paranoïdie bien tempérée».

La position k+

Introjection, dit Szondi. Il faut l'entendre au sens fort de «jeter dedans».

L'introjection ne signifie pas seulement qu'on fait passer un objet de l'autre en soi – auquel cas il s'agit d'introjection secondaire – elle correspond également – c'est l'introjection primaire – à l'opération constitutive, et du moi, et de l'objet, et du moi comme objet.

L'autre n'est pas assimilable dans sa totalité. A l'autre et de l'autre, on ne peut que s'accommoder. Le couple *assimilation-accommodation* (Piaget) aide à comprendre le processus qui s'accomplit dans le circuit du moi.

Au niveau p- le sujet cherche à s'*assimiler à l'autre*, à se fondre en lui. Mais la fusion n'est pas possible car elle débouche sur l'anéantissement du sujet. Au niveau suivant k+, qui réalise la première phase de l'autonomisation dans la reconnaissance de l'autre et de soi-même en tant qu'objet séparé et «total», il y a en même temps un très puissant désir d'*assimiler quelque chose de l'autre* – c'est le processus même de l'introjection – ce quelque chose, très précisément, qui est marqué du signe phallique, qui est l'insigne de la puissance de *l'Autre* et de sa différence d'avec tous *les autres*.

Cet objet est en définitive toujours un dérivé, par déplacement, du phallus, que Rosolato appelle très justement «objet de perspective», dans le sens où il met le désir en *perspective* d'un *objet hallucinatoire* toujours fuyant à l'horizon, assurant la *dérive métonymique* infinie du désir objectal.

Le désir d'appréhender l'objet et de «capitaliser» les «bonnes choses» se traduit au «Rorschach» par un comportement très particulier. Chez les enfants et chez les schizophrènes, la tendance k+ s'accompagne du type de perception dit «global syncrétique». Le sujet s'efforce de reconstituer un percept global en accumulant des détails que ne relie aucun lien organique (un morceau de bois, puis un visage avec du rouge à côté et du vert ici, etc.).

Les k+ sont, de tous les sujets, ceux qui sont le plus fascinés par les «petits détails» (type d'appréhension dd). Ce sont aussi les sujets qui, de loin, au plan du contenu, donnent le plus de réponses sexuelles ou évocatrices de préoccupations concernant les objets partiels, proéminents, détachables, etc.

Il nous semble aussi, mais c'est moins probant, que les k+ sont les sujets qui ont le plus de mal à intégrer la couleur, surtout le rouge. On en déduirait qu'ils intègrent difficilement l'affect. Ou bien ils ne donnent aucune réponse couleur (ni d'estompage) ou bien ils donnent des «couleurs pures» (c) parfois aussi des «nominations de couleur» (Cn). Nous interprétons ces faits dans le sens de la désintrication pulsionnelle que nous considérons comme le phénomène majeur de la deuxième étape du circuit pulsionnel.

La position k-

Au sujet de k-, Szondi invoque la *négation* (*Die Negation*). Dans la foulée, d'autres concepts sont évoqués : Verdrängung, Verneinung, Destruktion, Desimagination. Le terme de «*désimagination*» est sans doute le mieux à même de faire comprendre le processus à l'oeuvre dans la négation.

Il s'agit en effet de destituer l'image de l'objet dont le culte avait été institué au stade précédent. Szondi parle aussi, de manière très évocatrice, du «moi iconoclaste». *L'iconoclastie* est dirigée contre le culte de l'objet.

Il s'agit évidemment de l'objet du désir sexuel et de tous les objets qui en tiennent lieu par voie de déplacement.

Le seul sujet que nous avons connu pour s'être émasculé – c'était évidemment un schizophrène – donnait la réaction k- !!! (à l'arrière-plan).

Le contre-investissement de la représentation de désir se traduit au «Rorschach» par la prévalence de tous les signes considérés classiquement comme «adaptatifs» : augmentation nette du pourcentage de «bonnes formes» (F+) par rapport au niveau précédent, type d'appréhension «grand détail» dominant, fort pourcentage de contenus animaux et, surtout, nombre élevé de réponses «banales» (Ban).

A la consigne qui lui est donnée de dire à quoi lui font penser les taches, le sujet répond en s'efforçant de produire des réponses qui évoquent avant tout la «Gestalt» la plus ressemblante. S'il dit voir une chauve-souris, il sait évidemment très bien que ce n'est pas une chauve-souris mais quelque

chose qui *ressemble* plus ou moins à une chauve-souris. A l'inverse du k+, qui souhaiterait gommer la ressemblance pour atteindre à la sensation exquise de la satisfaction hallucinatoire dans l'exclamation du «c'est tout à fait ça», le k- se contente d'un «c'est comme ...» ou «ça me fait penser à ...». Le plaisir k- est lié à la découverte de la «bonne forme» définie comme étant celle que tout le monde voit et devrait voir. C'est le plaisir d'être bien adapté, dans la norme, «bon élève».

On comprend que c'est la position-type du moi névrotique dont la préoccupation dominante est d'être en accord avec le surmoi.

Ce tableau «conforme» ne l'est jamais tout à fait. La destitution de l'objet a laissé l'affect en liberté. Plus il infiltre l'activité perceptive, plus on voit surgir les signes dits «hystériques» : abaissement du F+, mauvaise intégration de la couleur, chocs couleur et sexuel, etc.

La position p+

Inflation est un terme moins heureux que ceux de projection, introjection et négation. On ne peut s'empêcher en effet de lui accorder une signification plutôt péjorative, ce qui n'est pas le cas pour les trois autres.

La psychanalyse n'a pas produit le concept adéquat pour définir exactement le procès p+.

Des notions telles que narcissisme, individuation, identification, etc. sont insuffisantes. Le concept de «*Selbsterhaltung*» (obtention de soi-même), proposé par Schotte, est certainement le plus pertinent. Il a l'avantage de mettre l'accent sur la notion du même (selbst), rappelant utilement que la dialectique qui traverse le moi de part en part est celle de la *différenciation du même et de l'autre*. Le «er» indique par ailleurs qu'on a affaire ici à un processus qui est de l'ordre du devenir et de l'accomplir, impliquant mise en train et achèvement, *commencement et fin*, origine et télos.

Il s'agit de s'ob-tenir, c'est-à-dire, en fin de compte, de se tenir en avant de soi-même, d'*être en pro-jet*. Enfin, la «Haltung» vient à point pour signifier qu'au point d'arrivée du circuit, on retrouve la question posée au point de départ, celle du «Halt». «Sich-selbst-er-halten» c'est remplir la condition nécessaire et suffisante pour qu'on soit à même de lâcher la main de qui nous tenait jusqu'alors et qu'on ose risquer le *premier mouvement* qui, substituant un équilibre dynamique à l'équilibre statique du sujet jusque là immobile, met ce sujet en marche. Le cheminement qui s'inaugure de l'obtention de soi est celui qui commence et recommence chaque fois qu'on ouvre la bouche pour dire «je».

Celui qui dit «je» prend le risque parfois terrible de s'affirmer différent, d'énoncer son désir, sa demande, sa pensée et sa parole propres en s'en désignant comme le lieu *d'origine*.

Nous avons déjà dit notre opinion que la position p+ renvoyait au désir d'*identification primaire* au père primitif, celui qui, précisément, détient les clés de l'origine et dont le désir pour la mère a été *cause de l'origine* du sujet.

Dès lors, s'identifier à cette figure grandiose, c'est identiquement revendiquer le droit de se remettre au monde en se voulant «*causa sui*» et donc pleinement soi-même.

C'est accomplir le *saut* décisif qui engendre le délire pour certains et engage les autres dans les voies de la création. Certains empruntent l'une et l'autre voie. Le vieux problème des rapports du génie créateur et de la folie se résout de lui-même à partir du moment où on se rend compte que création et délire ont la même fonction de fournir la solution du désir d'être pleinement soi-même.

Freud a bien vu que le délire était toujours une façon de construire une néo-réalité sur les ruines d'une autre réalité abolie. Il y a d'abord un processus de destruction. On peut dire exactement la même chose de toute démarche authentiquement créatrice. Il faut d'abord *détruire* avant de *créer*. Mais détruire quoi ? Disons que c'est l'objet et tâchons d'expliquer.

Nos recherches sur les comparaisons «Rorschach» – Szondi ont montré que la production de réponses «mouvement» (K, kinesthésies) au test de Rorschach était conditionnée par la présence d'un p+ stable au profil d'avant-plan du test de Szondi, les meilleures réponses kinesthésiques étant produites par les sujets qui donnent le profil du moi Sch ±+.

On considère classiquement et à juste titre que la réponse K, pour autant qu'elle soit de bonne qualité, est un indice fiable de la capacité d'un sujet de créer, fantasmer, penser originalement et d'étendre son registre identificatoire. On a par ailleurs rapproché le procès de production kinesthésique du procès de production du rêve (Furer), en ce sens que le processus primaire est réintroduit dans la démarche de penser. L'argument de Rorschach, en évoquant la créativité, était qu'il y a dans la kinesthésie quelque chose de plus qu'une perception, l'élément mouvement étant surajouté par le sujet comme résultant d'un apport strictement *personnel*. Rorschach exigeait d'ailleurs ce cachet «personnel» pour coter K.

Roland Kuhn a fait remarquer que la conception que Rorschach se faisait de la perception, limitée par lui à l'objectivation d'une forme, était réductrice et d'obédience positiviste. Et de citer Aristote qui concevait la perception comme un acte complexe combinant sensation, mémoire et fantaisie.

Le même Roland Kuhn s'est interrogé sur les conditions de possibilité de la production de réponses mouvement. Sa réflexion s'est focalisée sur trois thèmes : la symétrie, la mort, le vide. Seule une tache symétrique est à même de donner naissance à une kinesthésie. L'explication en est que l'idée du mouvement est coextensive à celle de la vie et que tout ce qui vit a la forme

de la *symétrie*. Si pas de symétrie, pas de vie possible, donc pas de mouvement possible non plus.

A quoi il faut ajouter que ce qui, chez tous les êtres vivants, fait exception à la symétrie est l'organe sexuel.

On peut penser que les sujets qui sont obnubilés par la symétrie sont ceux qui voudraient pouvoir penser le vivant à l'abri de la différence des sexes. Il est bien connu que les sujets qui font des «remarques» sur la symétrie des taches sont généralement incapables de donner des réponses «mouvement». Il est donc nécessaire, pour produire des K, de «négativer» la symétrie, de faire comme si on ne la «voyait» pas.

On sait que, chez les enfants, la rencontre de la mort, sous les espèces de la vision d'un corps *mort*, produit une libération de réponses K. C'est le signe que la K est conditionnée par l'aptitude à se représenter le corps mort en tant qu'il est essentiellement immobile. Le mouvement et la vie qui lui est associée doivent pouvoir être d'abord supprimés en pensée pour que le sujet soit à même de créer du mouvement.

Mais la remarque la plus intéressante concerne la question du *blanc* et du *vide*. Kuhn a observé que les sujets qui ne donnent aucune réponse «détail blanc» (Dbl), même quand ils sont sollicités dans ce sens, sont aussi ceux qui se remémorent simplement les événements du jour dans leurs rêves. Ils ne font pas de vrais rêves. Ils en restent à la perception au sens vulgaire et positiviste du terme. La «fantaisie» leur fait défaut.

Kuhn en vient à considérer que la sensibilité au blanc est une des conditions de possibilité de la production de K.

Nous pensons que la sensibilité au blanc va de pair avec la préoccupation de la question du manque et du vide. Nous avons observé que cette préoccupation était majeure chez les sujets qui donnent le profil du moi Sch ± o. Ce sont ceux qui produisent le plus de réponses Dbl.

De même que ceux qui sont sensibles à la symétrie, les producteurs de Dbl ne donnent généralement pas de K. Mais ils sont comme au seuil de la réussite. Ils livrent le combat qui devrait leur permettre de réussir le saut qui les autoriserait, en cas d'heureuse issue, à entrer dans les sentiers de la création.

De quel combat s'agit-il ?

Il s'agit de *triompher de l'objet*, plus exactement de la prégnance de la perception réductrice, au sens positif énoncé plus haut, d'une «Gestalt» s'imposant de manière tyrannique.

On a noté depuis longtemps le caractère opposant et têtu des sujets qui donnent des réponses Dbl. Ils se révoltent contre la manière traditionnelle de percevoir.

Par extension, on dira qu'ils refusent la tutelle du surmoi, la loi du père etc., ce qui est assez vrai, mais ils ne réussissent pas à se poser comme créateurs et ce ne sont pas non plus des «pervers» uniquement préoccupés de restaurer le primat de la perception hallucinatoire (Sch + O).

Pour créer – et rêver – il faut pouvoir *faire le vide*, c'est-à-dire, plus exactement, être à même d'interposer entre le sujet et l'objet – qu'il s'agisse de l'objet primaire donné dans l'hallucination ou de l'objet secondaire qu'impose l'entendement réclamant la «bonne forme» – un *écran*. De même, le rêve n'est possible que si préalablement s'est constitué ce que Lewin a appelé «l'écran blanc du rêve». De même aussi, l'artiste qui prend la plume ou le pinceau interpose entre le monde des perceptions déjà données et soi-même une page ou une toile blanche. On ne crée que si on fait table rase de tout le déjà connu-perçu, ce dont Malevitch a donné l'illustration la plus radicale à travers son fameux carré blanc sur fond blanc.

«Faire le vide» implique l'opération négativante (k-) mais il exige quelque chose de plus qui pourrait être la *négation de la négation*.

Notons au passage que l'*écran s'oppose absolument au miroir*, au point qu'on peut affirmer qu'au plus est forte l'attraction spéculaire, au plus est faible la propension à créer. Mais il ne s'agit pas non plus de nier l'objet, encore moins de le tuer. Nous dirions volontiers, utilisant dans un sens métaphorique un terme d'horticulture, qu'il s'agit de «*blanchir*» l'objet. Pour blanchir un légume, on provoque son étiolage en le mettant à l'ombre. Le bénéfice de cette opération est que sa forme change et qu'il perd son goût amer.

Poussant plus loin la métaphore, nous pouvons dire que le «blanchiment» créateur est aux antipodes du processus mélancolique. Dans la création, ce n'est plus «l'ombre de l'objet qui s'abat sur le moi», c'est le moi – au sens de sujet – qui «met l'objet à l'ombre» afin de lui permettre de changer de forme et de devenir comestible. Cette métaphore nous paraît utile dans la mesure notamment où elle nous éloigne des conceptions de l'acte créateur qui en font essentiellement un acte réparateur. La création est avant tout *trans-formatrice*. Elle trans-forme les êtres et les choses en arrêtant leur cours naturel afin de leur insuffler un cours de développement nouveau qui est partiellement induit par le sujet.

En définitive, toute démarche créatrice nécessite un double arrêt, dans le chef du sujet et dans celui de l'objet. L'objet doit être arrêté dans son mouvement par un sujet qui lui-même s'arrête. Le peintre s'immobilise devant sa toile, l'écrivain s'assied devant sa page blanche, le rêveur s'étend dans son lit et déroule pendant la phase profonde du sommeil l'écran blanc sur lequel, au cours de la phase dite paradoxale, il réalisera son film.

Cette démarche créatrice est aussi celle de la *pensée*. Cogito, ergo sum. Coagitare, c'est faire en sorte en effet que le mouvement propre du sujet, infiltrant celui de l'objet, les transforme l'un et l'autre.

C'est pour la pulsion le seul destin qui ne soit pas abortif.

Du moi-masse au moi-je[3]

Le moi, écrit Szondi, se constitue par clivages mais c'est aussi par clivages qu'il se défait, jusqu'à disparaître (Sch oo).

Szondi présente l'intégration (Sch ±±) comme la visée la plus haute du moi, celle où il tendrait à faire tenir ensemble ses éléments constitutifs, au prix d'une sorte d'Aufhebung de la totalité des clivages qui les relient entre eux en même temps qu'ils les séparent. Cette *synthèse* relève d'un effort surhumain (*Uebermenschliche Anstrengung*). Celui qui parviendrait à se maintenir au niveau d'un tel projet serait en effet un surhomme au sens de l'Uebermensch nietzschéen.

Un tel moi, rassemblant en lui tous les contraires, n'excluant rien de ce qui est humain, apparaît comme le champion d'Eros. Mais dans le même temps, il s'expose au plus grand danger, celui de la désintégration à laquelle Thanatos oeuvre en silence.

Aussi est-il en proie au pressentiment de catastrophe (*Katastrophenähnung*), à l'affect de terreur (*Schrecklichkeit*) éveillé par la représentation du traumatisme narcissique suprême, dont nous savons que son représentant-représentation (*Vorstellungrepräsentanz*) originaire est, dans l'inconscient, la castration.

C'est ici l'endroit de citer le vers célèbre de Hölderlin :

Wo aber Gefähr ist
Wächst das Rettende auch.

Là où est le danger
Croît aussi ce qui sauve.

Szondi invoque Hegel et parle de *moi dialectique* soulignant que la traversée des contraires est *der schwerest Weg der Menschenwerdung als Ideal Ich*, impliquant la *Partizipation mit dem Geist auf dem Weg der Transzendenz.*

Expérimentalement, on observe cette constellation du Moi *Pontifex oppositorum* (Sch±±) dans les moments de crises existentielles, lorsque le narcissisme est gravement ébranlé, et, de manière chronique, chez les créateurs et les phobiques.

Sa plus grande fréquence survient à la fin de l'adolescence (17-18 ans).

3 Texte paru dans «Fortuna» (n° 3, 1987), Bulletin du Groupe d'Etudes Szondiennes de Montpellier.

Si le pressentiment de catastrophe n'est qu'un autre mot pour désigner une *chaude* angoisse de castration, on ne s'étonne pas de rencontrer cette forme du moi chez le phobique, toujours dominé, en dernière analyse, par la crainte inconsciente d'un contact physique à valence incestueuse.

Si nous parcourons par ailleurs l'oeuvre de Szondi, nous constatons qu'il n'évoque la castration que par deux fois :

– à propos de Sch o± (castration, abandon, féminité),

– au sujet du syndrome *d'acceptation* (p- d-(o)m+!) dans lequel il voit une défense régressive contre l'angoisse de castration. Dans la *névrose d'acceptation*, le sujet régresse vers une position prégénitale de type oral, demandant qu'on *l'accepte* comme un nourrisson, qu'on ne désire pour lui qu'un bien-être vague, idéal esthésique sous la protection duquel il pourra tout se permettre.

La combinaison des deux positions premières dans les vecteurs C (m+!) et Sch (p-) situe le sujet aux antipodes d'un vouloir-vivre autonome dans l'affirmation de son désir propre. Il aspire à se fondre dans un autre englobant, à faire masse avec cet autre qui peut être le corps lui-même en deçà de son individualisation spéculaire.

Cette aspiration à la masse est désignée par Elias Canetti comme le *renversement de la phobie du contact*. Ce qu'écrit Canetti peut s'interpréter comme la défense la plus radicale contre l'angoisse de castration.

Nous citons la première page de son livre «Masse et Puissance» (Gallimard) :

La phobie du contact et son renversement

> *Il n'est rien que l'homme redoute davantage que le contact de l'inconnu. On veut «voir» ce qui va vous toucher, on veut pouvoir le reconnaître ou, en tout cas, le classer. Partout l'homme esquive le contact insolite. La nuit, et dans l'obsurité en général, l'effroi d'un contact inattendu peut s'intensifier en panique. Même les vêtements ne suffisent pas à garantir la sécurité; ils sont si faciles à déchirer, il est si facile de pénétrer jusqu'à la chair nue, lisse et sans défense de la victime.*
>
> *Toutes les distances que les hommes ont créées autour d'eux sont dictées par cette phobie du contact.*
>
> *... Il s'agit ici de quelque chose de très profond, dont l'insidieuse vigilance ne se relâche jamais, quelque chose qui ne quitte plus l'homme dès qu'il a fixé une bonne fois les limites de sa personne.*
>
> *C'est dans la «masse» seulement que l'homme peut être libéré de cette phobie du contact. C'est la seule situation dans laquelle cette phobie s'inverse en*

son contraire. C'est la masse «compacte» qu'il faut pour cela, dans laquelle se pressent corps contre corps, mais compacte aussi dans sa disposition psychique, c'est-à-dire telle que l'on ne fait pas attention à qui vous «presse». Dès lors que l'on s'est abandonné à la masse, on ne redoute plus son contact. Dans le cas idéal qu'elle représente, tous sont égaux entre eux, aucune différence ne compte, pas même celle des sexes. Qui que ce soit qui vous presse, c'est comme si c'était soi-même. Soudain, tout se passe comme «à l'intérieur d'un même corps». Peut-être est-ce là une des raisons pour lesquelles la masse cherche à se resserrer si étroitement : elle veut éliminer aussi parfaitement que possible la phobie individuelle du contact. Plus les hommes se serrent fortement les uns et les autres, plus ils sentent sûrement qu'ils n'ont pas peur l'un de l'autre. «Ce renversement de la phobie du contact» est typique de la masse. Le soulagement qui se répand en elle, et dont il sera encore question dans un autre contexte, atteint un degré d'une frappante intensité là où elle est le plus dense...

Quelques pages plus loin, Canetti définit en quatre points les propriétés de la masse (p. 27) :

Les propriétés de la masse

C'est ici le lieu, avant d'entreprendre un essai de «classification» de la masse, de résumer brièvement ses propriétés essentielles. On relèvera les quatre traits suivants :

1. «La masse tend toujours à s'accroître». Il n'est pas imposé de limites naturelles à sa croissance. Quand on lui en crée d'artificielles, c'est-à-dire dans toutes les institutions qui servent au maintien de masses fermées, un éclatement de la masse est toujours possible et aussi bien se produit de temps en temps. De dispositions capables d'empêcher l'accroissement de la masse une fois pour toutes et absolument sûres, il n'en existe pas.

2. «Au sein de la masse règne l'égalité». Elle est absolue et indiscutable et n'est jamais mise en question par la masse elle-même. Elle est d'une importance si fondamentale que l'on pourrait carrément définir l'état de la masse comme un état d'égalité absolue. Une tête est une tête, un bras est un bras, il ne saurait s'agir de différences entre eux. C'est en vue de cette égalité que l'on devient masse. Tout ce qui pourrait en détourner est négligé. Toutes les revendications de justice, toutes les théories de l'égalité, tirent en définitive leur énergie de cette expérience vécue de l'égalité que chacun à sa manière connaît par la masse.

3. «La masse aime la densité». Elle ne saurait jamais être assez dense. Rien ne doit s'interposer, rien ne doit y ouvrir un intervalle, il faut que tout soit

autant que possible elle-même. C'est au moment de la décharge qu'elle a le sentiment de sa plus grande densité.

4. «La masse a besoin d'une direction». Elle est en mouvement et se meut en direction de quelque chose. La direction qui est commune à tous ses membres renforce le sentiment d'égalité. Un but qui est donné en dehors de chaque individu et est identique pour tous, masque les buts privés, inégaux, qui seraient la mort de la masse. La direction est indispensable à sa permanence. La crainte de la désintégration, toujours vivante en son sein, rend possible de l'orienter vers quelques buts que ce soit. La masse subsiste aussi longtemps qu'elle a un but pas encore atteint. Mais il est encore en elle une obscure tendance au mouvement qui introduit de nouvelles formations, d'ordre plus élevé. Il est souvent impossible de prévoir la nature de ces formations.

Ces quatre propriétés peuvent être rapprochées sans difficulté des quatre positions pulsionnelles primaires :

1) La masse tend toujours à s'accroître : m+ : il faut que ça prenne toujours mieux, plus fort, plus fermement ...

2) La masse aime la densité : h+ : il faut que l'amour soit exclusif, unique, absolu ...

3) Au sein de la masse règne l'égalité : e- : il faut couper toutes les têtes qui dépassent ...

4) La masse a besoin d'une direction : p- : ein Volk, ein Führer.

Canetti évoque une masse plus primitive que celle, déjà structurée autour d'un chef, par quoi Freud dans «Massenpsychologie und Ich-Analyse», s'efforce d'appréhender une des formes les plus primitives de l'identification et donc de l'édification du moi, en deçà de toute relation à un objet différencié.

Cette forme primitive de l'identification, c'est l'identification *participative-projective* de Szondi, concept voisin sinon homologue de l'identification projective définie par Mélanie Klein.

Il s'agit de projeter l'idéal de toute-puissance sur ou dans un autre dont, en retour, on participe :

Eins - und gleich sein mit dem Anderen (être un et semblable – égal avec l'autre).

Cet autre peut être aussi bien la mère primitive que le Totem, substitut de l'Urvater.

A la fin de la «Massenpsychologie», Freud rapproche les trois phénomènes de l'état amoureux, de l'hypnose et de la formation collective (p. 175) :

Avant de terminer, dressons, en nous plaçant au point de vue de la libido, un tableau comparatif des différents états dont nous venons de nous occuper : état amoureux, hypnose, formation collective et névrose.

«L'hypnose» ressemble à l'état amoureux par le fait qu'elle est également limitée au «moi» et à l'objet, mais elle repose principalement sur des tendances sexuelles entravées et met l'objet à la place de l'«idéal du moi».

Dans la «foule», ce processus subit une amplification; la foule ressemble à l'état hypnotique par la nature des instincts qui en assurent la cohésion et par la substitution de l'objet à l'«idéal du moi»; mais, dans la foule, s'ajoute à tous ces traits l'identification de chaque individu avec tous les autres, identification qui, primitivement, a peut-être été rendue possible, grâce à la même attitude à l'égard de l'objet.

Plus haut, il a noté (p. 173) :

Dans la foule, les différences sexuelles ne jouent aucun rôle. Il n'y a pas lieu de se demander si la libido qui maintient la cohésion des foules est de nature homo- ou hétérosexuelle, car la foule n'est pas différenciée d'après les sexes, elle fait abstraction des buts qui président à l'organisation génitale.

Au départ de ces textes, nous ferons trois remarques :

1) Le *moi-masse* (p-) se situe dans un courant à la fois prégénital, prénarcissique et préobjectal, alimenté par une libido désexualisée.

2) Il se substitue régressivement à l'instance de l'Idéal du moi qui est une formation narcissique secondaire, également nourrie de libido désexualisée mais héritière du complexe d'Oedipe; postérieure donc à une relation d'objet qualifiée.

Si nous situons l'Idéal du moi en p+, position du *moi-en-projet*, son abandon au profit du *moi-masse* s'opère sans médiation, à l'écart de toute dimension objectale, qu'elle soit de nature prégénitale (k+) ou génitale (k-).

3) Dans le texte cité plus haut, Freud évoque une même attitude des membres de la foule *à l'égard de l'objet*.

L'identification est la forme la plus primitive d'attachement à un objet, écrit-il par ailleurs, et dans le «Moi et le Ça» il évoque *l'identification primordiale au père primitif, identification directe et immédiate, avant tout choix d'objet*.

Le terme d'objet fait ici problème.

L'identification primaire au père, que répète l'identification au leader du groupe, en tant qu'elle n'est pas sexuelle, provient d'un courant libidinal constitué d'attachement ou d'amour pur qui ne vise pas un objet

(sexuel et imaginaire) mais un sujet, ou une personne réelle.

L'axe p du moi apparaît comme l'axe de cet amour désexualisé dont l'Imago paternelle est le support inaugural avant d'en être le promoteur et le garant au temps de l'Oedipe et de la castration, à travers les remaniements imaginaires-symboliques que promeut précisément la croyance dans la réalité de la castration et l'efficace de sa menace.

Cependant, nous pensons que la tendance participative p- n'est identique à elle-même que lorsqu'elle vise la masse pour la masse, en dehors de toute allégeance à un meneur ou à un idéal (patrie, religion, parti, etc.).

On peut parfaitement faire masse à deux, comme dans le délire à deux ou même à soi tout seul, dans l'identification du moi au corps-masse, telle qu'on peut la concevoir chez les grands somatisants, beaucoup d'alcooliques, les déments, etc.

L'analogie établie par Freud entre le fou, le primitif et l'enfant n'est plus de saison.

Pourtant, les résultats expérimentaux obtenus avec le test de Szondi invitent à penser qu'elle est justifiée, d'un certain point de vue s'entend.

Dans un travail ancien[4] nous avons montré que les schizophrènes déments avaient un profil global moyen qui combinait

S	P	Sch	C
+-	-+	+-	-+

les deux premières positions pulsionnelles dans chaque vecteur, les profils Sch les plus fréquents étant Sch +- et Sch o-.

Le petit enfant, pour autant qu'on arrive à le tester, présente aussi une dominance nette des positions projective et introprojective. L'entrée en période de latence s'accompagne d'une incidence croissante des positions légalistes : s+ hy- k- d+. Il faut attendre la puberté pour voir apparaître les positions *personnelles* : h- e+ p+ (m-, majoritaire dans la période de latence est remplacée par m+ à l'adolescence).

Szondi a fait beaucoup de cas des résultats obtenus en 1952 par le docteur Percy, assistant du docteur Schweitzer à Lambarene. L'examen d'une centaine de Noirs de la forêt camerounaise a fait apparaître une extraordinaire homogénéité de l'échantillon.

4 Les vieux schizophrènes asilaires, Acta Psychiatrica Belgica, 1972.

En ce qui concerne Sch, la quasi totalité des sujets testés présentaient les seuls profils Sch o- ou Sch +-.

Cette observation a reçu une confirmation récente grâce à l'expérimentation réalisée[5] chez les indiens Tarahumaras des hauts-plateaux du Nouveau-Mexique. Ici aussi, l'homogénéité est impressionnante. Les profils du moi très largement majoritaires sont également Sch o- et Sch +-.

Comment interpréter ces résultats ?

Bien que l'opposition entre un moi primitif, caractéristique des sociétés du même nom, et un moi évolué propre aux sociétés modernes soit une opposition grossière, nous la retiendrons quand même, en invoquant le point de vue psychosociologique.

Si nous nous souvenons de ce que Szondi affirme à propos du moi religieux et de la croyance, rapportés à p-, d'une part, et ce qu'il dit par ailleurs de l'incorporation (*Einverleibung*), du personnage (persona = masque) et du moi-qui-joue-son-rôle, rapportés à k+, nous pouvons penser en effet, à la suite de Durkheim, que pour le primitif, *c'est le corps seul qui fait office de principe d'individuation*, ce dont témoigne le culte du corps emblématique commun à toutes les sociétés primitives.

Si on considère par ailleurs que le double interdit oedipien de l'inceste et du meurtre y fait l'objet de tabous officiels, on peut admettre que la fonction de négation auto-interdictrice (k-) devient superflue. Quant à l'idéal du moi (p+), en tant qu'il soutient le je autant que le je s'en revendique comme du garant de sa singularité, il ne peut qu'être proscrit puisqu'il est, dans la perspective du primitif, nécessairement antireligieux et antisocial.

S'il est vrai que dans la société primitive *personne n'a réellement pensé ce que tout le monde admet*, ce qui définit la croyance religieuse, pour un esprit moderne, depuis le *Dubito, cogito ergo sum* de Descartes, il n'y a plus de penseur digne de ce nom qui ne commence par mettre en doute ce que tout un chacun pense, a pensé ou pensera. La pensée est une activité qui ne peut s'exercer que dans le devenir.

Il en va de même pour le je qui n'existe qu'en tant qu'être pensant, parlant, et désirant si, selon Spinoza, nous définissons le désir comme la tendance consciente d'elle-même.

Szondi pose le passage de l'être (p) à l'avoir (k) comme subsumant d'autres oppositions complémentaires :

5 Recherche réalisée pour les archives Szondi de Louvain par Jean-Luc Brackelaire, en 1982.

k	p
Ego-systole	Ego-diastole
Ich-Einengung	*Ich-Erweiterung*
(Rétrécissement du moi)	(Elargissement du moi)
Stellungnehmende ich	*Ausdehnende ich*
(le moi qui prend position)	(le moi qui s'étend)

En termes de relation sujet-objet, l'avoir ne peut viser qu'un objet. Une telle relation implique la distinction entre *un quis* et *un quid*.

Le passage de p à k correspond au passage d'une relation d'identification à une relation d'objet.

Dans la version classique de l'Oedipe, la mère représente l'objet que l'enfant veut avoir, le père, la personne qu'il veut être. La mère est l'objet du moi, le père son sujet.

Du père, l'enfant s'empare par identification.

Et nous avons vu que l'identification, principiellement l'identification au père originaire, pouvait (devait ?) être immédiate sans passer par la médiation de l'avoir.

L'avoir vise toujours un objet de valeur, dit Szondi, un *Wertobjekt* nécessaire au maintien, à l'obtention, à la restauration de la *puissance d'être (Seinsmacht)*.

Or un moment vient où la question de l'être entre en relation obligée avec celle de l'avoir, c'est le moment où la question de la réalité de la castration vient à se poser : l'excellence de l'être ne se conçoit pas alors hors de la détention du phallus.

L'*Einengung* du moi évoque, en même temps que l'introjection, à travers le préfixe ein, un mouvement de resserrement et de concentration de l'énergie libidinale sur un objet *de valeur* et, en dernière analyse, sur l'objet de la plus haute valeur, le phallus, emblème métonymique de la perfection de l'Etre.

Le *Stellungnehmende Ich* prend position dans les deux sens du terme.

D'une part, il s'approprie une *place*, dans le temps et dans l'espace (moment spéculaire, k+), puis dans la hiérarchie des générations et des sexes (moment négateur, k-).

D'autre part, il prend son parti dans la question de la castration, optant pour le Père Imaginaire, maître absolu de la castration (Sch +-) ou pour le Père Symbolique appelant à l'idéal surhumain constitué dans le couple Surmoi-Idéal du moi (Sch-+).

Dans le chapitre 9, nous veillerons à différencier ces deux positions cruciales pour la compréhension de la structure du moi, dont on devine déjà que sa destinée est radicalement déterminée par la position du sujet confronté à la réalité de la castration.

Chapitre 9

Eléménts pour un dialogue entre Szondi, Lacan et Freud[1]

I. Le réel perdu

Les réflexions qui suivent trouvent leur argument de départ dans la confrontation de deux affirmations contradictoires de Freud concernant l'autoérotisme et sa genèse.

Dans «Pour introduire le narcissisme», Freud écrit que le moi, n'existant pas dès le début, doit subir un développement, tandis que l'autoérotisme est présent dès l'origine. Dans «Les trois essais sur la théorie de la sexualité», le début est conçu différemment :

> *Au début, la pulsion sexuelle trouvait son objet à l'extérieur, dans le sein maternel. Cet objet a ensuite été perdu, peut-être à partir du moment où la possibilité a été offerte à l'enfant de former (bilden) une représentation globale (Gesamtvorstellung) de la personne (Person) à qui appartient l'organe dispensateur de plaisir (lustgebende Organ). C'est à partir de là que la pulsion est devenue autoérotique.*

L'autoérotisme n'existerait donc pas *dès le début*. Au début, la pulsion sexuelle (der *Sexualtrieb*), déjà bien à l'oeuvre, est en prise sur le réel. Un objet extérieur, bien qu'évidemment non perçu comme tel par un sujet qui n'existe encore que virtuellement, est indispensable pour obtenir la satisfaction, parce que la possibilité n'existe pas encore d'opérer le rebroussement dans le fantasme qui conditionne l'installation d'une activité authentiquement autoérotique.

---

1 Texte paru dans «Fortuna» (n° 3, 1987), Bulletin du Groupe d'Etudes Szondiennes de Montpellier.

Dans le schéma pulsionnel szondien, nous situons en m+, position originaire de la pulsion de contact, l'aspiration basale et répétitive (au sens du *Wiederholungszwang*) à retrouver un état premier, et plénier, de la satisfaction, *du côté du réel*, en deçà du fantasme et, donc, de l'imaginaire. Au début, il n'y a, selon l'expression de Winnicot, que l'*unité des soins mère-enfant*.

Le désir, si désir il y a, ne peut-être que le fait de la mère. Comme dit Piera Aulagnier : *La mère désire que l'enfant demande*. Réciproquement, pour autant que *ça prenne*, l'enfant va demander que la mère continue de désirer lui donner ce sein qui la confirme idéalement dans son fantasme de bonne mère.

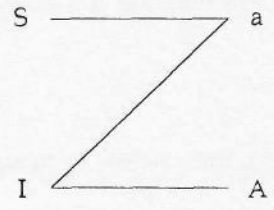
Du côté du pré-sujet, émerge donc, non pas un désir mais une demande que l'autre désire à sa place, qu'il veuille être la source inépuisable de son bien-être.

La première activité du moi est l'activité projective. L'*identification projective*, mise en lumière par Mélanie Klein, consiste, dans son principe, à former, au sens de *bilden*, l'imago de la mère originaire. *C'est le refus du sevrage qui fonde l'imago de la mère primitive*, écrit Lacan dans son article sur la famille. Cette imago fonctionne aussi bien comme représentation de la source des pulsions de vie que comme signifiant de l'aspiration première à la mort, si on entend celle-ci comme abolition de toute espèce d'excitation, plaisir ou jouissance absolue. Ces aspirations antinomiques trouvent à s'encadrer dans le fantasme originaire de retour dans le corps maternel (*Mutterleib*).

A chaque fois que se produira un traumatisme susceptible de réveiller l'excitation née du sevrage, le risque sera présent de sa transformation en angoisse *automatique*, angoisse *actuelle* générée par la défection d'un réel jusque là gratifiant d'une part, et par un défaut d'élaboration psychique, d'autre part. La sexualité *somatique* échoue à se transformer en libido.

La voie est ouverte à la recherche d'un soulagement dans et par la drogue ou les médicaments, surtout ceux dont l'effet apaisant est immédiat, qu'on n'a pas besoin de demander à personne et qui sont des substances matérielles, appartenant au domaine du réel.

Comme telles, les drogues n'entrent pas dans le registre de la représentation et elles ne méritent pas d'être considérées comme des objets au sens qualifié du terme.



Si nous appliquons le schéma Z de Lacan à ce premier registre du fonctionnement pulsionnel qui est celui du Contact chez Szondi, nous pouvons risquer d'en désigner ainsi les différents termes :

A le désir de la mère (que S demande)

S la bouche (et par extension, le corps du besoin et de la demande)

a le sein

I le corps organique idéal, en bonne santé.

Le moi corporel idéal n'est pas tant celui qui s'obtient par le *silence des organes* définissant la santé selon Bichat que le *corps sans organes* du catatonique imaginé par Deleuze et Guattari dans l'*Anti-Oedipe*, ou mieux, selon nous, le corps dyonisiaque du maniaque, devenu à lui-même et pour lui-même la source de toute satisfaction, dans l'exaltation du tourbillon pulsionnel (*Triebwirbel*) élémentaire qui figure la représentation extrême de la pulsion originaire. Pure activité, pur mouvement, en deçà de toutes directivité ou intentionnalité, n'ayant d'autre but que leur auto-exaltation.

La position m-, qui dans le schéma représente cette visée, implique l'indépendance du corps vis-à-vis de *tout corps autre.*

Or l'autre corps, originairement le corps maternel, est irrémédiablement perdu, nous dit Freud, pour deux raisons essentielles :

1) L'activité perceptive-représentative opère un clivage entre la chose (das *Ding*) ineffable et sa représentation totale-totalisante (*Gesamtvorstellung*).

2) La représentation dont il s'agit est représentation d'une personne (*Person*) que la littérature post-freudienne nomme improprement *objet total.* Or, la personne, en rigueur de termes, est une notion grammaticale.

Si nous voulons être absolument rigoureux, nous dirons qu'il n'y a de personne que du registre de l'interlocution. Prise au pied de la lettre, la formule de Piera Aulagnier : *La mère désire que l'enfant demande* signifie que la mère, pour autant qu'elle n'est pas perverse-psychotisante, n'a pas de désir plus vif que de s'entendre appeler : *maman.*

Ces deux activités psychiques élémentaires dont l'émergence paraît simultanée, comme en témoigne l'exemple célèbre de l'enfant à la bobine, promeuvent le couple représentation (de) chose - signifié (*Sachvorstellung*) – représentation (de) mot – signifiant (*Wortvorstellung*), couple constitutif de l'appareil psychique dans sa dimension plus spécifiquement topique.

Dès lors nous avons affaire à un sujet divisé, pour le meilleur comme pour le pire, et cette division constitutive (Spaltung, Refente, Clivage) doit être considérée comme définitive.

L'activité représentative, sur ses deux versants, imaginaire (représentation-chose) et symbolique (représentation-mot), produit la barre (/) qui transforme le sujet réel (S) en sujet barré ($) dont il reste à démontrer qu'il est véritablement le *sujet de l'inconscient* selon Lacan.

Chaque fois que nous rencontrons la réaction m+, surtout si elle est accentuée et unitendante (C o+!!!), nous supposerons que nous avons affaire à un sujet fasciné par l'idéal maniaque : c'est un déprimé essentiel, malade du réel. Il aspire par dessus tout à faire sauter la barre qui le sépare de cette satisfaction primaire qui exige l'abolition de toutes les distinctions : sujet-objet, intérieur-extérieur, imaginaire-réel, etc. Ce qu'un tel sujet méconnaît généralement, c'est que la condition de possibilité d'une telle aspiration réside dans son étayage par le désir d'un autre, et que c'est de ce désir autre uniquement préoccupé de son propre bien-être qu'il est infiniment avide, et désespérément nostalgique. Le remède le plus trivial à ce *défaut fondamental de l'amour primaire* (Balint) est, comme chacun sait, la dive bouteille.

La position d- marque un progrès de l'activité psychique dans le sens de la construction d'un *objet* imaginaire, substitutif-représentatif du réel perdu, propre à recueillir l'investissement transférentiel dont l'hallucination du sein ou de tout autre objet dit partiel figure le prototype.

Le passage de d- à d+ déplace l'accent du *perceptum* au *percipiens*, d'un premier *Lust-ich* à un premier *Real-Ich* qui, fort du principe de réalité et confiant dans les capacités du système perception-conscience oriente son activité dans le sens de la recherche de satisfactions nouvelles susceptibles de remédier à la faillite du réel ancien.

Une telle recherche du neuf est d'autant plus radicalement investie qu'elle se fonde sur un idéal de rupture (m-) lui-même alimenté par l'aversion que suscite le désir de l'autre d'alimenter la demande du sujet.

La sphère du contact est entièrement dominée par le besoin d'obtenir la satisfaction. Du fait que le corps de l'homme est initialement tout à fait débile et inapte à survivre par lui-même, il succombe normalement à la séduction des soins que lui prodigue amoureusement un autre corps.

L'image du nourrisson à la mamelle qui réalise la fusion désir-demande dans la *co-aptation* parfaite d'une bouche et d'un sein idéaux, figure la représentation la plus archaïque de l'amour, évidemment incestueuse. Ce n'est pas sans raison que Szondi évoque le lien spécifiquement incestueux (*Inzestbindung*) précisément à propos du clivage C -+.

Mais cette représentation idyllique oblitère une réalité infernale, celle de la passion du nourrisson abondamment décrite par Mélanie Klein.

Dans la mesure où il est soumis aux alternances de tensions extrêmes qui correspondent aux oppositions faim-satiété, vide-plein, chaud-froid ..., le corps aspire à la paix du *silence des organes* réalisée par le sommeil.

Si le *principe de constance* domine le vecteur du contact, c'est dans le sens où les grandes variations de quantités d'excitation qui se produisent dans le champ du contact – et de l'humeur – doivent absolument être tamponnées par un appareil régulateur, nommé *Reizschutz* par Freud mais dont nous ignorons absolument comment il fonctionne, sinon qu'au départ, c'est l'environnement immédiat créé par les soins de la mère qui tient lieu de ce pare-excitation, si important, présume-t-on, pour la régulation future des oscillations humorales.

S'il y a une identification primaire à la mère, elle doit condenser la série des traits singuliers qui caractérisent celle-ci comme essentiellement enveloppante : souci, protection, présence, chaleur, contact.

Une telle identification contribue à édifier ce Reizschutz par quoi le sujet se préserve de la souffrance physique comme a veillé à l'en préserver sa mère. En définitive, il reprend à son compte cette part du désir de l'Autre qui tend à satisfaire sa propre demande qu'on se préoccupe de sa santé, condition sans doute nécessaire et suffisante pour réussir à se bien porter (*Sich gut erhalten*).

Du côté du moi, la position contactuelle est représentée par p- (projection, participation, adualisme).

Le participatif, selon Szondi, projette *sa puissance d'être* (*Seinsmacht*) dans un Autre dont il attend qu'à l'instar de la mère primitive, il désire, veuille, puisse, sache, décide ... pour lui. Dans le champ Sch, l'Autre occupe la place du *Sujet supposé savoir*, du chef, du guide, du grand timonier.

Mais cet Autre n'est pas nécessairement un être singulier investi de toute-puissance comme peut l'être Dieu, le père primitif ou un quelconque leader charismatique, ce peut-être la foule ou la masse elle-même au sens où l'a décrite Elias canetti. C'est la masse en tant qu'elle offre au sujet la possibilité de le soulager immédiatement, pour autant qu'il s'y fonde, de l'angoisse spécifique du moi, l'angoisse de castration.

II. Le premier objet - moi

L'entrée dans le champ S(exuel) s'inaugure de l'introduction d'un élément nouveau : *l'objet*.

Il ne s'agit pas de n'importe quel objet mais, très précisément, de cette image unifiée-unifiante du corps propre qui le représente comme *forme* isolée du fond et qui, classiquement, se découvre dans le miroir. Ce bel objet fascinant est l'arbre qui cache la forêt. L'imago spéculaire a un effet séducteur, qui est d'un tout autre registre que la séduction des soins évoquée plus haut.

Cette imago destinée à fixer la libido narcissique y parvient d'autant mieux qu'elle réussit à *capter* le désir de la mère de produire un bel objet, car

ce que l'enfant trouve dans le miroir n'est un objet pour lui-même séduisant que dans la mesure où il correspond au *corps imaginé* idéalement par la mère.

Comme l'amour maternel est, de tous, le plus aveugle, la rencontre des regards qui décide de l'excellence de la doublure spéculaire, cette rencontre n'est que rarement manquée.

Mais vient-elle à *laisser à désirer*, quelque détail cloche-t-il, c'est tout l'édifice du narcissisme primaire qui est miné dans ses fondements.

Au stade du miroir, dans le moment fécond de l'éblouissement qui préfigure toute énamoration future, la confusion est complète entre l'objet d'amour et l'objet d'identification, entre l'Objet-Forme (Gestalt) et le Moi (dont Freud dit qu'il est essentiellement une projection de la surface du corps), entre la libido objectale et la libido narcissique. Par rapport à ce moi-objet fascinant dont il subit la séduction, le sujet est *passivé* et, conséquemment introduit dans la position s-, lieu de confluence des courants narcissique et masochiste où culminent ravissement, jouissance et douleur, l'obstacle du miroir consacrant l'objectivation née de la rencontre des regards.

L'événement spéculaire *fixe* un point dans *l'espace*, à l'endroit du phénomène apophanique, mais aussi dans le temps, situant le moment de la séduction dans un passé révolu.

Le moment h+ du circuit sexuel correspond au procès d'identification projective qui consiste à *faire tenir debout* et *ensemble* cette imago du *pareil* (le double est davantage un pareil qu'un semblable, un même ou un égal) destinée à fixer la libido narcissique.

Un exemple permet de saisir ce qui est en jeu dans le premier temps du clivage sexuel, c'est celui du héros de *Mort à Venise*.

Le sujet, par identification projective, élit un objet narcissique, double idéal de son moi ancien, dans la personne du jeune adolescent polonais. Entre eux, ni parole ni geste, jamais rien que des regards (étonnés, amusés, langoureux, tristes, douloureux, brillants, vides et finalement éteints) toujours échangés - si peu - à distance respectable.

Le héros est pleinement installé dans cette position S+- qui est celle d'une langueur stagnante dont la splendeur fragile de Venise constitue le cadre parfaitement approprié.

La tendance s+ s'obtient par négation de la position passive-passéiste. Elle implique la destruction du miroir et, par voie de conséquence, la destitution de l'imago narcissique, sa dévalorisation, son ravalement, voire sa profanation, son viol. Le corps de l'autre devient l'objet d'une visée possessive.

Si le rapport à l'autre dans le champ S(exuel) ne réunit pas encore les conditions d'une véritable intersubjectivité – Il n'y a pas de rapport sexuel ! (Lacan) – par contre, entre les protagonistes, il y a un embryon d'objet qui est

cette imago narcissique apparue dans le miroir, image dans laquelle le sujet s'aliène, sans doute, mais qu'il peut aussi bien s'approprier pour y ancrer son Je futur. Cette appropriation est nécessaire, autant que l'aliénation qu'elle implique, pour que se poursuive le procès d'autonomisation du sujet.

Il y a une équivalence narcissique entre l'imago spéculaire et les selles, parce que ce sont deux sortes d'objets qui sont du moi sans se confondre avec lui et, surtout, parce qu'ils autorisent l'instauration d'une première relation *d'échange* où demande et désir commencent à circuler dans les deux sens.

Ce qu'on doit souligner, c'est que la valeur de cet objet, dans la mesure où il est soustrait au symbolique, peut osciller brutalement entre le zéro et l'infini, soumis qu'il est au caprice de l'autre.

Dans l'après-coup de la castration, c'est-à-dire lorsque le complexe de castration a produit les signifiants de sa combinatoire, les positions du vecteur S pourront revêtir une signification phallique mais, originairement, les désirs qu'elles sous-tendent doivent se concevoir en deçà de la différence des sexes.

La position h+ pourra, dans cette perspective, être interprétée dans le sens d'une demande de reconnaissance phallique : *Dis-moi que je suis ce qui te manque et que sans cet objet-moi tu n'es rien.*

La position h- exprime un souhait semblable, mais sur le mode inversé du don : *Laisse-moi te donner ce qu'il y a de meilleur, moi !*

Au temps deuxième du circuit pulsionnel se produit une concentration-fixation de la libido sur l'image du corps propre. C'est le moment d'une première narcissisation qui aboutit notamment à structurer l'espace-temps autour de ce point fixe immuable qu'est l'imago spéculaire.

Au temps premier dominait l'agitation tourbillonnaire.

La fixation spéculaire réalise entre autres :

- la maîtrise de l'excitation primaire (cfr l'immobilité de Narcisse),
- la *captation* proprement narcissique de la libido,
- son orientation dans un sens centripète (S+-) ou centrifuge (S-+),
- la mise en place d'un objet médiateur (le corps totalisé et ses productions) apte à servir de monnaie d'échange dans la relation duelle.

La position introjective k+ reprend au niveau du moi (Sch) la problématique essentielle du vecteur S, soit la constitution et l'affirmation (*Bejahung*) de l'objet narcissique capable de doter le moi de l'instrument de toute-puissance effective (*Habmacht*) nommément le phallus. Nous verrons qu'elle correspond au *désaveu* (*Verleugnung*) de la castration maternelle, opération *magique* qui installe le sujet dans l'*illusion* qu'il est, à l'instar du Père Imaginaire, le maître de la castration.

Signalons en passant que cette modalité de la toute-puissance caractérise la position catanonique.

Chez le catatonique, en effet :

- le moi s'identifie au corps statufié,
- la pensée est assimilée à l'acte (magique) et les mots à des choses,
- l'activité hallucinatoire prévaut sur l'activité délirante.

Appliquant à nouveau le schéma Z à la topique mise en place dans le vecteur S, nous en désignons les déterminants comme suit :

A le désir de la mère (Que son enfant soit le plus beau, le plus génial, etc.)

S la demande d'amour-désir exclusif (Qu'il est beau le divin enfant !)

a l'oeil

I le corps admirable

/ le miroir.

III. Le désir de savoir

Le schéma pulsionnel de Szondi, réexaminé dans l'éclairage de la théorie du circuit et repensé dans l'optique des fantasmes originaires, fait le compte de toutes les avenues possibles que le sujet humain traverse quasi nécessairement au cours de son odyssée oedipienne, depuis l'aspiration incestueuse (m+) jusqu'à l'identification au père mort (p+), cette position ultime s'avérant première dans l'ordre ontologique si on admet qu'elle conditionne l'origine, au sens de l'*Ursprung*, du sujet je, tandis que m+, dans la même perspective ontologique, marque le point d'arrivée de la trajectoire de cet être : *Zum Tod*, le retour à l'état de nature.

On peut considérer toutes les positions comme autant de positions du moi, les positions Sch renvoyant plus spécifiquement au *rapport du sujet à soi-même*, rapport mis en place à travers la *dialectique de la castration*.

Autrement dit, les positions adoptées par le sujet confronté à la *réalité de la castration* se ramènent toutes à des variantes de clivage obtenues à partir du moi *catastrophé* (Sch±±, *Katastrophenähnung*), la catastrophe en question n'étant rien d'autre, pensons-nous, que la castration.

La réponse apportée à la question posée par la réalité de la castration décide de l'identification finale du sujet autant que de son rapport à la réalité dans son ensemble (qui deviendra névrotique, pervers, psychotique ou psychopathique).

Pour ressaisir les termes du problème, il faut envisager les deux temps du complexe, le temps de la *menace*, premier, et celui, second, de la *perception* de la réalité de la castration.

La menace assortit l'interdit de l'inceste, classiquement signifié par la mère à son enfant mâle au moment précis où celui-ci, dans la phase phallique du développement libidinal, exprime une demande génitale.

Aussi longtemps que la libido se maintenait dans la sphère prégénitale, la mère pouvait la laisser osciller entre les demandes orales, les taquineries sado-masochistes, les ravissements spéculaires et les transactions anales, voire les exhibitions phalliques.

Mais du moment que la mère, pour autant qu'elle n'est pas perverse, pressent qu'elle est l'objet d'un désir génital, l'interdit ne peut manquer d'être promulgué, le père étant désigné comme son fondateur et l'exécuteur du châtiment en cas de transgression.

C'est la promulgation de l'interdit de l'inceste qui, dans la mesure où il introduit le sujet au registre de la Loi, active du même coup le fantasme de la scène primitive avec son cortège d'affects violents, tous générés par l'exclusion de la sexualité adulte.

Toutes les *scènes* hystéro-épileptiques répètent le traumatisme de l'exclusion, mais le sujet n'est pas seulement mis à la porte de la chambre des parents et interdit de participer aux ébats des grandes personnes, il est aussi et surtout exclu d'*un certain savoir* qui porte, au premier chef, sur le désir des autres, et d'abord, des parents.

Ce qui est nouveau et qui ne prend vraiment son essor qu'à partir de l'interdit oedipien, c'est ce besoin puissant de savoir (*Wissensdrang*) dont Freud souligne à juste titre qu'il ne fait pas partie des facteurs élémentaires de la sexualité infantile. Ce besoin de savoir est d'autant plus exacerbé que l'interdit n'est assorti d'aucune explication mais seulement d'une menace et rapporté à un Autre (le Père) dont on présume qu'il en détient le secret.

L'humiliation liée à l'exclusion ne peut être traitée que par le refoulement. Son effet le plus banal est l'idée bien arrêtée que les parents n'ont pas de vie sexuelle.

Ce qui survit au refoulement faute de trouver une réponse dans le fantasme de la scène primitive et ses multiples versions possibles, est une interrogation sur les fondements de l'interdit, de l'éthique et de la morale.

Le deuxième temps du complexe de castration s'inaugure de la découverte de la différence des sexes. C'est une affaire de perception visuelle.

Ou bien la *réalité de la castration* est perçue, *Wahr-genommen*, prise pour vraie, et, avec elle, toute la théorie qui l'encadre (la castration est exécutée par le père en punition d'une faute sexuelle), ou bien elle est rejetée

(*verworfen*) et ne fait l'objet d'aucun jugement (*Urteil*). Le rejet de la perception est l'acte initial qui empêche toute prise de position ultérieure, tout jugement, ce qui aboutit au résultat que la question devient, pour le sujet, *forclose*.

L'absence de prise de position du percipiens devant ce *perceptum* qu'est le manque du pénis chez la femme correspondrait à la syncope ou la faillite du *Stellungnehmende ich* qui renvoie au facteur k. La position nulle (k o) serait alors l'indice de ce *rejet* de la castration ou, à tout le moins, d'une abstention de jugement à son sujet. La question de la castration est alors laissée à l'arbitraire de l'Autre (Sch o-, o+, o±).

La perception de la réalité de la castration, qui est perception d'une absence, présuppose la croyance à la théorie panphallique : tous les êtres ont un phallus.

A propos de la croyance, qui succède à la précédente, en la *réalité* de la castration, il faut souligner, à la suite de Piera Aulagnier, que c'est le seul cas où Freud fait de la croyance accordée à un énoncé mensonger de la mère (la menace) une condition essentielle à ce que le sujet puisse avoir accès à une structure oedipienne[2].

La prise de position du sujet peut s'orienter dans le sens de *l'affirmation* (*Bejahung*, k+), de la *négation* (*Verneinung*, k-) ou du doute (k±).

La position k+ se comprend le mieux à partir de l'exemple du fétichisme.

Si la question posée est bien celle de la réalité de la castration, plus spécifiquement celle de la mère, la *Bejahung* équivaudrait à affirmer le fait et la théorie qui l'explique : le père a châtré la mère. Le fétichiste adhère donc pleinement à la théorie de la castration mais en même temps il maintient la première croyance panphallique.

Le désaveu (*Verleugnung*) de la perception du manque de pénis chez la mère est le compromis qui réussit à faire coexister deux croyances incompatibles.

Le fétiche est l'objet grâce auquel le fétichiste réussit magiquement à conjurer l'angoisse de castration d'une part et à rephalliciser la mère d'autre part, restaurant du même coup le couple narcissique primaire indispensable au maintien du culte du moi idéal produit au moment de la rencontre spéculaire; car si la mère est châtrée et donc sans valeur, c'est tout l'édifice du narcissisme primaire qui s'écroule d'un seul coup. Le négateur k- croit tout autant à la réalité de la castration que l'affirmateur. Ce qu'il nie c'est la possibilité qu'un pareil accident puisse lui arriver à lui. La réalité de sa propre castration est refoulée. Devenue inconsciente, elle alimente l'angoisse de castration, activée chaque fois que le désir oedipien (génital) sera mobilisé.

2 P. AULAGNIER, «Demande et identification», in *L'Inconscient*, n° 7, 1968.

Ce que le négateur abandonne plus volontiers que l'affirmateur, c'est la croyance pan-phallique. Il accepte qu'il y ait des êtres inférieurs (les femmes) pour autant qu'il n'en fait pas partie. Il en résulte, primo, que l'imago paternelle est valorisée au dépens de l'imago maternelle, secundo, que le désir sexuel, pour autant qu'il reste fixé à la mère ou à un substitut maternel, vise désormais un objet dévalorisé, le ravalement de l'objet sexuel devenant même une condition de possibilité de la mobilisation de sa puissance phallique, dans le cas du négateur.

La négation entraîne donc une dévalorisation de la mère idéalisée, support du narcissisme primaire. C'est en ce sens qu'il faut comprendre la tendance *iconoclastique* rapportée par Szondi à la position k-, de même que la *Desimagination*, l'*Entwertung* (dévalorisation) et la *Destruktion*.

La négation a donc pour effet de rendre possible le transfert de l'idéal de la mère (châtrée) au père (porteur du phallus et agent de l'interdit, du savoir et du pouvoir), ce qui correspond, du côté des instances, à un déplacement d'accent du Moi Idéal (produit au départ du désir de la mère) à l'Idéal du Moi (issu de la confrontation-réconciliation avec le désir du Père qu'on peut, si on veut, désigner comme grand Autre, Père mort symbolique ou Surmoi).

Enfin, du point de vue de l'identification, l'opération de négation autorise le passage du narcissisme primaire, apparu au stade du miroir (S. k+), au narcissisme secondaire (Sch. p+) où le sujet ne se sustente plus seulement d'un moi-objet irrigué par la libido maternelle mais où il s'investit dans un moi-en-projet.

L'exercice qui a consisté à appliquer le schéma Z aux vecteurs C et S peut sans difficulté être repris en ce qui concerne P et Sch.

Nous laissons à chacun le plaisir de se livrer pour lui-même à ce petit jeu, plus stimulant pour le théoricien que pour le clinicien mais utile quand même à leur nécessaire dialogue.

Chapitre 10

De la validité du test de Szondi[1]

Mon exposé comportera huit points que je développerai successivement. Dans la première partie de mon travail, je mènerai une réflexion épistémologique générale qui tournera autour du schéma pulsionnel et de la façon d'en effectuer la critique. Dans la deuxième partie, j'aborderai directement la question de la validité du test de Szondi.

La question de la validité du test a été, dans le passé, souvent mal posée. Bon nombre des détracteurs du test et de la théorie szondienne ne les ont jamais pratiqués et ne se sont jamais interrogés sérieusement sur leurs fondements.

Dans les pages qui suivent, je me suis mis à réfléchir sur cette question de la validité du Szondi. J'ai tenté de rouvrir autrement la question, d'en modifier l'angle de position. Au lecteur de juger si j'y suis parvenu.

Après plus de douze années de pratique et de théorisation szondiennes, il m'a semblé que le moment du «*pathei mathos*» était venu plus que décisivement et qu'il fallait accepter de pâtir de cette part irréductible de non-savoir qui fonde la connaissance véritable. C'est pourquoi j'ai pénétré dans ce questionnement qui demeure en souffrance et duquel, aujourd'hui encore, il est plus aisé pour certains de sortir que d'y entrer authentiquement.

I. Szondi ne nous dit pas comment il en est venu à construire son schéma pulsionnel. Il tente d'en rendre compte en faisant appel à des considérations génétiques dont la teneur et l'articulation sont pour nous inacceptables. Ce schéma est né sur le fond de l'intérêt que Szondi a voué à diverses disciplines : la philosophie, la psychiatrie, la psychanalyse, la génétique, et caetera ...

1 Les numéros entre parenthèses renvoient à la bibliographie reprise au terme de ce chapitre.

Je veux simplement indiquer sommairement que le «Triebbild» est apparu à la croisée d'un certain nombre de domaines de la pensée. Il n'a pas été déduit d'un raisonnement logique, ni induit à partir de «faits» expérimentaux. Szondi semble avoir procédé par tâtonnements sur la base d'une certaine intuition. Le schéma pulsionnel a plutôt été produit à la manière d'une création artistique : à un moment donné a été effectué un saut qui l'a établi dans la forme que nous lui connaissons depuis lors. A ce propos, Karl R. Popper écrit : «... chaque découverte contient "un élément irrationnel" ou une "intuition créatrice", au sens bergsonien de ces termes. C'est ainsi qu'Einstein parle de la "recherche de ces lois hautement universelles grâce auxquelles il est possible d'obtenir par pure déduction une image du monde. Il n'y a pas de voie logique", dit-il, "qui conduise à ces lois. On ne peut les atteindre que par une intuition fondée sur une sorte d'amour intellectuel (*«Einfühlung»*) des objets d'expérience"» (1, 28).

Le schéma semble participer pour Szondi d'une évidence qui lui confère pour ainsi dire un statut d'axiome quoique ce que cet axiome propose demeure implicite. Szondi ne précise pas comment il en est venu à retenir huit formes morbides (et non pas sept ou neuf), pas plus qu'il ne justifie le choix de ces syndromes que sont : l'hermaphrodisme, le sadisme, l'épilepsie, l'hystérie, la catatonie, la paranoïdie, la dépression et la manie (en écartant, par exemple, de la série la névrose obsessionnelle). Bref, le schéma n'est pas démontré par son auteur, il apparaît comme une pure «monstration».

II. Dès lors, quelle attitude adopter vis-à-vis du schéma pulsionnel szondien tel qu'il se présente à nous ? Comme nous l'avons déjà dit, ce schéma n'est pas sorti du néant. A la fin des années 1930, Szondi a déjà une longue carrière de scientifique et de penseur derrière lui. Il s'est intéressé au problème de la construction des tests psychologiques dans le laboratoire de Ranschburg à Budapest; il s'est occupé d'endocrinologie, de sexologie, de génétique, de psychanalyse. Il a lu les philosophes (Schoppenhauer notamment). Dans ses recherches sur les constitutions biopsychiques et la transmission héréditaire des maladies, il a construit de nombreux arbres généalogiques et il a pratiqué la méthode des jumeaux. Le schéma pulsionnel, et le test qui lui est corrélatif, ont donc été produits à la confluence de plusieurs disciplines via une sorte de saut ou de bond sur lequel nous allons revenir. Ce saut nous indique qu'il n'y a guère de chemin logique, mesurable pas à pas, menant de ces diverses influences à la construction du schéma et qu'une sorte d'abîme a été franchi par Szondi, même si le schéma et la théorie de l'«Analyse du Destin» (*«Schicksalsanalyse»*) s'inscrivent dans une tradition de pensée. Citant Freud, Szondi affirme que la Psychologie du Destin «n'est pas jaillie d'un roc ni tombée du ciel : elle part de théories plus anciennes qu'elle continue, elle résulte de suggestions qu'elle élabore» (2). Dès lors, rejeter a priori le schéma pulsionnel de Szondi sous prétexte qu'il ne repose sur rien ou qu'il

n'est pas démontré par A + B n'est pas une attitude scientifique dans la mesure où elle évacue d'emblée tout examen épistémologique de la question. Un acte de foi ne serait pas plus acceptable. Il ressort de tout ceci que les fondements du schéma pulsionnel szondien ne sauraient être explicités qu'après coup, qu'a posteriori, et que, par conséquent, l'attitude qui consiste à écarter d'emblée le schéma en arguant qu'il n'est pas fondé est une contradiction en soi. Evoquant la notion d'«obstacle épistémologique», G. Bachelard nous rappelle que «la pensée empirique est claire, après coup, quand l'appareil des raisons a été mis au point» (3, 158).

III. Certains pourraient objecter qu'on peut toujours tenter de fonder ou de justifier après coup une construction telle que celle du schéma szondien : si Szondi lui avait conféré dix facteurs (ajoutant, par exemple, la névrose obsessionnelle et la mélancolie), on trouverait bien encore des arguments pour justifier cet état de chose. Dans le fond, une telle objection revient à supposer que le schéma a quelque chose d'arbitraire, de convenu, et qu'il n'est tel qu'accidentellement. Or, si la métaphysique pose la question : «pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien ?», la science se demande : «comment se fait-il que les choses soient ainsi et pas autrement ?». Il en découle que l'opération fondatrice du schéma sera ce qu'elle doit être si et seulement si elle parvient à montrer que le schéma pulsionnel szondien ne saurait être autrement qu'il n'est, que ce «catalogue»[2] réunit ce qu'on pourrait appeler, selon la terminologie d'Aristote, des classes «nécessaires» et non «accidentelles». Une telle démarche fondatrice demande du temps. Gérald Holton, professeur de physique et d'histoires des sciences à Harvard écrit, dans son livre «L'invention scientifique», que «comme on l'apprend à chaque novice, le cimetière de la science est encombré de tous ceux qui n'ont pas su suspendre leur croyance tandis que pleuvaient les données. Mais il y a l'autre côté de la pièce, une stratégie sans laquelle une nouveauté ne pourrait pas passer les premiers obstacles, dont la vraie nature ne peut être complètement identifiée qu'après coup. Pour caractériser cette face du comportement du chercheur, j'introduis la notion de suspendre sa défiance. J'entends par là la capacité, pendant la toute première période de construction de la théorie et de sa confirmation, de maintenir en suspens tout jugement définitif sur la validité de réfutations apparentes d'une hypothèse prometteuse. Cette manière d'opérer de l'imagination scientifique représente l'un de ses caractères-clés qui n'entre pas en contradiction avec une autre notion qui demande à être testée sur d'autres critères, je veux dire celle qui fait de la réfutation le devoir crucial du scientifique» (4, 214).

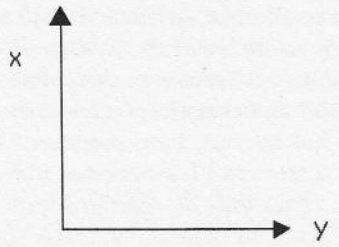
---

2 De « katalogizomaï » : établir une liste selon la raison (katalogon); calculer.

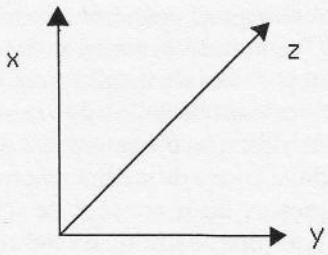
IV. Le premier temps de l'opération fondatrice consiste à décrire et à expliciter les propriétés intrinsèques supposées du schéma, propriétés qui demeurent tout d'abord cachées et implicites. C'est la tâche à laquelle Jacques Schotte oeuvre depuis une vingtaine d'années. Je ne citerai ici pour exemple que deux écrits majeurs de Schotte relevés parmi près d'une vingtaine de titres : «*Notice pour introduire le problème structural de la Schicksalsanalyse*» (1963, cf. 5) et «*Recherches nouvelles sur les fondements de l'Analyse du Destin*» (1976, cf. 6). Schotte y dévoile certaines des propriétés intrinsèques du schéma pulsionnel : sa dimension triadique, sa systématicité, sa puissance de totalisation, le saut que le schéma opère des classes aux catégories psychiatriques, les circuits pulsionnels. Le schéma n'apparaît plus comme plane mais se déploie, à travers sa symétrie et sur un mode quasi esthétique, en un espace anthropogénétique général. L'œuvre de Schotte tend à faire se révéler la logique structurale interne au schéma pulsionnel szondien. Qu'on me permette ici une comparaison qui peut donner à penser : alors que Szondi se sent proche d'un Carl von Linne, qui avait produit une classification des plantes sur la base d'un critère tout extérieur, tel que le nombre et la disposition des étamines, la démarche de Schotte se trouve être davantage en affinité avec celle d'un Antoine Laurent de Jussieu qui développa plutôt une classification d'allure systématique dans son «*Genera plantorum*» de 1789 et dont «l'originalité consiste principalement, écrit Jacques Lambert, à partir de sept familles presque universellement reconnues telles pour identifier ensuite quelle structure primordiale cachée se trouve en corrélation avec ce catalogue établi comme par la Nature même (...). De l'examen d'un caractère il devenait dès lors possible de se prononcer sur l'absence ou la coexistence de plusieurs autres, comme dans le domaine mathématique où une propriété peut en envelopper d'autres» (7, 28). La lecture renouvelée par Schotte du schéma pulsionnel, la théorie qu'il en produit, rend manifeste en ce schéma le système supposé total des catégories psychiatriques susceptibles de servir à l'analyse du devenir humain et de ses vicissitudes à partir de quelques principes fondamentaux simples. Je rappelle que nous sommes pour l'instant en train d'évoquer le premier temps de l'opération fondatrice du schéma : la description et l'explicitation de ses propriétés prétendues intrinsèques. Sur le plan méthodologique, nous distinguons cette première étape d'une seconde à laquelle nous allons venir : celle du contrôle empirique de la théorie. En quoi donc ces propriétés peuvent-elles être dites «intrinsèques» et à quoi renvoient-elles sur le plan de la réalité du fonctionnement psychique ? Avant d'aborder cette question, il me faut ouvrir une parenthèse plus formellement épistémologique.

Dans son ouvrage déjà cité, Holton affirme que toutes les philosophies des sciences tombent d'accord sur le fait que deux types de propositions ne sont pas dépourvues de sens, à savoir les énoncés concernant les «états de faits» empiriques et ceux qui, par nature, relèvent de la logique et de la mathématique. Les premiers sont appelés énoncés empiriques (ou

phénoméniques) et les seconds analytiques. En les disposant selon deux axes orthogonaux x et y, on peut parler de deux dimensions du discours scientifique :



Le plan x-y est appelé «plan contingent» parce que le sens des concepts et des énoncés qui y figurent est contingent (au sens philosophique de ce terme) relativement à leur portée analytique et empirique. Les concepts sont analogues à des points du plan x-y, avec des coordonnées x et y. Les propositions sont analogues à des éléments de ligne du même plan, avec des composantes projetées sur les axes x et y. Soit le concept de force en physique : il a un sens empirique x-dimensionnel (les forces peuvent être détectées qualitativement et mesurées) et il a un sens analytique y-dimensionnel (les forces étant soumises aux lois du calcul vectoriel plutôt qu'à celles du calcul des scalaires). Holton fait ensuite remarquer que, depuis les XVIIe et XVIIIe siècles, les axes x-y ont de plus en plus défini la totalité du contenu disponible de la science, quoiqu'on puisse trouver très tôt, et jusque chez des savants et des philosophes modernes (Bertrand Russel, Karl R. Popper), un besoin de reconnaître une dimension non contingente dans l'activité scientifique, dimension qui, sans les annihiler, vient s'associer aux deux autres. Holton propose ainsi de compléter l'analyse contingente par une analyse thématique de la science. Cette troisième dimension est celle de l'axe z, celui des «thémata», c'est-à-dire celui des thèmes, des présuppositions, des notions et des thèmes fondamentaux, des jugements et des décisions méthodologiques qu'on ne peut tirer directement ni de l'empirie, ni de la logique ou de la mathématique. Un concept tel que celui de force en physique peut ainsi être analysé dans cet espace tridimensionnel appelé «espace des propositions» que l'on représente comme suit :



Les composantes phénoméniques et analytiques du concept physique de «force» viennent d'être évoquées. Sa composante thématique réside dans un «principe de puissance» qu'on peut suivre à la trace à travers l'histoire des idées («energeïa» chez Aristote; l'«*anima motrix*» néoplatonicienne; la «vis» des «*Principia*» de Newton, au XIXe siècle, la «*Kraft*» au sens de l'énergie chez Helmholtz). Le concept de pulsion (la «pulsion» étant d'abord et avant tout un concept et non une chose) devrait pouvoir trouver sa place dans cette série qui montre bien comment la pensée humaine a toujours été préoccupée, à travers l'histoire des idées, par le thème d'un «principe de puissance», d'activité, «– certains pourraient dire de masculinité –» ajoute Holton. Avec sa prise en considération des «thémata», ce dernier s'efforce de montrer la nécessité pour la science de «nourrir» des «propositions thématiques» ou des «hypothèses thématiques» qui ne soient pas tout à fait arbitraires bien qu'elles ne proviennent ni de faits observables, ni d'une argumentation logique et qu'elles soient bâties afin de lancer un pont par-delà le gouffre de l'ignorance humaine. Dans les sciences exactes actuelles, ces «thémata» demeurent le plus souvent implicites. Par ailleurs, Holton relève un contraste entre l'automate, qui ne saurait faire aucune découverte qualitativement nouvelle malgré les succès qu'il atteint dans le plan x-y, et le contributeur génial de la science dont la sensibilité élevée pour l'axe z s'exerce parfois aux dépens du succès dans le plan x-y. Ces hommes de génie (il nomme : Copernic, Galilée, Newton, Darwin, Einstein, Freud, Heisenberg) «portés vers les thémata» – et ne pourrait-on pas ici insérer Szondi avec son hypothèse thématique d'une «Analyse du Destin» ? – ont témoigné «du courage nécessaire (ou bien est-ce de la folie ?) pour arrêter leurs décisions en vertu de raisons thématiques» (4, pp. 45 à 64). Holton mentionne explicitement (à côté des débuts de la mécanique, de la chimie, de la relativité, de la mécanique nouvelle des quanta) le cas de la psychologie moderne (celle de Freud) chez laquelle l'impact des thémata va se révéler dans la mise en avant de notions considérées comme «paradoxales, ridicules, voire scandaleuses». Plus loin dans son texte, Holton ira jusqu'à écrire que «la psychologie s'égare quand elle cherche à imiter cette tendance des sciences physiques modernes à déprimer ou à projeter de force la discussion sur le plan x-y. Quand la composante thématique est aussi puissante et aussi explicitement exigée qu'elle l'est dans de pareilles disciplines, les critères d'acceptabilité devraient pouvoir demeurer explicitement dans l'espace de propositions tridimensionnel» (p. 64). En référence à l'épistémologie de Holton, on peut dire que le premier temps de l'opération fondatrice du schéma consiste à en expliciter le plus clairement possible ses implications thématiques auxquelles appartiennent des notions comme celles de «destin», de «pulsion», de «choix», de «contrainte», de «liberté», et caetera ... Le travail de Schotte fait à ce niveau un pas de plus dans le sens de la dimension analytique de l'espace des propositions dans la mesure où le concept de «circuit pulsionnel» débouche sur une formalisation plus abstraite, de nature hypothético-déduc-

tive, susceptible de permettre le développement d'une logique des positions pulsionnelles («logique de position») qui reste encore à développer mais à laquelle la théorie périodique des clivages pulsionnels de J.-M. Poellaer a donné un nouveau souffle. Par ailleurs, Schotte et ses élèves, loin de négliger l'axe phénoménique x, formulent des hypothèses qui se veulent susceptibles d'être réfutées ou confirmées expérimentalement en relation avec le travail clinique dans une démarche que Schotte a qualifiée de «pathoanalytique».

V. L'expression «propriétés intrinsèques» du schéma pulsionnel signifie que ces propriétés sont à la fois essentielles et internes au schéma. Essentielles, ces propriétés doivent appartenir à sa structure nécessaire (elles montrent que le schéma ne saurait être autrement); internes, elles doivent apparaître comme n'étant pas injectées artificiellement du dehors, à la manière d'un remplissage conceptuel.

VI. Leur caractère d'intrinséquité doit être garanti par un certain nombre de critères. Nous en distinguerons trois : (1) la cohérence des propositions descriptives entre elles dans l'ensemble du système; (2) leur utilité ou fécondité théorique; (3) leur adéquation à ce que l'on appellera provisoirement les «faits» empiriques. Ces trois critères s'interpénètrent et ressortissent respectivement aux trois principales conceptions historiques de la vérité scientifique que sont : la théorie cohérentiste, la théorie pragmatiste et la théorie de la correspondance (8). Ces critères devraient nous garder d'utiliser le schéma comme une grille qu'on remplirait à son gré de concepts extrinsèques. On ne pourrait alors jamais tirer du schéma que ce que l'on y aurait préalablement introduit. Il ne saurait dans ce cas nous rendre que ce qu'on lui aurait prêté. Une propriété qui ne serait qu'un élément de remplissage ne provoquerait en effet rien d'autre qu'elle-même. Examinons maintenant brièvement ces trois critères[3].

VI.1. *Le critère de la cohérence interne*

Dans le cadre du système szondien, une proposition particulière exprimant une propriété déterminée dudit schéma est jugée acceptable ou «vraie» en raison des liens logiques d'implication qu'elle entretient avec l'ensemble des propositions auparavant formulées. Ainsi, la notion de «circuit pulsionnel» implique celle de «lecture triadique» qui l'a précédée d'une décennie. La cohérence d'une proposition particulière avec l'ensemble fondé des autres propositions constitue un aspect de sa validité. Ceci n'est

3 Je suis de près le commentaire de Jean LADRIERE (cf. 8).

pas contradictoire avec la capacité qu'a éventuellement une telle proposition à remanier l'ensemble des propositions auquel elle vient s'articuler ou à donner lieu à une généralisation. Bien plus, on ne peut écarter le cas où une proposition particulière et nouvelle, adéquate aux «faits» empiriques, invaliderait en tout ou en partie l'ensemble des autres propositions. Comme le développement d'une théorie se déploie à travers un corpus de propositions, il en faudrait nécessairement produire de nouvelles dont à nouveau on ne pourrait faire l'économie de leur cohérence. Car le fondement logique d'un tel corpus se trouve établi dans leur cohérence interne et non pas dans le parallélisme point par point de chacune de celles-ci avec la mosaïque des observations empiriques. Einstein lui-même affirmait que «la signification générale de la théorie ne se trouve pas dans la vérification de petits effets, mais réside plutôt dans la grande simplification de la base de la physique *en tant que tout*»[4] (4, 267).

VI.2. *Le critère du pragmatisme*

Pour les représentants du pragmatisme, la fonction d'une hypothèse réside dans son *utilité* : elle se doit d'être féconde, de fournir un instrument de prédiction, de servir de guide à la recherche. En ce sens, la fécondité d'une proposition tient dans sa capacité à faire apparaître de nouvelles connexions entre elle-même et d'autres propositions (on retrouve ici un aspect du cohérentisme). Ce faisant, elle est susceptible de produire de nouvelles informations. La fécondité de la théorie est alors fonction de la hiérarchisation des propositions entre elles. On pourrait dire du schéma szondien ce qu'écrit Jacques Lambert à propos de certaines taxonomies botaniques et zoologiques du XIIIe siècle, taxonomies qu'il qualifie de «machines classificatoires» dans lesquelles «le principe de subordination des caractères a pu transformer le tableau en une machine capable de donner plus qu'on ne lui avait donné» (7,32) du fait de l'inclusion logique des propriétés décrites les unes dans les autres. Ainsi, par exemple, la généralisation, par Schotte de l'hypothèse des circuits pulsionnels (1975) a logiquement engendré celle de la théorie périodique des clivages pulsionnels de Jean-Marc Poellaer (1983).

VI.3. *Le critère de l'adéquation*

Il est issu de la théorie de la vérité-correspondance inspirée de la conception aristotélicienne. Pour le dire sommairement, une proposition est jugée «vraie» quand son contenu correspond au «fait» auquel elle renvoie, c'est-à-dire quand il y a correspondance entre «l'assertion que A» et «le fait que A». Ceci soulève à notre sens plusieurs questions : (a) celle de savoir ce

4 Souligné par moi.

que c'est qu'un «fait»; (b) celle de la relation entre la théorisation et l'expérimentation.

a) Qu'est-ce qu'un «fait» pour le scientifique ? Comme le remarque Holton, «les "états de faits empiriques" de la science moderne ne sont plus simplement "observés", mais de plus en plus souvent ne sont obtenus que par le détour de la technologie ...» (4, 45). J'ajouterai que : d'une part, toute expérimentation est une construction mettant en jeu certaines préconceptions théoriques; d'autre part, tout «observable» (une chose, un indice sur un cadran, un signal, etc.) n'existe pour l'homme qu'en tant que repris, représenté, dans un discours qui l'interprète. Quel lien existe-t-il dès lors entre une proposition et ce à quoi elle se rapporte dans la «réalité» ? Quel statut conférer à la vérification qui réfute (falsifie) ou qui confirme (corrobore) la proposition ? La proposition n'est pas le décalque ou l'image d'un état de chose (de la «nature»). La vérification ne saurait jeter de pont entre le discours et un réel soi-disant pur. Le «fait», en science, est une abstraction; c'est un «être scientifique» (Ullmo, cf. 9) résultant d'un complexe de relations répétables. La vérification est fonction de cette répétabilité. Cette exigence demeure valable pour la psychologie à visage humain, comme l'est l'«Analyse du destin», quoique l'extrême complexité des êtres scientifiques de la psychologie (les hommes étant à la fois si semblables et si différents) rend plus ardue sa tâche à se constituer comme science. Son paradoxe est peut-être qu'elle a à être la science des exceptions. Ces considérations nous indiquent que, lorsque nous parlons de «besoin pulsionnel» ou de «pulsion» en rapport à un facteur ou à un vecteur szondien, il ne nous faut pas identifier le pulsionnel avec une substance énergétique (physicalisme). La pulsion, nous dit Freud, n'est pas une chose ou un fait brut mais un «concept fondamental conventionnel», une abstraction théorique rendant intelligibles les relations nécessaires, répétables, entre certains phénomènes biopsychiques concrets (10).

b) Quelles sont alors les relations possibles entre la théorisation et l'expérimentation ? Nous évoquerons ici certaines positions d'Einstein en la matière, et cela, pour deux raisons :

1. Einstein fut d'abord un positiviste soucieux de bannir de la science tout résidu métaphysique. Il révisa ensuite cette position dans la foulée de la création, en 1905, de la théorie de la relativité restreinte;

2. Holton montre l'influence majeure des «éléments thématiques», au détriment des «éléments phénoméniques», dans les théories d'Einstein, ce dernier affirmant par exemple que «... seule la découverte d'un *principe formel universel* pourrait nous amener à des résultats assurés» (4, 264). Un des «thémata» centraux de la pensée einsteinienne réside dans la notion de «symétrie» : la théorisation doit être isomorphe à la symétrie fondamentale et

> primordiale qu'Einstein prête aux phénomènes élémentaires qui engendrent, à partir de leur simplicité, la multiplicité des figures de la «*natura naturata*». Dans de très nombreuses pages, Holton nous décrit les positions épistémologiques d'Einstein quant aux rapports entre la théorie et l'expérience en soulignant que, pour ce dernier, «il existe une réalité physique extérieure, objective, qu'on peut espérer appréhender – ni directement, ni empiriquement, ni logiquement, ni avec une complète certitude, mais du moins par un bond de l'intuition, un bond guidé seulement par l'expérience de la totalité des "faits sensibles"–» (4, pp. 285-286).

Holton montre comment Einstein oscille entre deux pôles : d'une part, son attachement aux données empiriques; d'autre part, sa confiance en la persuasion esthético-mathématique de l'harmonie interne de la théorie comme critère du vrai. Il incline également à «la généralisation théorique audacieuse qui coupe le souffle par sa puissance de synthèse irrésistible» (4, 289). Mais surtout, Einstein a nettement repéré cette coupure épistémologique, qu'il qualifie d'«abîme essentiel», lorsqu'il formule le précepte suivant : «une théorie peut être testée par expérience, mais il n'y a pas de chemin de l'expérience à l'établissement d'une théorie» (4, 337). Selon lui, une théorie saine doit disposer : (a) d'une «perfection interne» : énoncer un principe formel universel; montrer une simplicité logique de ses prémisses; disposer d'une dimension esthético-mathématique; réserver une place à la symétrie; et elle doit également disposer : (b) d'une «confirmation externe». A propos de cette dernière, Einstein formule contre l'expérimentisme tâtillon et outrancier le principe suivant : qu'une théorie n'a pas besoin d'être construite sur des faits empiriques visibles et clairs; qu'il n'est pas nécessaire qu'elle soit vérifiée par une expérimentation décisive; mais plutôt, «la théorie ne doit pas contredire des faits empiriques» (4, 353). Il n'y a pas, pour Einstein, de chemin logique menant des faits à la théorie. Celle-ci se constitue dans une sorte de saut par rapport à ceux-là. Quant au critère de la «falsifiabilité», on peut sans doute en penser ce qu'Einstein affirmait à propos du positivisme phénoménaliste d'un Mach : s'il est certes utile pour détruire les vieilles erreurs, il est par lui-même incapable d'une création nouvelle (4, 275). La coupure épistémologique relevée par Einstein souligne une certaine indépendance de la théorie par rapport aux états de faits empiriques. Celle-ci est une totalité englobante plus large que leur simple addition. Elle n'a pas à se plier à eux, il suffit qu'elle ne les contredise pas. Mais son fondement, la théorie le pose en et par elle-même. L'adéquation d'une théorie à ce qu'elle manifeste du réel peut, en fin de compte, se trouver garantie par deux préceptes : (I) ne pas adapter la théorie aux faits empiriques par l'artifice d'hypothèses additionnelles dites «*ad hoc*»; (II) ne pas contredire ces faits empiriques. En tout cas, le critère de l'adéquation ne saurait signifier que la théorie se construit à partir des enchaînements continus de conclusions logiquement saines sur base de prémisses expérimentales indubitables, ni

que la théorie consiste en une représentation fidèle de la «réalité». Le critère de l'adéquation semple plutôt devoir être formulé par des énoncés incluant la négation «ne pas». Nous ne pouvons développer ici en quoi ce marquage est fonction de la négativité constitutive du langage et de la coupure épistémologique qui s'ensuit.

L'adéquation de la théorie szondienne à l'expérience clinique s'avère réalisée à condition que la théorie repose sur des principes ou des propositions premières qui soient : (1) les plus simples possibles (non «adaptées» ou «*ad hoc*»); (2) hors de toute contradiction avec l'expérience clinique ou l'expérimentation. Il en va ainsi, par exemple, de l'hypothèse des circuits pulsionnels qui, loin de compliquer l'intelligibilité du schéma et de la psychologie du développement, en simplifie la lecture et les éclaire, sans entrer pour autant en contradiction avec ce que l'on connaît déjà par ailleurs de la psychogenèse.

Ainsi donc, si les propriétés attribuées au schéma szondien apparaissent : (A) simples (au sens poppérien de falsifiables, c'est-à-dire pouvant être soumises à des tests empiriques sévères) et hors de toute contradiction avec les faits empiriques (cliniques ou statistiques); (B) en cohérence les unes avec les autres; (C) utiles et fécondes (génératrices d'informations nouvelles et imprévisibles), elles sont dites «intrinsèques» au schéma lui-même, c'est-à-dire nécessaires et propres à sa structure cachée et il n'est pas alors exclu de penser qu'elles ressaisissent ainsi certains aspects de la réalité même du fonctionnement psychique.

VII. Nous voudrions maintenant faire une remarque préliminaire d'une extrême importance concernant la manière de poser la question de la validité du test de Szondi.

Dans la quatrième partie de son ouvrage (cf. 11), Michel Legrand soulève un certain nombre de «Questions à propos de la validité du test de Szondi». Il y distingue trois dimensions de la validité du test : A. la «validité théorique» : c'est tenter de répondre à la question de savoir comment le test, éventuellement, «marche» ou fonctionne; la réponse ne sera fondée que sur base de la validation d'«une théorie explicite du choix», choix censé fonder le saut conduisant des réactions observables de choix de photos par le patient aux «processus» ou aux «entités» hypothétiques invisibles (les «gènes latents» ou les «tendances pulsionnelles»); B. la «validité de construction» : le test, dans son matériel (photos) et dans sa procédure, est-il construit de manière adéquate eu égard à ce qu'il prétend saisir ?; C. la «validité empirico-clinique» que nous examinerons au point suivant (point VIII) et que nous mettons provisoirement entre parenthèses. Legrand n'établit aucune hiérarchie entre ces différents aspects de la validité du test; il semble les considérer sur un même plan, sans différence de statut épistémologique.

C'est là, à notre avis, la faiblesse majeure de la construction d'ensemble de son analyse. Mais reconnaissons lui le mérite de s'être «attaqué» à ce problème difficile qu'est celui de la validité du test de Szondi tout en ayant tenté d'esquisser les contours d'une possible réponse demeurée, tout au long de son texte, en souffrance.

Concernant la «validité théorique», Legrand a raison de souligner que nous ne disposons guère à l'heure actuelle d'une véritable théorie du choix qui soit acceptable. Celle-ci, il est vrai, serait la bienvenue. Nous ne connaissons pas les ressorts secrets à l'œuvre lors de la passation du test. A la question étonnée des patients : «mais comment est-ce que cela marche à partir de simples photos ?», nous ne savons que répondre. Cela ne nous inquiète pas trop. En effet, il y a en science, comme dans la vie, des priorités logiques entre les questions. Par exemple, il nous faut distinguer entre deux types de questions : entre celle qui demande «comment cela marche-t-il ?» et cette autre : «est-ce que cela marche ?». Cette dernière question est logiquement prioritaire et relève de la validité empirico-clinique (cf. point VIII). Il est aisé d'admettre que ce n'est pas parce que nous ne comprenons pas le déroulement d'une procédure que cette dernière n'est pas opérante. Néanmoins, la question soulevée par Legrand conserve toute sa valeur et mérite réponse. Elle ne peut cependant faire obstruction à la fondation du test en absorbant tout l'accent de la position de la question relative à la validation du Szondi.

Quant à la «validité de construction», elle pose notamment le problème du caractère évocateur des photos ou, encore, le fait que certaines photos seraient systématiquement plus choisies ou plus populaires que d'autres, indépendamment des déterminants pulsionnels. Bref, l'interférence de critères «extra-pulsionnels» biaiserait les choix en les conditionnant comme, par exemple, la qualité esthétique des visages. Et Legrand de préciser : «pour que le test fonctionne, un équilibre subtil devrait être réalisé quant à la répartition des tonalités de sympathie à l'intérieur des huit groupes factoriels comme des six séries constitutives du test» (p. 190). Si nous objectons qu'il est impossible d'affirmer qu'un critère de choix est totalement soustrait à l'influence du pulsionnel, on nous accusera de «panpulsionnalisme»; si nous déclarons par ailleurs que les choix et les rencontres de la vie ne se déroulent pas sur le fond d'un tel «équilibre subtil», d'une telle homogénéité, on nous reprochera de vouloir à tout prix écarter le problème. Signalons quand même dès à présent que l'expérience clinique nous enseigne que, bien souvent, des associations d'idées relatives aux photos du test en déterminent l'orientation du choix et que ces associations se rapportent, pour la plupart, à des personnes que les patients ont connues ou rencontrées dans la vie. Les photos de visages du test renvoient donc à autre chose qu'elles-mêmes; elles produisent l'évocation et l'investissement d'un monde extrêmement complexe, d'un monde certes structuré mais sans

aucun doute très éloigné de l'«équilibre subtil» réclamé par Legrand. En réalité, nous n'avons pas à écarter la question de la «validité de construction» du test comme une chose gênante. Cependant, autorisons-nous une image simple : on ne démonte un moteur que s'il tombe en panne. Nous retrouvons ici la priorité de questionnement déjà évoquée : avant de disséquer les photos, demandons-nous si le test «marche» ou fonctionne et cette question nous renvoie à celle de la validité empirico-clinique du test. C'est seulement ultérieurement qu'il sera légitime de chercher à savoir ce que les photos d'une même série factorielle recèlent comme déclencheurs spécifiques, de même que nous pourrons aussi examiner le degré de popularité des photos et les critères qui les déterminent. Enfin, si la validité empirico-clinique du test se trouvait mise en échec, nous devrions également nous demander si les photos relevant d'un facteur pulsionnel donné ne sont pas lourdement contaminées par des variables ressortissant à un ou à plusieurs autres facteurs.

Considérés a priori et en eux-mêmes, les problèmes soulevés par la validité théorique et par la validité de construction font du test un «objet» qu'ils isolent artificiellement de son contexte d'utilisation : 1. ils l'envisagent indépendamment de ses références (a) au schéma pulsionnel et (b) à la situation clinique; 2. ils repoussent à l'arrière-plan la question de sa validité empirico-clinique qui s'avère être logiquement prioritaire. De toute manière, l'examen de la validité théorique et celui de la validité de construction du test devront reposer sur une conception du pulsionnel qui ne soit pas réifiante. Ils constitueront une remise en question de ce que Szondi entend d'habitude par «besoin pulsionnel», cette notion ne pouvant être identifiée à une quelconque entité (cf. Legrand, p. 178) substantiellement localisable dans le «sujet» mais devant plutôt renvoyer à un ensemble conceptuel élaboré, construit à partir du triangle formé par 1. le schéma; 2. les résultats testologiques; 3. les phénomènes observables de la clinique.

VIII. Soulever la question de «la validité empirico-clinique» du test de Szondi, c'est s'interroger sur sa capacité psycho-diagnostique; c'est se demander s'il est possible «de dégager à partir des résultats du test des conclusions précises et cohérentes, formulées en termes empiriques ou observationnels, qui puissent elles-mêmes être confirmées par des observations empiriques indépendantes» (Legrand, p. 178). Bref, c'est poser la question de savoir si, dans la pratique et la recherche cliniques, le test «marche» ou fonctionne effectivement. Question préalable à toute autre le concernant, question logiquement prioritaire à celle de savoir comment le test opère de par sa construction et ses consignes.

VIII.1. *La validité du test de Szondi comme outil de diagnostic en psychopathologie*

VIII.1.1. *L'analyse centrée sur l'individu*

Le test est-il capable de donner lieu à un diagnostic émis à l'aveugle par un interprète, diagnostic qui soit en concordance avec celui effectué par un autre clinicien sur la base de l'examen clinique du patient en question ? Une expérience portant sur dix sujets fut menée en 1953 par Delay et son équipe (cf. Legrand, p. 192), avec la collaboration de Madame R. Pruschy-Bejarano, expérience qui se solda apparemment par un échec total. Mais l'expérience de Delay était viciée, et cela, pour deux raisons : 1) les cas proposés étaient atypiques, certains étaient organiques, les malades étaient sous l'influence d'un traitement biologique, un certain nombre de variables essentielles n'avaient donc pas été contrôlées; 2) la conception de ce qu'est un diagnostic se réduisait à celle d'un simple étiquetage. Une telle procédure pervertissait donc la situation expérimentale en demandant au test de remplir une fonction pour laquelle il n'était pas construit. Elle ne pouvait que conduire à l'«échec».

Or, il est possible de soumettre le test à une épreuve de validation forte, incluant le critère de falsifiabilité, et ce, en dehors d'une démarche réductionniste de la psychopathologie, du diagnostic, et du Szondi lui-même. Nous voudrions en donner un exemple historique. On présenta un jour à Szondi le protocole d'A. Eichmann. Szondi ignorait l'identité du sujet testé. Il brossa un tableau clinique fidèle de l'individu en question, déclarant notamment qu'il s'agissait d'un dangereux criminel sadique (cf. 12). Certes, Szondi était un excellent interprète du test qui porte son nom. Mais que signifie en notre matière «être un bon interprète» sinon être capable d'expliciter les significations implicites que recèlent les signes complexes d'un protocole ? L'important ici est de constater : (1) que la capacité diagnostique du test ne se dérobe pas a priori au critère sévère de la falsifiabilité; (2) qu'une des conditions du diagnostic aveugle est la compétence de l'interprète (c'est parfois la «validité» ou la valeur de ce dernier qui fait problème et, de là, certains ont vite fait d'incriminer le test !). Même en physique, il faut savoir lire les cadrans ...; (3) que la fonction d'un diagnostic aveugle n'est pas de faire le tour d'un patient, ni de l'étiqueter, mais de pointer, avec clarté et précision, les grands axes de sa dynamique psychique personnelle.

Néanmoins, en tant qu'il s'agit d'une démarche inductive, l'accumulation de diagnostics réussis à l'aveugle ne saura jamais vérifier définitivement la proposition selon laquelle le test est, sur ce point, valide. Il nous faudrait pour ce faire suivre une régression à l'infini. Par ailleurs, des erreurs répétées et inévitables d'un interprète, même expérimenté, ne sauraient suffire pour invalider le test une fois pour toutes. La méthode du diagnostic à l'aveugle semble être plutôt une sorte de jeu qui extrait la fonction

diagnostique du test de son contexte naturel : la situation clinique. Elle apparaît donc artificielle. C'est comme si l'on demandait à un automobiliste de piloter sa voiture les yeux bandés afin d'examiner si son véhicule tient la route. Il convient donc de veiller à ce que la situation expérimentale, construite pour évaluer le test, ne le rende pas a priori, de par sa procédure même, invalide.

VIII.1.2. *L'analyse centrée sur le groupe*

Les principales expériences, relatives à un groupe typique de sujets, qui ont conclu à l'incapacité diagnostique du test de Szondi (David et Rabinowitz, 1952; Rauhala, 1958) reposaient, elles aussi, sur des prémisses et des présupposés non contrôlés. Les auteurs, en toute bonne foi, s'y étaient appuyés sur les profils proposés par Szondi dans son ouvrage «Triebpathologie». Or, nous ne connaissons pas la valeur précise des fondements empiriques sur lesquels ces profils se basent. C'est pourquoi nous voudrions donner ici l'exemple d'un autre type de démarche, celui pour lequel nous avons opté aux Archives Szondi.

En 1986, F. Gilson et D. Holvoet ont comparé un échantillon de cinquante profils de sujets spasmophiles à un groupe de référence de sujets «tout-venant» sans pathologie, puis à un échantillon de sujets «tout-venant» pathologiques (confrontation statistique multicroisée). Ils ont examiné, pour les deux types de confrontation, les profils testologiques moyens, fréquentiels et différentiels (obtenus par la statistique du Test L. de Spitz). Ils ont ensuite retenus, comme spécifiques des spasmophiles, les positions pulsionnelles qui demeuraient constantes malgré les variations de modalités de calculs (moyennes, fréquences, statistique inférentielle) et les variations de groupes contrôles («tout-venant» normaux et «tout-venant» pathologiques). Les positions qui ont résisté aux variations sont les suivantes :

	S		P		SCH		C		
	h	s	e	hy	k	p	d	m	
VGP			-	0					factoriellement
EKP				±	+				
VGP	0 -		-	0					vectoriellement
EKP	- +		-	-	++				

Ce qui est ici remarquable, c'est la grande stabilité de la position épileptogène e-. Or, depuis Trousseau, un certain courant de la tradition psychiatrique a tendu à voir une parenté de structure, une affinité anthropologico-pathique, entre la comitialité et les crises de tétanie (Klotz, Popoviciu). L'investigation szondienne apporte ainsi un point d'appui empirique solide pour la fondation d'un tel rapprochement (cf. 13).

Disposant de ces résultats, nous pourrions maintenant nous soumettre à une épreuve consistant à départager à l'aveugle un ensemble de protocoles comprenant d'autres spasmophiles et d'autres individus sains. Nos critères différentiels reposeraient en effet sur une base empirique davantage éprouvée. Bien entendu, nos actes décisionnels ressortiraient encore au domaine des probabilités. Mais notre marge d'erreur ne devrait guère dépasser 5 % étant donné les résultats statistiques significatifs obtenus par F. Gilson et D. Holvoet.

Nous pouvons clôturer ce point relatif au diagnostic en rappelant que les recherches, menées ces dernières années avec rigueur, d'A. Vannesse (1977) et de B. Paisana (1977), ont également contribué, de manière tout à fait concluante, à la validation empirico-clinique du test de Szondi[5]. Quoi qu'il en soit, on voit que toute tentative d'évaluation de la capacité diagnostique du test se doit de respecter certains préalables méthodologiques sous peine de tronquer par avance la procédure de vérification.

VIII.2. *Le test de Szondi et la recherche*

Nous allons maintenant montrer que la théorie szondienne n'est ni une tautologie, ni un dogme, mais qu'elle est en mesure de donner lieu à des déductions, à des propositions et à des prédictions. Bref, nous allons montrer que la théorie et le test obéissent au critère poppérien de la falsifiabilité.

VIII.2.1. *La théorie szondienne n'est pas une tautologie*

Le test et le schéma pulsionnel ne se rapportent pas l'un à l'autre en circuit fermé. De même, les réactions au test ne sauraient être considérées comme de simples corrélats de phénomènes ou de comportements observables dans la clinique. La théorisation, la pratique clinique, et la recherche, se meuvent dans un va-et-vient constant entre ces trois pôles : le schéma théorique, les résultats empiriques au test, les phénomènes observables, indépendants, de la situation clinique via lesquels le réel vient buter contre la théorisation, l'éprouver, et la remettre sans cesse en question. Celle-ci de-

5 Cf. (11), pp. 191 et 195.

meure en position d'être battue en brèche par les observations cliniques non szondiennes; elle n'est pas une mythologie qui phagocyte le monde des phénomènes et, par ailleurs, les significations des réactions testologiques ne sont jamais définies une fois pour toutes mais elles sont sans cesse remaniées et en cours d'élaboration. Tout examen de la validité du test doit s'opérer à l'intérieur de la structure triadique formée par le schéma, le test, et la clinique. On ne peut examiner la capacité diagnostique du test sans s'interroger sur la notion même de diagnostic et sans interpréter les profils empiriquement obtenus à la lumière de l'appareil conceptuel que constitue le schéma et ses propriétés intrinsèques. Ceci en guise d'exemple, et pour bien signifier que la structure triadique ci-dessus évoquée demeure intérieurement ouverte.

VIII.2.2. *La théorie szondienne est en mesure de donner lieu à des déductions, à des propositions, et à des prédictions réfutables*

Si le domaine empirique des protocoles de tests de Szondi ne saurait conférer au schéma théorique aucune de ses propriétés intrinsèques par un processus d'induction, la testologie et la clinique sont en mesure de remettre en question certaines hypothèses découlant, par déduction, de la théorie du schéma. Pareillement, les observations cliniques obligent à des reformulations concernant les significations des réactions au test. Rappelons-nous la maxime d'Einstein selon laquelle «une théorie peut être testée par expérience, mais il n'y a pas de chemin de l'expérience à l'établissement d'une théorie» (4, 337). Ainsi donc, du fait que, sur le plan des probabilités, on constate chez les enfants en période de latence (de 8 à 9-10 ans) une prévalence, dans le vecteur contact, de la position pulsionnelle **m-**, on ne saurait en induire que celle-ci constitue la position terminale du circuit contactuel. Mais, si la théorie des circuits pose que **m-** est ontiquement dernière dans le vecteur C, on est en droit d'en déduire, sous la forme d'une déduction vérifiable, qu'elle devrait être prévalente chez les enfants en période de latence puisque la signification attribuée à m- par la théorie est celle d'un détachement par rapport au monde maternel englobant (situation qui est justement celle de l'enfant en période de latence ainsi que nous l'enseigne la psychologie du développement, qu'elle soit ou non d'inspiration psychanalytique). Or, c'est ce que l'on observe effectivement. Deux recherches distinctes, l'une menée à l'Université de Liège, l'autre à l'Université Catholique de Louvain (cf. 14 et 15), ont montré que les enfants «normaux» présentent pendant la période de latence une nette prévalence de la position **m-**. Ces enfants ont bouclé le parcours du circuit du contact et ils sont passés de la première position **m+** (celle de l'attachement à la mère caractéristique des enfants de 5,5 ans, cf. 16) à la position quatrième **m-** qui est celle de l'indépendance et du détachement. On constate de cette manière que, sur ce point, la théorie des circuits de Schotte n'est pas invalidée par l'observation empirique, pas plus qu'elle n'est en

contradiction avec ce que nous enseigne classiquement la psychologie génétique.

En accord avec K.R. Popper, nous rejetons la logique inductive qui prétend construire une théorie en induisant un réseau de voies logiques à partir des faits empiriques (1, pp. 23 à 29). Nous optons pour ce que Popper appelle «la méthode déductive de contrôle» (déductivisme) incluant le critère de falsifiabilité. Popper s'attache à résoudre ce qu'il appelle le «problème de la démarcation» : trouver un critère, autre que l'induction, qui permette de distinguer les sciences empiriques des systèmes mathématiques et logiques. Ce critère sera celui de la falsifiabilité. Dans une optique qui affirme la dissymétrie entre la vérification et la falsification, Popper soutient que la science ne saurait vérifier aucune hypothèse de manière définitive mais qu'elle doit être en mesure de les falsifier, d'en écarter définitivement certaines après les avoir posées par déduction puis testées. Ainsi, tant qu'ils résistent à la falsification, la science tolère provisoirement des énoncés qui ne sauraient être vérifiés (c'est-à-dire dont il est impossible de les déclarer «vrais» ou «valides»). Pascal déjà, vers 1658, écrivait dans son opuscule «De l'esprit géométrique et de l'art de persuader» ce qui suit : «toutes les fois qu'une proposition est inconcevable, il faut en suspendre le jugement et ne pas la nier à cette marque, mais en examiner le contraire; et si on le trouve manifestement faux, on peut hardiment affirmer la première, tout incompréhensible qu'elle est» (17, p. 586). On ne demande donc pas aux résultats empiriques, obtenus statistiquement, de vérifier une théorie en tout ou en partie. On vérifie seulement si des propositions ou des prédictions déduites logiquement de la théorie ne sont pas en contradiction avec eux. Si contradiction il y a, *et à condition que l'expérience ait été bien menée*, il nous faut alors revoir la conception théorique en question. Dès lors, la façon de poser la question de la validité du test de Szondi modifie son angle de position. Contrairement à ce que semble exiger un certain dogmatisme positiviste, *nous n'avons pas à prouver que le Szondi et la théorie szondienne sont valides, vérifiés et définitivement acceptables. Nous avons plutôt à chercher si la théorie szondienne est cohérente en soi, si elle est utile et féconde pour la recherche et le travail cliniques, si elle ne contredit pas les phénomènes observés par les cliniciens et les patients, si, au contraire, elle en accroît l'intelligibilité.*

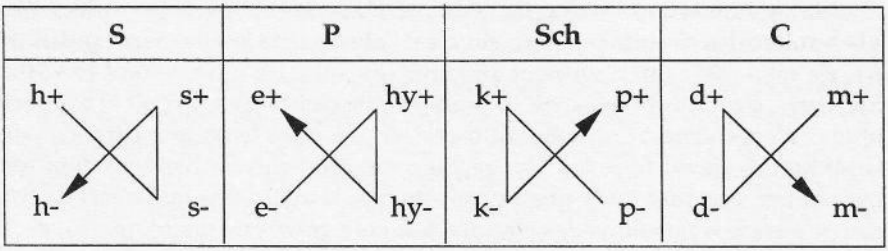
Nous évoquerons pour terminer une recherche empirique dans laquelle les prédictions effectuées à partir de la théorie szondienne des circuits pulsionnels ont été corroborées.

En septembre 1984, dans sa recherche sur «Sch$\pm$- : le Moi fugueur paroxysmal», Didier Lorent posa notamment la question suivante : «la présence massive du clivage Sch$\pm$- [dans un échantillon] induit-elle des configurations vectorielles particulières en C, S, P ?» (18). Plus particulièrement, la question posée par Lorent était, pour ainsi dire, déduite de la théorie des circuits pulsionnels de Schotte et reposait en outre sur une hypothèse auxiliaire

dont la valeur est à examiner. Ce qui caractérise le clivage Sch±-, interprété à la lumière des circuits pulsionnels, c'est l'absence de la quatrième position p+, de telle sorte que l'on peut soutenir que, ce que fuit au fond le «Moi fugueur», c'est lui-même, c'est la prise de conscience de soi, c'est le rapport réflexif à soi-même. Si un échantillon est saturé, dans le vecteur du moi, par la fréquence élevée d'un tel clivage, qu'obtient-on corrélativement dans les trois autres vecteurs ? N'y observera-t-on pas, là aussi, une faible fréquence des quatrièmes positions des circuits, à savoir, respectivement, m-, h-, e+ ? C'est ici qu'intervient une hypothèse auxiliaire sur laquelle nous avons à nous interroger. Cette hypothèse opère une généralisation; elle étend aux autres vecteurs un mode de fonctionnement spécifique au vecteur du moi. Autrement dit, elle postule que, étant donné la fréquence extrêmement élevée de Sch±- dans l'échantillon expérimental (au moins 20 % contre 5 % dans la population générale), on peut faire l'hypothèse que cette configuration du moi n'est que le «symptôme» d'un style de fonctionnement psychique (pulsionnel) plus large affectant l'ensemble des registres topiques de la pulsionnalité de l'échantillon en question. Sur base de la théorie des circuits, on fait donc l'hypothèse auxiliaire d'une généralisation, on prédit une homologie de positions entre les vecteurs.

Dans quelle mesure est-on en droit de tolérer une telle hypothèse auxiliaire ? Ici encore, c'est Karl R. Popper qui nous livre la réponse. Dans son ouvrage déjà cité, «La logique de la découverte scientifique», Popper écrit : «En ce qui concerne les hypothèses auxiliaires, nous décidons d'instituer la règle selon laquelle seules sont acceptables celles dont l'introduction ne diminue pas le degré de falsifiabilité du système en question mais, au contraire, l'élève» (p. 81). Autrement dit, la fonction de l'hypothèse auxiliaire ne peut pas consister à venir au secours de la théorie, comme le ferait une hypothèse *ad hoc*, mais, au contraire, elle se doit d'accroître les exigences du test empirique auquel la théorie se trouve confrontée. Un des principes de l'attitude scientifique, c'est d'être parcimonieux dans l'utilisation des hypothèses, c'est d'éviter d'inventer spécialement des hypothèses pour rendre compte des phénomènes particuliers car, lorsqu'on cherche une explication, on peut toujours s'arranger pour finir par en trouver une[6]. Par contre, on voit bien ici en quoi l'hypothèse, généralisante, d'une homologie de fonctionnement intervectorielle, dans le cas d'une haute saturation en Sch±-, augmente les exigences de la prédiction effectuée puisqu'on s'attend à une fréquence plus faible de toutes les quatrièmes positions dans l'échantillon expérimental, au niveau des vecteurs C, S, P, et non pas seulement au niveau de l'un ou de l'autre de ces vecteurs.

6 Dans son ouvrage déjà cité, Gérald Holton discute de manière approfondie de ce problème dans une section intitulée « Contre une physique de l'*ad hoc* » où il critique la théorie des électrons du physicien hollandais Hendrik LORENTZ (pp. 368 et sequi).



(Les *circuits pulsionnels* de Schotte évoluant chacun de la première à la quatrième position)

Didier Lorent sélectionna un échantillon expérimental de sujets présentant au moins quatre fois le clivage Sch±- pour VGP et EKP cumulés (échantillon «Présence») : «Ce critère quantitatif, écrit-il, nous a semblé suffisamment discriminant pour conférer un caractère spécifique à notre échantillon (d'après nos études, Sch±- n'a, en effet, qu'un pourcentage d'occurrence de 5 % dans une population générale moyenne)» (p. 86). Il confronta ensuite cet échantillon à un groupe de référence ne présentant jamais cette réaction vectorielle dans leurs protocoles (échantillon «Absence») provoquant ainsi un contraste maximum entre les deux échantillons. La statistique utilisée fut le test logarithmique de Spitz. Nous reproduisons ci-dessous les tables de contingence relatives au testing de notre hypothèse :

VGP

Positions 4	h-	e+	p+	m-
«Présence» n = 155	3 %	18 %	5 %	3 %
«Absence» n = 1186	22 %	31 %	12 %	9 %

dl = 3
L de Spitz = 11.24
Seuil = 0,05

(La valeur de *n* renvoie aux profils)

EKP

Positions 4	h-	e+	p+	m-
«Présence» n = 155	8 %	29 %	15 %	12 %
«Absence» n = 1186	24 %	35 %	39 %	18 %

dl = 3
L de Spitz = 13.69
Seuil = 0,005

La présence massive de Sch±- apparaît concomitante à une plus faible fréquence des positions quatrièmes pour l'ensemble des trois autres vecteurs C, S, et P. Ces résultats empiriques vont dans le sens de la prédiction effectuée. Ils ne contredisent ni l'hypothèse théorique des circuits pulsionnels de Schotte – et l'homologie qu'elle implique entre les vecteurs –, ni l'hypothèse auxiliaire d'une généralisation du style de fonctionnement pulsionnel du Moi (dans le cas précis de la recherche en question) aux autres domaines (vecteurs) de la vie pulsionnelle. Les hypothèses testées se trouvent être ainsi provisoirement corroborées et la théorie des circuits reçoit un point d'appui empirique indéniable. En outre, la recherche de Lorent a pu mettre en évidence deux autres points intéressants pour la clinique :

1) les sujets qui ont fugué dans l'espace de temps entourant étroitement la passation du Szondi présentent, de manière statistiquement très significative (seuil = 0,005), plus de Sch±- en VGP et EKP cumulés que les sujets dont la période de passation du test se distancie davantage de celle de la fugue;

2) les sujets qui produisent significativement plus de Sch±- en VGP et EKP cumulés présentent plus de maladies de la peau (acné et/ou eczéma) que les autres sujets (seuil = 0,005). «Ces résultats, écrit Lorent,vont dans le sens des écrits de Szondi qui stipulait une relation entre le Sch±- et les maladies de la peau envisagées comme équivalents épileptiques» (p. 86).

Conclusion

On peut affirmer :

1) que les quelques expériences isolées qui ont jadis prétendu invalider définitivement le Szondi ont été menées sans rigueur et à partir d'une mécompréhension de la théorie szondienne, mécompréhension qui a perverti les conditions de mise à l'épreuve du test;

2) que, de la théorie szondienne, on peut déduire des propositions et effectuer des prédictions précises, susceptibles d'être empiriquement et sévèrement testées, falsifiées ou corroborées;

3) qu'aucune expérience n'a encore à ce jour falsifié l'hypothèse des circuits pulsionnels mais que, bien au contraire, plusieurs recherches, notamment menées à Louvain-la-Neuve[7], l'ont nettement corroborée;

4) que les tentatives pour examiner la validité du test doivent s'inscrire dans une réflexion épistémologique générale susceptible de fixer les priorités de questionnement et de hiérarchiser logiquement les problèmes relatifs à sa validation;

7 A. MARCHAL, 1983; D. BAUDRU, 1984; D. LORENT, 1984, pour ne citer que celles-là.

5) qu'elles se doivent de respecter le contexte naturel de fonctionnement du test de Szondi en refusant tout artifice et en s'inscrivant dans le mouvement dialectique entre le schéma pulsionnel théorique, les résultats empiriques au test et les phénomènes observables de la clinique;

6) que ces tentatives ne sauraient avoir pour but d'établir la validité de la théorie et du test mais qu'elles ont plutôt à contrôler que la théorie et que les résultats testologiques n'entrent pas en contradiction avec ce que la clinique nous permet déjà de connaître et qu'ils en accroissent, au contraire, l'intelligibilité;

7) qu'il ne faut jamais perdre de vue l'importance du respectable critère de la falsifiabilité tout en gardant à l'esprit qu'il ne saurait assumer ce que la construction de la science réclame de création, d'audace et d'«imagination scientifique» pour reprendre l'admirable expression du physicien et épistémologue Gérald Holton.

Bibliographie

(1) POPPER K.R., *La logique de la découverte scientifique*, préface de Jacques Monod, Payot, Paris, 1984.

(2) SZONDI L., *Introduction à l'analyse du destin*, coll. *Patei mathos*, Nauwelaerts, Louvain-Paris, 1972, p. 10.

(3) BACHELARD G., *Epistémologie*, coll. *Textes Choisis*, P.U.F., Paris, 1980.

(4) HOLTON G., *L'invention scientifique*, coll. *Croisées*, P.U.F., Paris, 1982.

(5) SCHOTTE J., «Notice pour introduire le problème structural de la Schicksalsanalyse», in *Szondi avec Freud*, Bibliothèque de Pathoanalyse, De Boeck, Editions Universitaires, Bruxelles-Paris, 1990.

(6) SCHOTTE J., *Recherches nouvelles sur les fondements de l'analyse du destin*, cours de licence inédit, U.C.L., Leuven, 1976.

(7) LAMBERT J., «Classer vaut pour découvrir, coder vaut pour inventer», in *Anatomie d'un épistémologue : François Dagognet*, ouvrage collectif, Libraire philosophique J. Vrin, Paris, 1984.

(8) LADRIERE J., «Le concept de vérité», in *La nature de la vérité scientifique*, ouvrage collectif, Ciaco Editeur, Louvain-la-Neuve, 1985.

(9) ULLMO J., *La pensée scientifique moderne*, Flammarion, Paris, 1969.

(10) FREUD S., *Métapsychologie*, coll. *Idées*, Gallimard, Paris, 1940.

(11) LEGRAND M., *Léopold Szondi, son test, sa doctrine*, Mardaga, Bruxelles, 1979.

(12) SZONDI L., *Introduction à l'analyse du destin.* Tome 2. *Psychologie spéciale du destin,* Coll. *Pathei Mathos,* Nauwelaerts, Louvain-Paris, 1984, pp. 58 à 60.

(13) GILSON F. et HOLVOET D., *La spasmophilie en question. Eclairage szondien,* mémoire de licence en psychologie, U.C.L., Louvain-la-Neuve, septembre 1986.

(14) BALSACQ T., *Le test de Szondi chez l'enfant de 9-10 ans,* mémoire de licence en psychologie, Université de Liège, Liège, 1977.

(15) BAUDRU D., *Le test de Szondi chez l'enfant en période de latence. Profil d'un échantillon d'enfants de 7-8 ans,* mémoire de licence en psychologie, U.C.L., Louvain-la-Neuve, septembre 1984.

(16) MARCHAL A., *Le profil d'un échantillon d'enfants de troisième gardienne au test de Szondi,* mémoire de licence en psychologie, U.C.L., Louvain-la-Neuve, septembre 1983.

(17) PASCAL B., *Oeuvres complètes,* coll. *Bibliothèque de la Pléiade,* Gallimard, Paris, 1954.

(18) LORENT D., *Le logiciel Szondi illustré par l'exemple : recherche sur le Moi fugueur paroxysmal,* mémoire de licence en psychologie, U.C.L., Louvain-la-Neuve, septembre 1984.

Bibliographie

AULAGNIER Piera, « Demande et identification », in *L'Inconscient*, n° 7, 1968, pp. 23-65.

BACHELARD G., *Epistémologie*, coll. *Textes Choisis*, P.U.F., Paris, 1980.

BALSACQ T., *Le test de Szondi chez l'enfant de 9-10 ans*, Mémoire de licence en psychologie, U.E.L., Liège, 1977.

BATAILLE Georges, *L'Erotisme*, coll. *10/18*, Paris, 1957.

BAUDRU D., *Le test de Szondi chez l'enfant en période de latence. Profil d'un échantillon d'enfants de 7-8 ans*, mémoire de licence en psychologie, U.C.L., Louvain-la-Neuve, septembre 1984.

BENVENISTE Emile, *Problèmes de linguistique générale*, Gallimard, Paris, 1966.

BERTRUME Marylène, *Le szondi chez les mères avant et après l'accouchement*, mémoire de licence en psychologie, Université catholique de Louvain, 1981.

BONNET Gérard, *Voir, être vu*, P.U.F., Paris, 1981.

CANETTI Elias, *Masse et puissance*, coll. *Tel*, Gallimard, Paris, 1966.

DELEUZE Gilles, *Présentation de Sacher-Masoch*, Minuit, Paris, 1967.

FREUD S., *Métapsychologie*, coll. *Idées*, Gallimard, Paris, 1940.

GILSON F. et HOLVOET D., *La spasmophilie en question. Eclairage szondien*, mémoire de licence en psychologie, U.C.L., Louvain-la-Neuve, septembre 1986.

GIRARD René, *La violence et le sacré*, Grasset, Paris, 1972.

GUILLAUME Gustave, *Principes de linguistique théorique, Conférences rassemblées par R. Valin*, Klincksick, Paris, 1973.

HEGEL Georg W. P., *Phänomenologie des Geistes (1807), Suhrkamp*, Frankfurt, 1970.

HEIDEGGER Martin, *Sein und Zeit*, Max Niemeyer, Tubingen, 1926.

HOLTON G., *L'invention scientifique*, coll. *Croisées*, P.U.F., Paris, 1982.

ISRAEL Lucien, *L'hystérique, le sexe et le médecin*, Masson, Paris, 1980.

JAKOBSON Roman, *Essais de linguistique générale*, Minuit, Paris, 1963.

JANICAUD Dominique, *Hegel et le destin de la Grèce*, Vrin, Paris, 1975.

KAFKA Franz, *Le procès*, Gallimard, Paris, 1933.

KLEIN Mélanie, *La psychanalyse des enfants*, P.U.F., Paris, 1969.

KUHN Roland, *Communications orales au séminaire szondien de Louvain-la-Neuve*, 1981.

LACAN Jacques, *Ecrits*, Seuil, Paris, 1967.

LADRIERE J., « Le concept de vérité », in *La nature de la vérité scientifique*, ouvrage collectif, Ciaco Editeur, Louvain-la-Neuve, 1985.

LAMBERT J., « Classer vaut pour découvrir, coder vaut pour inventer », in *Anatomie d'un épistémologue : François Dagognet*, ouvrage collectif, Libraire philosophique J. Vrin, Paris, 1984.

LAPLANCHE et PONTALIS, *Fantasme originaire, fantasmes des origines, origine du fantasme, Les temps modernes*, n° 215, pp. 1833-68, 1964.

LE GUEN Claude, *L'Oedipe originaire*, Payot, Paris, 1974.

LEGRAND M., *Léopold Szondi, son test, sa doctrine*, Mardaga, Bruxelles, 1979.

LORENT D., *Le logiciel Szondi illustré par l'exemple : recherche sur le Moi fugueur paroxysmal*, mémoire de licence en psychologie, U.C.L., Louvain-la-Neuve, septembre 1984.

MARCHAL A., *Le profil d'un échantillon d'enfants de troisième gardienne au test de Szondi*, mémoire de licence en psychologie, U.C.L., Louvain-la-Neuve, septembre 1983.

MELTZER Donald, *Le processus analytique*, Payot, Paris, 1972.

MÉLON Jean, « Fantasmes originaires selon Freud et système szondien des pulsions », in *Psychanalyse à l'université*, n° 20, pp. 673-80, 1980.

MÉLON Jean, « Le vieillissement des schizophrènes », in *Acta Psychiatrica Belgica*, pp. 155-84, 1973.

MÉLON Jean, «La sublimation comme destin pulsionnel», in *Destins*, Cabay, Louvain-la-Neuve, 1984.

MÉLON Jean, «Le point de vue szondien sur la période de latence», in *Feuillets psychiatriques de Liège*, 13, 2, 1980.

MÉLON Jean, *Rorschach, Szondi et Freud*, Thèse de doctorat en psychologie, Université de Liège, 1976.

PASCAL b., *Oeuvres complètes*, coll. *Bibliothèque de la Pléiade*, Gallimard, Paris, 1954.

PERRIER François, *La chaussée d'Antin/2*, coll. *10/18*, Paris, 1978.

PICHOT André, *Eléments pour une théorie de la biologie*, Maloine, Paris, 1980.

POPPER K.R., *La logique de la découverte scientifique*, préface de Jacques Monod, Payot, Paris, 1984.

ROBIN Gilbert, *L'épilepsie chez l'enfant et le caractère épileptoïde*, Doin, Paris, 1932.

ROSOLATO Guy, « Etude des perversions sexuelles à partir du fétichisme », in *Le désir et la perversion*, Aulagnier et al., Seuil, Paris, 1967.

ROSOLATO Guy, *Essais sur le symbolique*, Paris, Gallimard, 1969.

SCHOTTE Jacques, « Notice pour introduire le problème structural de la Schicksalsanalyse », in *Szondi avec Freud*, Bibliothèque de Pathoanalyse, De Boeck, Editions Universitaires, Bruxelles-Paris, 1990.

SCHOTTE Jacques, *Recherches nouvelles sur les fondements de l'analyse du destin*, cours de licence inédit, U.C.L., Leuven, 1976.

SCHOTTE Jacques, « Psychanalyse et Schicksalsanalyse », in*Szondi avec Freud*, Bibliothèque de Pathoanalyse, De Boeck, Editions Universitaires, Bruxelles-Paris, 1990.

SCHOTTE Jacques, *L'analyse du destin comme pathoanalyse*, cours inédit, 1981.

SCHOTTE Jacques, *La nosographie psychiatrique comme pathoanalyse de notre condition*, cours inédit, 1978.

SPITZ René, *De la naissance à la parole*, P.U.F., Paris, 1968.

SZONDI Léopold, *Introduction à l'analyse du destin*, coll. *Pathei mathos*, Nauwelaerts, Louvain-Paris, 1972, p. 10.

SZONDI Léopold, *Introduction à l'analyse du destin*. Tome 2. *Psychologie spéciale du destin*, Coll. *Pathei Mathos*, Nauwelaerts, Louvain-Paris, 1984, pp. 58 à 60.

SZONDI Léopold, « Le principe de polarité dans le système pulsionnel de l'analyse du destin », in *Psychanalyse à l'Université*, n° 20, 1980, pp. 665-72.

SZONDI Léopold, *Die Triebentmischten*, Hans Huber, Berne, 1982.

SZONDI Léopold, *Ich-Analyse*, Hans Huber, Berne, 1956.

SZONDI Léopold, *Kain, Gestalten des Bösen*, Hans Huber, Berne, 1969.

SZONDI Léopold, *Lehrbuch der experimentellen Triebdiagnostik*, 3e éd., Hans Huber, Berne, 1972.

SZONDI Léopold, *Triebpathologie*, Hans Huber, Berne, 1952.

ULLMO J., *La pensée scientifique moderne*, Flammarion, Paris, 1969.

VAN MEERBEEK Jean-Pierre, « Psychologie génétique et Schicksalsanalyse», in *Programma cientifico del VIII Coloquio internacional de IFSP*, Pamplona, pp. 251-58, 1978.

ZENONI Alfredo, « Catégories szondiennes du vecteur Sch et aspects du langage », in *Szondiana* 8, pp. 283-97, Nauwelaerts, Louvain, 1971.

Table des matières

Avant-propos 7

Préface à la troisième édition 13

Chapitre 1 – *Heurt et malheur du système pulsionnel de Szondi*
Jean Mélon 15

Chapitre 2 – *Fantasmes et pulsions*
Jean Mélon 33

Chapitre 3 – *Les circuits pulsionnels*
Jean Mélon 49

Chapitre 4 – *Système des pulsions et appareil psychique*
Jean Mélon 77

Chapitre 5 – *Le circuit du contact*
Philippe Lekeuche 91

Chapitre 6 – *Le circuit sexuel*
Jean Mélon 103

Chapitre 7 – *Le circuit des affects*
Philippe Lekeuche 123

Chapitre 8 – *Le circuit du moi*
Jean Mélon 137

Chapitre 9 – *Eléments pour un dialogue entre Szondi, Lacan et Freud*
Jean Mélon 163

Chapitre 10 – *De la validité du test de Szondi*
Philippe Lekeuche 175

Bibliographie 199

DIALECTIQUE DES PULSIONS, 3e édition

Le présent ouvrage constitue à ce jour la meilleure introduction française à la théorie pulsionnelle de Léopold Szondi ainsi qu'au **diagnostic expérimental des pulsions**, le fameux **test de Szondi**. Il contribue à la relecture de la théorie szondienne telle qu'elle est effectuée par l'Ecole de Louvain, autour de Jacques Schotte, depuis une vingtaine d'années.
Le schéma pulsionnel szondien y apparaît comme un analyseur des phénomènes psychopathologiques et des concepts, freudiens pour l'essentiel, qui œuvrent à en élaborer la théorisation au carrefour de différents champs de la connaissance de l'homme (psychanalyse, psychiatrie, phénoménologie, etc...) dans la perspective d'une anthropologie clinique générale.
Ce livre fait également une large part au renouvellement nécessaire des concepts pour l'abord de registres nosographiques partiellement méconnus par les psychanalystes comme, par exemple, celui des troubles du contact qui inclut notamment les thymopathies, les psychopathies, et les toxicomanies.
Il rouvre enfin, sous un angle nouveau, la question de la validité du test et du schéma pulsionnel de Szondi.

Jean Mélon

Docteur en Médecine et en Psychologie. Psychiatre de pratique privée. Psychanalyste, membre de la Société Belge de Psychanalyse depuis 1976. Praticien de la psychanalyse avant tout, il s'aide de la théorie et du test de Szondi comme des meilleurs auxiliaires de sa recherche théoricoclinique. Depuis 1985, il enseigne la psychologie clinique à l'Université de Liège.

Philippe Lekeuche

Docteur en Psychologie. De 1979 à 1988, chercheur puis assistant à l'Université Catholique de Louvain. Il y est actuellement Maître de Conférences invité, titulaire de l'enseignement szondien. Depuis 1984, il poursuit des recherches relatives à la théorie et au traitement des toxicomanies dans le cadre du Solbosch à Bruxelles.

Le signifiant néologique de "pathoanalyse" renvoie à l'horizon de la psychanalyse comme référence centrale, mais non pas unique. Il insiste sur la pertinence de la généralisation du célèbre principe freudien dit du "cristal brisé" selon lequel les entités-formes de la nosographie sont révélatrices de la structure du sujet, voire, en un autre langage, des catégories définitoires de la condition humaine. Dans cette perspective, la *Bibliothèque de Pathoanalyse* se propose de réunir des ouvrages relevant des diverses sciences humaines mais s'inscrivant chacun dans le cadre d'une telle anthropologie clinique générale.

Maquette Jean Verscheure

Editions Universitaires

De Boeck Université

BIBLIOTHEQUE DE PATHOANALYSE

9 782804 114114

DIAPUL